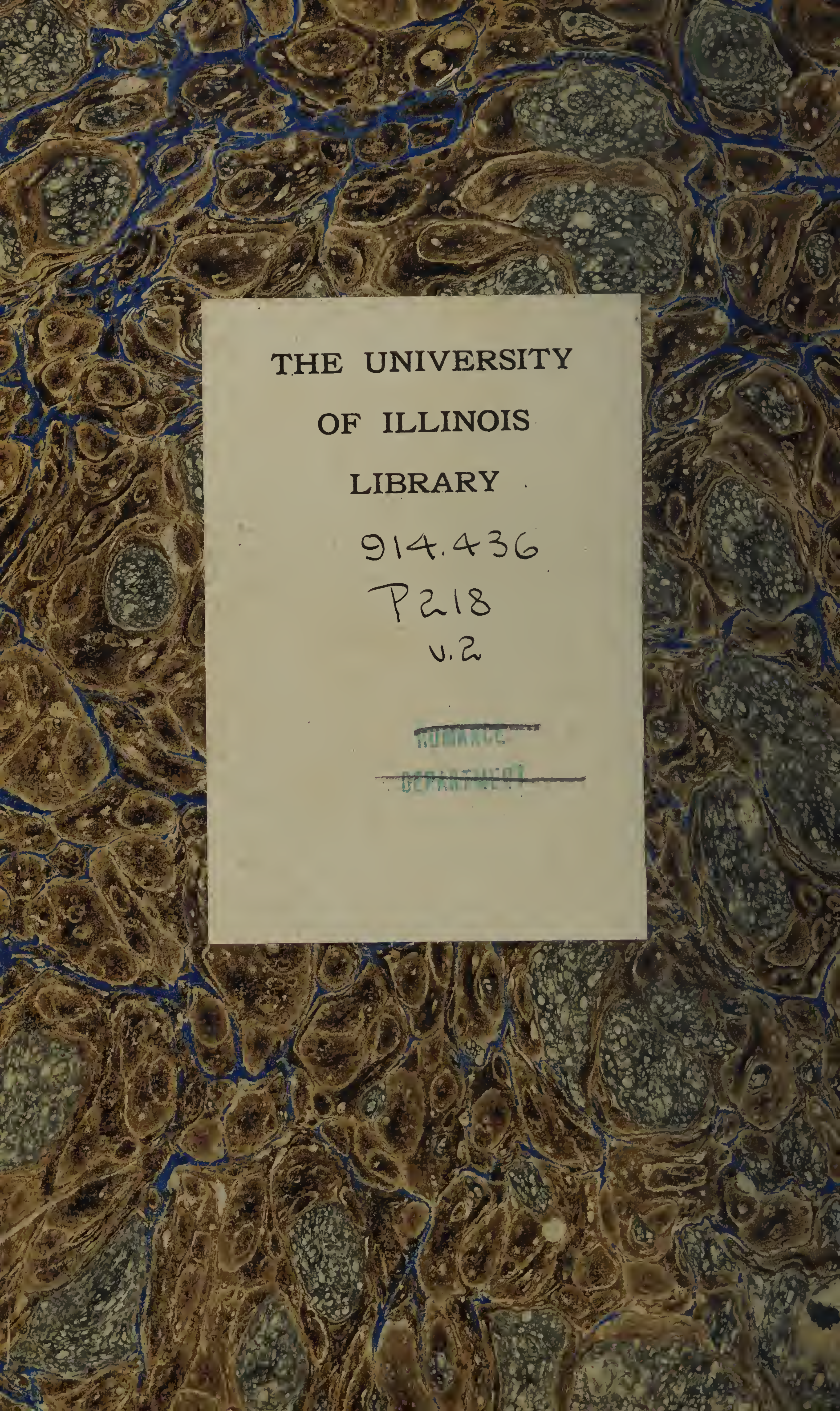
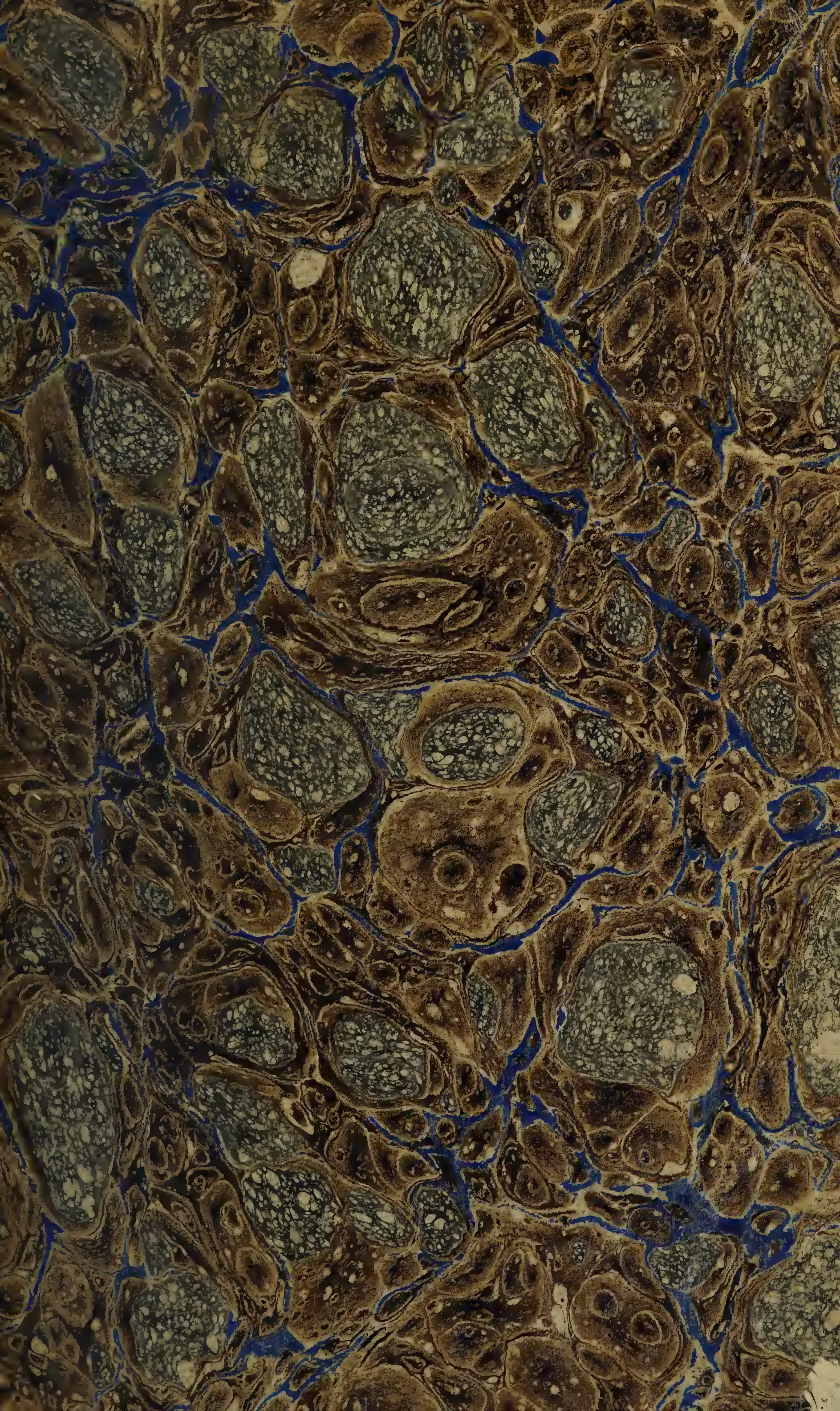




THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
914.436
P218
v.2



# LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.

---

TOME SECOND.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

# PARIS,

OU

# LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME SECOND.




A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

M DCCC XXXI.

# PARIS,

OU

# LE LIVRE DES CENT-ET-UN.



## LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.



D'abord tenez-vous pour avertis que vous ne trouverez pas ici un seul mot de politique. S'il vous en faut absolument, si ces longues feuilles, avec leurs trois colonnes noircies sur leurs quatre faces, que vous déployez chaque matin, ne suffisent pas à vos besoins; si vous craignez

de passer quelques heures chez vous sans y voir arriver la politique sous la forme d'une visite amicale, ou d'une candidature qui s'humilie, ou d'un pamphlet à domicile, ou d'une souscription patriotique qui sollicite votre offrande, ou d'un mémoire d'ouvrier qui s'excuse d'être pressant, mettez-vous en chemin. Allez à vos plaisirs, à vos affaires, ou suivez, si vous l'aimez mieux, l'instinct nonchalant de votre promenade, et n'ayez souci de chercher la politique. Vous la rencontrerez assez tôt; elle vous heurtera, vous saisira au collet, vous sautera aux yeux, vous entrera de force par les oreilles. L'aboiement enroué du crieur que la révolution a démuselé, l'enseigne dessinée et coloriée qui pend aux fenêtres du marchand d'estampes et dont la vue gratuite pourra bien vous coûter votre montre ou votre mouchoir, la longue affiche du libraire, la chanson du carrefour, jusques aux petits enfants qui demandent du sang en jouant à la fossette, tout cela servira de commentaire à votre texte favori. Car la politique est partout, aux halles, à la Bourse, au théâtre, du rez-de-chaussée jusqu'au toit et surtout dans la loge du portier; hurlant dans les rues, ergotant au Palais, dissertant à l'Académie, s'assoupissant dans un cabinet de lecture, se groupant autour de la marchande de lait, faisant cercle devant la

cheminée du banquier, criant à tue-tête, parlant à voix basse, prenant toutes les formes, embusquée à toutes les issues. Lorsque vous en serez bien étourdi, bien fatigué, bien repu, alors prenez notre livre, sur le frontispice duquel je regrette que l'éditeur ait oublié d'écrire ces mots: « Ici l'on ne parle pas de politique », c'est-à-dire, ici l'on s'entretient sans se quereller, on se rencontre sans se prendre aux cheveux, on se quitte sans se haïr; et puis encore, chacun cause ici de ce qu'il sait, de ce qu'il comprend.

Un autre avis à vous donner, c'est qu'il n'y aura pas de noms propres dans ce chapitre. J'en suis fâché pour ceux qui aiment les majuscules se détachant de la page imprimée, et attirant aussitôt le regard sur une personnalité offensante ou laudative. Je sais tout le parti qu'on peut tirer de deux ou trois syllabes que l'admiration ou la malignité ont placées dans toutes les bouches. Je sais avec quel bonheur une phrase d'enthousiasme ou de satire se résume par un nom connu. Parmi ces noms, je n'ignore pas lequel va bien à l'épigramme, lequel se trouve tout porté dans un éloge; comment on appelle la loquacité intrépide, comment la mobilité d'opinion, comment l'ambition désappointée qui s'irrite, comment l'ambition satisfaite qui renie ses anciennes fraternités. Et pourtant

pas un mot qui indique un homme ne s'échappera de ma plume.

D'ailleurs n'avez-vous pas le tableau figuratif de la chambre? Là vous trouverez chaque nom, depuis le plus célèbre jusqu'au plus ignoré, enfermé dans son étroit espace, ne tenant pas plus de place sur le papier qu'une boule, de quelque main qu'elle tombe, n'en occupe dans le scrutin. Consultez-le à loisir. Seulement ayez bien soin de lire la note précautionneuse qu'y a mise le rédacteur, pour éviter toutes les réclamations. Car il ne veut pas que son ouvrage soit traité comme un procès-verbal. Cette note donc vous apprend qu'il ne faut rien conclure du nombre des députés rangés dans le côté droit, et même dans le centre droit. La plupart s'y sont jetés faute d'autres siéges. Sur ces bancs, veufs de ceux qui les ont foulés jadis, on ne s'asseoit que pour ne pas rester debout, de mauvaise grâce, en protestant de son mieux, en faisant des signes d'intelligence à ses amis dont on est séparé par toute la largeur de l'arène, par toute la ligne des huissiers. Le camp des vaincus est pestilentiel.

Or la résolution étant prise de n'aborder aucune question politique et de ne nommer personne, on demandera ce que vient faire ici la Chambre des Députés, portion remuante de la trinité lé-

gislative, centre de toutes les discussions, foyer où les passions s'allument, sol brûlant dont la chaleur est en même temps féconde et meurtrière pour les réputations. Je répondrai que la Chambre des Députés appartient au tableau de Paris, comme monument d'abord, puis comme réunion d'hommes, comme spectacle enfin; qu'à ces titres divers les arts, la morale, la curiosité même, ont chez elle droit d'entrée, d'observation, et, s'il y a lieu, de critique, sans être obligés d'adopter une couleur, d'apprendre un mot de ralliement, de choisir un côté pour se placer. Les partis se dessinent sur les gradins, ils se mêlent dans les tribunes.

Pour commencer donc, lorsque vous arrivez de la place Louis XV, ou Louis XVI, ou de la Concorde, ou de la Révolution, car l'émeute ne s'est pas prononcée là-dessus, vous trouvez, au bout du pont que surchargent douze grands hommes, une façade postiche, placée au derrière d'un édifice, façade de style antique comme tous les monuments modernes. Au pied des degrés, deux statues de femmes sont debout, quatre hommes sont assis, tournant le dos au monument. Vous appellerez les femmes la Justice et la Sagesse, la Modération et la Fermeté, la Force et la Prudence, l'Action et la Résistance, comme vous voudrez; ce sont bagatelles de la porte.

Les hommes, autant que permettent encore d'en juger les traces de la pluie qui les a noircis et les oiseaux perchés sur leur front ou nichés dans leurs manches, sont L'Hôpital et Sully, Colbert et d'Aguesseau, figures monstrueuses dont le délabrement est une réparation que le temps a faite au goût. Or ces degrés qui ne conduisent à rien qu'à des escaliers obscurs, ces colonnes sans jour, ce portail sans entrée, ce luxe d'architecture qui ne sert qu'à échafauder les curieux lorsqu'il y a cortége ou feu d'artifice, tout cela est maintenant enclos de planches, barricade pacifique à l'usage des maçons. Car la Chambre n'est plus dans la Chambre; le lieu de ses séances est au pouvoir des ouvriers, de même que le jardin du logement royal. Car il y a toujours quelque chose à refaire dans le matériel de notre gouvernement; c'est presque comme dans nos lois. La scie et le marteau résonnent seuls dans cette enceinte où la voix des orateurs luttait contre le cri de la clôture. Un jour le contraste sera grand, les yeux seront singulièrement éblouis, il y aura bien des scandales parmi les prédicateurs de l'économie, quand, du modeste hangar où la législature se trouve remisée, elle se verra conduite dans le temple qu'on lui prépare. Là partout le ciseau a fait merveilles; d'élégants festons voltigent sur tous les murs. La salle des séances,

entièrement revêtue de marbre, ne semble pouvoir inspirer que des idées riantes, des songes d'opulence et de prospérité. Je ne sais comment les mots grossiers de retranchement et de réduction pourraient se hasarder là. Pour Dieu ! qu'on se hâte de voter la liste civile avant de s'installer dans un local si magnifique ! qu'on remplisse bien vite le chiffre absent, sinon chacun de ces ornements, de ces pilastres, de ces chapiteaux nous coûterait un million de plus. Ce qu'Horace a dit des poètes, il faudrait le dire des budgets :

Mediocribus esse
Non Dî, non homines, non concessere columnæ[1].

La vérité pourtant, c'est que le projet de cette construction n'appartient pas au temps où elle s'exécute. Il date d'un autre règne, d'une autre monarchie, d'une autre charte, d'un autre état social, d'une autre position financière, autrement dit, il date de deux ans. Si ma mémoire ne me trompe pas, et il faut avoir la mémoire bonne pour retrouver un fait aussi loin à travers tous ceux qui encombrent la route du passé, la première pierre du nouvel édifice fut scellée, au mois d'octobre 1829, par les mains d'un ministre

[1] Je traduis au profit des contribuables : « Les dieux, les hommes et les colonnes ne leur ont pas permis d'être médiocres. »

de l'intérieur. Or, supposez qu'une longue suite d'années passe sur ce monument sans le détruire, qu'aucun caprice d'architecte ne démontre la nécessité de le rebâtir, qu'aucune fureur populaire ne vienne le renverser jusqu'en ses fondements, qu'il tombe de vieillesse au bout des siècles dont on lui a promis la durée, survivant à tous les événements, à toutes les révolutions dont il doit être le théâtre, ne sera-ce pas, pour ceux qui interrogeront ses ruines, une trouvaille curieuse, un grave sujet de méditations, que de découvrir, sous cette pierre qui alors sera la dernière, le nom de celui qui l'a posée, ministre pendant trois mois d'une monarchie qui n'avait plus que neuf mois à vivre? Non, je ne vois qu'une chose qui mérite davantage le sourire amer du philosophe; c'est le mot « à « perpétuité » écrit dans une loi de proscription.

Tant il y a donc que, dans peu de temps, la Chambre des Députés aura une salle éclatante de blancheur, luisante et polie comme un miroir, sur les murs de laquelle nos jeunes élus pourront se regarder, où force sera de faire un peu de toilette, ce qui dérangera peut-être quelques habitudes. En attendant, elle séjourne encore dans ce fragile réduit que le dernier gouvernement avait élevé pour elle, citadelle de bois qui a battu en brèche le vieux bâtiment des Tui-

leries. C'est de là en effet qu'est partie, comme une fusée incendiaire, l'adresse des 221 ; c'est là qu'on a rédigé en articles, formulé en amendements, fondu en charte, la victoire populaire; là qu'on a fait un roi; là qu'on a défait une pairie. Du milieu de ces planches, faiblement revêtues de plâtre, qui paraissaient à peine assurées contre le vent, il s'est élevé des orages qui pouvaient ébranler le monde. Et cependant, elles sont encore debout et jointes entre elles. Vous les verrez, offrant au dehors l'image d'une serre chaude, adossées à cet autre palais, aujourd'hui désert, d'où la mort aussi semble avoir voulu effacer le nom de Bourbon.

C'est là qu'il vous faudra monter si vous voulez assister à la séance, en ayant soin de poser légèrement le pied sur le plancher élastique et sonore d'un corridor qui rappelle fort bien ceux du Vaudeville. Je suppose que vous vous êtes muni d'un billet, et que vous n'êtes pas tenté de chercher place dans ce qu'on appelle la tribune publique, réceptacle mesquin des spectateurs vulgaires, qu'on a rogné de tout côté au profit des priviléges, et où s'endort, dans un fauteuil de cuir, la surveillance d'un huissier. Il n'est pas que vous ne soyez ou ancien député, ou conseiller d'état, que vous n'ayez un ami dans le corps diplomatique, ou une connaissance dans la

maison du roi. En ce cas, vous serez bien placé, à votre aise, sans vous hâter beaucoup plus qu'un député menacé de l'appel nominal. Si tout cela vous manque, contentez-vous des billets pour les tribunes réservées qu'on distribue chaque jour aux membres de l'assemblée, ou qu'on vend le matin à la porte en se moquant du préfet de police. Mais alors dépêchez-vous, abrégez votre déjeuner. Car les pères, les frères, les cousins, les amis des orateurs sont là en force, et vous disputeront la première banquette. Ici je ne parle pas aux dames; elles ont leur place spéciale, aux deux angles de la salle, en face de l'assemblée, de manière à voir et à être vues. Les questeurs savent leur Ovide.

Maintenant vos regards se portent avidement sur ces banquettes de drap vert, devant lesquelles se dresse un petit pupitre. Comme il n'est pas deux heures encore, et que la séance est indiquée pour midi, vous les trouvez dégarnies, et vous avez le temps d'inventorier le mobilier de la salle. Le détail n'en est pas long. Un fauteuil et un bureau pour le président, un drapeau, deux pendules qui, sans doute par l'influence du local, ne vont jamais ensemble, douze chaises, quatre tabourets, et deux messagers. Ces derniers meubles méritent pourtant bien quelque attention. De mémoire d'assemblée dé-

libérante, on ne les a pas renouvelés. Je ne crois pas qu'ils fussent au Jeu de paume; mais ils ont reçu la poussière de l'Assemblée nationale, de l'Assemblée législative, de la Convention, des Cinq-Cents, du Corps législatif, de la Chambre des députés, de la Chambre des représentants, des cinq législatures qu'a essayées la Restauration, de celle qui l'a renversée, de la Chambre actuelle enfin : Dieu me fasse grâce si j'en oublie! Il n'en a coûté qu'un léger changement de l'étoffe dont ils sont couverts. Naguère c'était du velours; aujourd'hui ce n'est plus que du drap, avec galon tricolore et franges dorées. Respect à ces vieux débris qui ont vu tant d'hommes et d'événements! S'ils pouvaient parler, ce seraient de terribles témoins.

C'est le cas de vous occuper du président, puisque le voici depuis long-temps à sa place, attendant que l'assemblée se garnisse, et arrangeant, par ordre, les amendements entassés devant lui. Le président n'est pas un homme, un orateur, un député, c'est plus que tout cela, c'est le réglement incarné. Les conditions naturelles de l'emploi sont un sang-froid inaltérable, et une bonne poitrine. Il faut qu'il ne se laisse étourdir par aucun tumulte, échauffer par aucune passion. Il doit fournir sur-le-champ à

chaque cas son article, à chaque difficulté sa solution, à chaque témérité son frein; faire, empêcher, conduire, réprimer, et tout cela sans phrases, sans discussion. Car, sur un banc qu'il connaît bien, veille un censeur impitoyable, une espèce d'anti-président, qui ne lui passe rien, et qui, battu de vingt rappels à l'ordre, n'en est pas devenu plus traitable. Or, les moyens de répression qui appartiennent au président, sont au nombre de trois : le couteau d'ivoire, la sonnette, et le chapeau. Le couteau d'ivoire, qui meurtrit sans cesse le bureau, sert pour les petites occasions, quand le silence n'est troublé que par la conversation de trente ou quarante membres, ce qui est rare. La sonnette, ou, pour mieux dire, la cloche, joue un rôle plus important. Lorsqu'elle a retenti pendant cinq minutes, vous êtes presque sûr d'entendre la première interpellation qui doit renouveler le bruit; et la cloche alors de recommencer, jusqu'à ce que la fatigue des oreilles ait vaincu l'impétuosité des langues. Le chapeau est la ressource extrême, l'article 14 de la vieille charte, le coup d'état appliqué aux délibérations. Placé sur la tête du président, il annonce que l'ordre est tout-à-fait détruit, que la discussion est impossible, que la voix du réglement est étouffée; il s'élève comme un signe

de détresse, comme le sauve-qui-peut de la dignité et de la raison. Un jour, il s'est vu que le gouvernement représentatif tout entier fut arrêté dans son mouvement, faute d'un chapeau. On n'en trouvait pas sur le bureau, point par terre. Il n'y avait dans toute la salle qu'un bonnet de soie noire, encore prenait-il sa part de l'agitation. Enfin arriva du dehors le feutre sauveur. Malheureusement, le garçon de la chambre l'avait choisi trop large; il avait pensé qu'un président doit toujours avoir la tête forte.

A présent les députés sont en nombre. Vous les avez vus arriver un à un, deux à deux, en groupes, terminant leur entretien commencé ou entamant une conversation nouvelle, au pied de la tribune dont un orateur s'est déjà emparé, montant lentement à leurs siéges, donnant le bonjour à leurs amis, pourchassés en vain par la patrouille noire des huissiers, qui les invite à prendre leurs places. Quand ils seront tous assis, moins une quarantaine de membres, qui ne se reposent jamais, qu'on voit incessamment monter, descendre, aller de l'un à l'autre, de la droite à la gauche, du centre aux extrémités, colportant le mot d'ordre, offrant partout des échantillons d'amendement, véritables mouches du coche parlementaire; quand ils seront tous

assis, vous ai-je dit, vous pourrez juger la physionomie de la chambre. D'abord, vous regretterez sans doute, comme moi, la suppression du costume. Le costume peut être une distinction au dehors; au dedans, il rétablit l'égalité. Il efface des disparités choquantes. Il dissimule des négligences ou des recherches de toilette, qui jurent et s'accusent entre elles. Sous l'habit uniforme, quelle qu'en soit la coupe, la couleur, l'ampleur, la broderie, se cachent et se confondent les défauts de la taille et les fantaisies de l'habillement. On n'est plus vieillard ou petit-maître, élégant ou rechigné; on est député, on est en scène, on joue son rôle.

Une chose qui a de l'importance, c'est de connaître l'âge moyen des membres qui composent l'assemblée, et, à ce propos, je vous dirai une anecdote du Palais, qui a toute la gravité requise pour notre sujet. Les magistrats étaient sur leurs bancs; l'avocat suait sang et eau pour se faire comprendre : tout à coup il voit le chef du tribunal compter l'une après l'autre chaque tête de juge, et dire avec résolution à son voisin : « Nous sommes en majorité. » L'avocat se croit jugé, et s'arrête. « Continuez, lui dit le président, on ne s'occupe pas de vous. » La chose était vraie; le débat avait pour objet le dénom-

brement des têtes poudrées qui se trouvaient à l'audience, et l'avantage était pour les cheveux à la Titus.

La même expérience faite sur les bancs de la Chambre vous montrera un abaissement notable dans l'âge des législateurs. Notez bien que je ne parle pas cette fois de la poudre; car c'est chose convenue que cette coiffure appartenait exclusivement, aussi bien que la goutte, à l'ancien côté droit, de même qu'au côté gauche les jambes fermes, les cheveux épais et les moustaches, comme vous le pouvez voir sur toutes les caricatures. Dès lors plus de côté droit proprement dit, plus de poudre; aussi n'en voit-on quelque reste qu'à la vieille opposition. Mais l'âge peut être indiqué par la nuance plus ou moins affaiblie des cheveux. Or, je le déclare, après avoir fait le dépouillement des masses avec toute l'attention scrupuleuse que peuvent avoir les quatre secrétaires se pressant à la tribune pour juger d'une seconde épreuve, j'ai trouvé qu'en mettant d'un côté les têtes chauves, les cheveux blancs, les perruques, les cheveux entièrement gris et ce qu'on peut reconnaître de faux toupets, les têtes qui portent une suffisante quantité de cheveux, avec leur couleur et leur racine, sont en majorité. D'où vous pouvez

conclure qu'il y a progrès vers la jeunesse, et tirer les conséquences que vous voudrez.

Après cela, ce n'est point moi qui vous dirai quelle dose de plaisir vous retirerez de la séance : cela dépend du sujet qu'on aura dû y traiter, et du hasard aussi quelque peu. Car il ne faut pas se fier tout-à-fait à l'ordre du jour, et refuser l'occasion d'une place dans les tribunes, parce que le bulletin annonce quelque discussion sans intérêt, comme une loi d'impôt ou de recrutement, un article qui dispose de nos enfants ou de nos écus. Le scandale a ses enfantements subits et capricieux ainsi que ses avortements. Souvent, du sein de la délibération la plus languissante, il jaillit une interpellation qui réveille la moitié de l'assemblée, qui porte l'agitation dans tous les rangs, qui rappelle, comme le son du tambour, tous les députés épars dans la salle des conférences et dans les couloirs. Mais ces accidents ne peuvent pas se comparer aux émotions d'une séance indiquée à jour fixe, d'un cartel accepté d'avance, pour lequel tous les témoins sont convoqués. C'est alors qu'on est serré sur les bancs, qu'on s'entasse dans les tribunes. Si surtout le combat est de nature à n'avoir pas d'issue, si les résultats des opinions contraires, les convictions nées de la lutte, ne

peuvent pas se dénombrer dans un scrutin, il n'y a pas de raison pour qu'on en finisse, et il y en a beaucoup pour que cela dure. Car personne ne veut laisser le dernier à son adversaire; il faut bien que chacun écoule son discours, vide son sac de rancune et de reproches; et puis, les questions arrivent les unes sur les autres; les reparties amènent des explications; les épigrammes, des récriminations. Le fait personnel, avec sa susceptibilité et son intarissable apologie, vient se jeter à la traverse; il se multiplie, il pullule, s'élance de tous les bancs. C'est ce qu'on appelle le soir, au foyer de l'Opéra, une séance intéressante. Il y avait autrefois une journée consacrée aux épisodes, que les habitués appelaient le jour du sabbat : c'était le samedi, quand arrivait le rapport des pétitions; mais leur importance a bien diminué depuis que la Chambre a repris l'initiative des lois : le métier de pétitionnaire est un métier perdu; la concurrence des propositions l'a tué.

Là, comme partout ailleurs pourtant, il est besoin de quelque pratique pour comprendre les effets produits par certaines paroles, par certaines conventions de langage, qui vont directement à leur adresse, qui font crier aussitôt la partie blessée, ou caressent délicieusement une

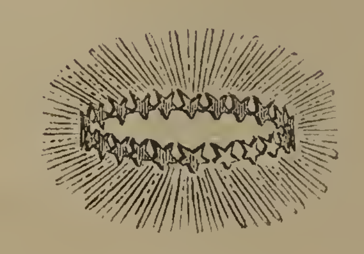
prévention. Il y a des mots qui ont le pouvoir d'irriter, de soulever les passions ; d'autres qui sont assurés de l'adhésion générale, qui excitent tout à coup le brouhaha de l'approbation; d'autres enfin qui provoquent infailliblement l'hilarité. Le grand art est de les jeter à propos, de les distribuer avec prudence, de préparer un reproche par une satisfaction, de livrer une proie aux opinions qu'on veut entraîner. Tant pis pour ceux qui font les frais de la précaution oratoire! D'ailleurs, il faut bien le dire, tous les discours qui partent de la tribune ne sont pas faits pour l'assemblée qui les écoute. Il en est qui montent tout droit à ces trois loges placées en face de l'orateur, où plusieurs écrivains sont courbés sur des pupitres. C'est là que bien des phrases sont lancées comme sur un tamis pour rebondir au loin; c'est là aussi que se fait la distribution de la renommée, qu'on obtient la faveur de ces parenthèses louangeuses qui interrompent agréablement le fil d'une harangue; enfin, c'est là qu'on prête un généreux secours aux éloquences qui trébuchent. Que de périodes boiteuses et imparfaites se retrouvent le lendemain, dans un journal ami, redressées et marchant d'un bon pied!

Mais voilà qu'il se fait tard. Les regards se

sont portés depuis long-temps sur une des pendules, et toujours sur celle qui avance. Les cris « A demain ! » s'élèvent de plusieurs points de la salle. Ceux qui ont obtenu que la discussion continuerait sortent les premiers. Les ministres sont partis. Devant le pont Louis XVI sont rangées trois ou quatre voitures, attelées de maigres haridelles, avec de vieux laquais au chapeau bardé de galons d'or et portant la livrée de la Chambre. Après avoir promené tout le jour les femmes des secrétaires et les petits-enfants des questeurs, elles viennent chercher les maîtres que le scrutin leur a donnés pour six mois. Le reste des députés, à peu d'exceptions près, s'en va dîner à pied, qui dans sa famille, qui chez le président de la chambre, qui chez les ministres dont il regrette qu'on ait diminué le traitement, qui dans un bon hôtel, qui chez un modeste traiteur où son indépendance garde l'incognito. Heureux tous, quand les Tuileries ne sont pas encore fermées, ou quand la consigne n'est pas trop sauvage ! J'ai vu un député se présenter à la grille, portant sous son bras le budget, j'entends le budget imprimé et broché en papier gris. Le garde national, effrayé de la grosseur du paquet, lui barrait le chemin avec obstination, et l'honorable membre allait être obligé de

tourner autour des fossés, si le caporal du poste, homme intelligent comme ils le sont tous, ne se fût empressé de crier à la sentinelle : « Lais-« sez entrer monsieur; le budget passe tou-« jours. »

A. BAZIN.





# CANDIDATS

## ACADÉMIQUES ET POLITIQUES.



Aux douces heures de la soirée, où cessent les affaires des hommes, où commencent celles des femmes, heures destinées à ce loisir qui féconde les bonnes idées par la conversation, quatre amis intimes dissertaient entre eux, autour d'une table à thé, sur la morale, sur la politique, sur les belles-lettres et les beaux-arts. Rien de plus instructif, à mon avis, que ces libres discussions dans lesquelles l'esprit naturel éclate

en reparties, les bons et malins penchants se décèlent, le cœur mis à nu s'ouvre tout entier. Le philosophe, curieux d'étudier ses semblables et le fond des choses, y profite mieux qu'en allant écouter les monologues de nos graves professeurs déclamant sans contradiction du haut des chaires publiques et dans les lycées. Le mouvement du babil familier tient l'intelligence mieux éveillée : le temps qu'on croit y perdre se trouve le mieux employé quelquefois; et sur toutes les matières, l'entretien privé de gens sincères, doués de connaissances diverses, parlant sans ostentation, sans apprêt, sans réserve forcée, me semble le meilleur cours d'enseignement à suivre pour étendre son discernement et pour éclairer sa propre raison à l'aide des lumières d'autrui. Aussi fais-je plus grand cas de ces désœuvrés pensifs qui savent un peu *muser* dans les petits cercles d'une intimité spirituelle et franche, que de ces fonctionnaires perpétuels à qui la surcharge de leurs devoirs ôte la faculté de réfléchir, comme aux postillons qui ne peuvent entendre, ni regarder, ni jaser hors de la route dans laquelle il leur faut courir sans s'arrêter et sans reprendre haleine. De quelque trempe que nous soyons, si la vie trop oisive nous rouille, la vie trop active, après nous avoir trop aiguisés, nous émousse et nous ébrèche.

Voilà ce que se disaient les quatre interlocuteurs, dans l'intervalle du délassement qui succédait à leurs occupations matinales. Bientôt ils en vinrent à débattre la question des tracas suscités par les candidatures. Tous étaient d'accord sur un même point.

« Oui, l'intérêt et l'ambition, leur avait dit Dumont, ravissent à presque tous les hommes le premier de leurs biens, source de leurs plus importantes qualités et de leurs plus délectables jouissances, le loisir : c'est le loisir qui conserve leurs forces morales et physiques ; c'est le loisir enfin qui leur procure les fruits de leur propre intelligence, qui leur enseigne l'usage de mille trésors achetés, amassés journellement par tant de labeurs et de fatigues : et toutefois, ce loisir si précieux, tous le sacrifient au moindre appât offert à leur vanité, si ce n'est à leur aveugle avarice. Je les vois se ruer dans toutes les élections, briguer les honneurs et les postes élevés dans tous les concours : les vieux en écarter les jeunes, dont les talents éclipsent leur impuissance ou discréditent leur ancienne routine : les jeunes, de leur côté, en repousser les vieillards à qui les titres acquis par de longs services, le soin de leur réputation honorable et lucrative, l'expérience et les lumières donnent quelque droit de régenter les présomptueux athlètes jaloux de les faire redescendre

avec eux dans l'arène. Regardez-les se remuer, se fouler, se précipiter les uns sur les autres : que de démarches! que d'intrigues! que de piéges! que de combats! et quelle fin pitoyable à tant d'agitations! la palme, ou la fonction accordée trop souvent à la médiocrité se glissant au travers des supériorités que chacun envie, et frappant sans relâche de porte en porte pour enlever les suffrages au plus digne. Convenez-en, mes chers amis, la conservation de son temps est préférable aux victoires remportées dans le conflit de ces rivalités et de ces cabales. »

Et tous, à ces mots, d'applaudir au sentiment qui les a dictés; et tous d'y mêler leurs approbations; et tous de jurer qu'ils auront la sagesse de se soustraire à de telles brigues, et ne se détourneront jamais, pour y entrer, de la carrière qu'ils se sont tracée.

Soudain paraît un domestique, apportant une lettre et le journal du soir.

Il dépose la feuille sur la table du maître, et remet la missive au chevalier Guérin, poëte déjà vanté dans les compagnies littéraires et dans les bureaux de bel-esprit. Le baron de Sainville, administrateur publiciste, se saisit du journal, tandis que notre auteur décachète sa lettre à l'écart. Durant un court moment de silence, le peintre Bernard, encore ému du dis-

cours de son camarade Dumont, lui serre vivement la main, et reste plongé dans le recueillement où l'a jeté la leçon philosophique de ce sage compagnon. L'artiste, assis sur sa chaise, et l'œil fixe comme envisageant la postérité, demeure dans l'attitude immobile d'une statue d'empereur romain. Dumont, debout près de lui, les laisse chacun à leur préoccupation, et renouvelle l'eau bouillante dans la théière.

« Bonne nouvelle! s'écrie Guérin; un membre de l'Institut m'écrit qu'un des quarante de l'Académie française va mourir... lisez son nom... c'est un homme célèbre, vrai savant, vrai lettré: bel éloge à faire... à moi sa place!

« — Tant pis; repart Dumont: la perte d'un tel académicien laisserait un grand vide. Mais déjà deux fois on a craint qu'il ne succombât à sa dernière maladie, et peut-être en réchappera-t-il encore. — Non, depuis qu'il languit, je n'ai pas négligé de le voir jour par jour, et ce soin assidu de ma tendre amitié le touchait si fort qu'il m'a presque légué l'honneur du fauteuil dans l'esprit de ses collègues. On m'avertit du danger de sa crise mortelle: son agonie ne durera pas jusqu'à demain. Je vais donc hâter mes démarches et devancer les prétentions des concurrents. Au jour de ses obsèques, il s'en présenterait une vingtaine. Il faut que le bruit de ma

présentation les intimide et les éloigne. Tu m'aideras de ton crédit, toi.

« — N'y compte pas. Je ne m'ingère en rien dans ces influences de nominations. N'intriguant jamais pour mon compte, je ne me sens pas propre à intriguer pour autrui. D'ailleurs, songe au blâme que t'attirerait ton empressement à succéder au docte littérateur que consolaient tes témoignages d'affection personnelle. Permis, tout au plus, à l'indifférence de ceux qui n'étaient pas admis dans sa familiarité de solliciter la dépouille d'un homme encore vivant : mais toi, dont sa confiance espère un tribut de regrets et de soupirs, ne pas même attendre qu'il soit mort pour le remplacer... Oh, fi! un tel procédé me semblerait inexcusable : chacun te jetterait la pierre. Tu rougirais surtout d'avoir encouru de justes reproches, si tu subissais la mortification d'échouer. La conscience mord bien au vif, quand le succès ne couvre pas le tort des mauvaises actions. »

« — En effet, répondit en balbutiant Guérin déconcerté ; les malignes interprétations pourraient m'empêcher de réussir : mon mérite m'a fait tant d'ennemis! leur haine envenimerait les motifs de ma conduite. Ton conseil est bon. J'attendrai les nouvelles de la nuit, et ne prendrai mes mesures qu'au jour de l'enterrement.

Aussi bien, rencontrerai-je chez le défunt un certain nombre de ses confrères, que je tâterai, que je sonderai finement par quelques mots risqués çà et là dans leurs oreilles, et que j'intéresserai par mes larmes sur le cercueil, durant leur double trajet à l'église et au cimetière du Père Lachaise. Cette marche est plus décente, plus convenable, et plus sûre. »

« — Plaisant langage! interrompit Bernard que leurs discours avaient tiré de sa rêverie; tu es un drôle de corps! un étrange hypocrite! quoi! l'annonce des souffrances d'un agonisant te fait presque sauter de joie, et tu te promets d'inspirer, en larmoyant sur ses funérailles après sa mort, l'envie de te donner sa place à l'Académie! et pourtant, toi-même avec nous, là, près de cette table, tu approuvais la philosophie de notre ami! tu déclamais d'après lui contre les prétentions des candidats! tu jurais de ne point t'exposer à leur ridicule, et de mieux respecter ton repos et ta propre dignité! eh bien! ces belles protestations, ces nobles phrases, fumée que cela, sur laquelle a soufflé le vent du premier hasard. Que n'imites-tu ma dédaigneuse fierté? que ne suis-tu mon exemple? est-ce que j'agis contradictoirement à ce que je dis? je reste, moi, tel qu'un bloc invariable, tel que le Léonidas de David, si maintenant on peut citer une œuvre de son

école grecque et vieillie. Ne m'avait-on pas appris qu'une place à l'Institut est vacante depuis deux semaines dans l'Académie des beaux-arts? je suis grand artiste, je suis peintre, et, j'ose l'affirmer à mes rivaux, meilleur peintre que tous : mordieu! c'est peu me vanter, je crois, parmi nos barbouilleurs à la toise. Mais tranchons net : ai-je postulé le rang vacant? les appréciateurs de mes tableaux m'incitaient à le demander, et me présageaient l'unanimité des suffrages. Franchement j'inclinais à suivre leur avis, quand notre digne camarade a parlé : ses pensées conformes aux miennes, et sur lesquelles je réfléchissais mûrement tout à l'heure, m'ont raffermi dans ma résolution de ne faire aucun pas, et de ne point sortir de mon atelier où les preuves de mon mérite doivent seules plaider ma cause devant mes juges, s'ils ont une droite impartialité. S'ils manquent de justice, perdrai-je mon temps en courbettes superflues et très-humiliantes? non, non, de par Michel-Ange!

A peine achevait-il qu'une exclamation du baron de Sainville rompit leur dialogue. « Que de bruit vous faites, mes amis, au sujet des vacances académiques! celle que le journal publie est d'une bien autre importance! un député nommé dans trois colléges de nos départements vient de prononcer son option, et laisse deux

remplaçants à élire dans l'un de ceux où je fus préfet, et dans celui même où j'ai mon domicile politique et trois hôtels, double chance de réussite! je m'offre donc pour candidat aux électeurs de l'un et de l'autre. L'état aura du moins un défenseur intègre, éclairé, vertueux, inébranlable en son civisme, propre à toutes les spécialités, et consommé dans la direction supérieure et générale des intérêts de la France. Ah! messieurs du conseil et du ministère, je suis là; et vous, messieurs de la gauche, ou de la droite, ou du centre, vous me verrez! »

Frappé de son ton impétueux que soutenait un regard fier et le geste le plus animé, l'artiste saisissant son crayon, « Sublime attitude! lui dit-il; garde cette pose : voilà l'ambitieux au naturel, tête haute, œil enflammé d'espoir, maintien de grave suffisance : tu ne seras pas plus beau à la tribune, et je t'attends au premier échec pour faire le pendant de ta figure en laid. »

« — Vous êtes fou, mon pauvre Bernard. Mon portrait ne sera jamais un modèle de l'ambition, mais toujours celui du zèle patriotique s'empressant de se rendre utile au pays. Ne voyez pas faux si vous aspirez à peindre vrai. — Grand merci de l'avertissement! mais ton croquis, je le tiens; et personne ne s'y méprendra. — Déchirez, brûlez vos caricatures qui offusquent les

yeux des meilleurs citoyens, messieurs les dessinateurs de charges, non moins pernicieuses aux réputations que les satires et que les diatribes circulantes de messieurs les faiseurs de vers et brocheurs de prose vendus aux cabinets à la feuille. C'est ainsi que vos arts et vos lettres déshonorent la politique et découragent les honnêtes gens qui s'immolent, dans les corps électoraux, aux intérêts de la cité.—Halte-là, lui répliqua le littérateur offensé de ses expressions : applique-toi cette leçon de l'Horace du vieux Corneille, qui raisonnait mieux que tes publicistes sur les choix utiles à la patrie :

C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal !
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle,
Pourraient bien mieux que toi soutenir sa querelle.

Va, va, si nos hommes d'état ne méprisaient pas tant la littérature, ils se répéteraient sans cesse à eux-mêmes les bonnes maximes qu'elle prodigue; et s'ils en profitaient, ils ne s'offriraient pas si présomptueusement aux suffrages, comme étant les seuls dignes de les obtenir. — Par ma foi, reprit le baron, je vous rétorquerais l'argument par le sens de ces mêmes vers, et vous reculeriez devant toutes vos concurrences académiques.... Mais suffit : ne vous

échauffez pas en controverse, et ne nous brouillons pas pour des riens. Tenez, j'ai plus de sang-froid que vous deux. Vous demeurez l'un et l'autre dans mon arrondissement. Appuyez ma candidature de vos votes et de ceux de vos amis: j'appuierai les vôtres par mon crédit et par la voix de mes partisans. Traité conclu, mes chers camarades : ajouta-t-il en leur tendant à chacun une main que frappa la leur avec transport. « Tôpe-là ! » s'écrièrent-ils à la fois. Puis, le peintre se penchant vers le littérateur: « Écoute un peu, ceci m'embarrasse. Je ne sais comment m'y prendre, malhabile en intrigue, ignorant les formalités.... — Je les remplirai pour toi : nous nous pousserons réciproquement. Il n'est besoin que de te faire inscrire sur la liste des candidats. — Mais par qui? — Par le secrétaire perpétuel à qui tu adresseras une simple lettre exprimant ton vœu.... — Comment la rédiger? — Je te la dicterai. — Bon ; mais les visites habituelles, suis-je homme à les faire? — Les visites ne sont pas de rigueur : les académies ont même arrêté que l'inscription suffit ; réglement qui n'empêche pas qu'on ne les multiplie de plus en plus par une sage précaution, de peur d'être supplanté dans la route. Dame ! si ta morgue répugne à cet usage, prends garde. — Eh ! non, tu me guideras, et je suivrai tes allures de mon

mieux, quand mon atelier ne me retiendra pas. Mes peintures, d'ailleurs, recommanderont assez le peintre. A l'œuvre on apprécie l'ouvrier. — Ne t'y fie pas : quitte le pinceau et cours sur les talons des meneurs. Travaille moins tes ouvrages, et travaille les votes : c'est ce qu'on se doit ainsi qu'au public, quand on sent ce qu'on vaut : autrement, les coteries nous écrasent. — Soit! vogue la galère! »

Durant leur colloque, Dumont souriait silencieusement, le coude appuyé sur sa chaise. Le baron de Sainville s'approchant de lui : « Notre doyen en sagesse, en expérience, en esprit, ce n'est pas le moment de laisser engourdir tes facultés intelligentes. L'option de l'élu des trois colléges m'abandonne deux chances heureuses; je les poursuivrai chacune; et, me décidant pour celle qui me paraîtra la plus certaine, je ne me désisterai de l'autre qu'après t'avoir signalé publiquement comme l'une des hautes capacités à laquelle doivent céder tous les bons patriotes, et je reporterai sur toi seul ma clientèle entière. Quel avantage! Tu passeras d'emblée. »

« — Mille graces, mon honorable patron! répondit Dumont, après avoir paisiblement vidé sa tasse, tandis que le baron lui parlait, j'adjure qui que ce soit au monde de prouver que jamais je me sois volontairement introduit dans les

rangs des candidats. Plusieurs fois, il est vrai, nombre d'électeurs confiants en ma droiture, ont jeté les yeux sur ma personne; et moi, cédant à de vives instances qui m'honoraient, ne voulant pas opposer une ingrate insouciance à leurs offres, me regardant comme un simple soldat prêt à se rendre au poste qu'on lui désigne, j'ai cru devoir obéir à leur appel, non sans les bien avertir d'avance qu'ils ne triompheraient pas des partis qui ne voulaient point de moi. Un refus, ou l'inaction, eût blessé leur générosité; candidat présenté, je me suis résigné. Dès-lors, mes concitoyens m'ont vu, m'ont entendu : Des applaudissements unanimes me manifestaient leurs préférences : mais, mais, mais.... c'est rarement la multitude qui choisit dans son propre intérêt; ce sont les directeurs des factions qui choisissent pour elle, et qui la conduisent en bergers d'un troupeau crédule et trop docile. L'infléxibilité de ma raison avait secrètement froissé les instruments flexibles à toutes les circonstances, à tous les régimes : or, mes prévisions contre mes chances personnelles se sont réalisées. Dites-moi : les électeurs, qui ne m'ont pas admis dans l'âge du zèle, de la vigueur et des illusions qui produisent la mâle éloquence, quand j'avais une tête et des poumons infatigables, me remettront-ils à l'épreuve aujourd'hui que mes forces di-

minuées soutiendraient moins énergiquement les luttes et les crises violentes? Voilà le dommage qu'apporte l'intrigue à la société : le cours des injustices lasse les cœurs, use la puissance des organes et les vertus même, à l'époque de leur féconde maturité : et l'on ne songe à réparer ce préjudice qu'au terme où l'approche de la vieillesse le rend irréparable. Croire que l'incertitude d'être nommé m'ait retenu, c'est mal préjuger de moi. S'imagine-t-on m'humilier ou m'affliger en m'écartant de la lice? Eh! bon Dieu! sans m'enorgueillir, je m'estime trop supérieur à tant de parvenus qu'on porte aux députations, aux présidences des corps d'état, aux dignités éminentes, pour que mon amour-propre, si j'en ai, s'émeuve d'un désappointement quelconque à travers les petits hasards où la foule se jette. Autrefois, ébloui par les fausses idées que je m'étais faites et des consciences et des renommées, j'aurais sacrifié mon temps, mes biens, ma vie à me distinguer entre tous : maintenant, détrompé sur les intentions de nos politiques, je ne commettrais plus seulement mon nom sur les listes où la plupart des leurs s'effacent aussitôt qu'ils y sont inscrits. Vois-tu? la fierté du cœur met à l'abri des vulgaires vanités de l'esprit.... J'aperçois à ton sourire que tu interprètes mon langage ainsi que mille et

mille gens que je ne saurais persuader de mon désintéressement véritable. Notre poète, de son côté, m'appliquera la fable *du Renard et des Raisins*. Que m'importe! libre à vous de sauter à la grappe : moi, j'y ai renoncé sans dépit et sans grimace, non en disant qu'elle est trop verte, mais appréhendant un peu qu'elle ne soit pourrie par la corruption du temps.

« Une anecdote historique, et que ma mémoire me rappelle à propos, te démontrera si j'ai quelque raison de douter qu'on accorde au seul mérite l'honneur qu'on lui doit. Certes, personne ne me niera que Bonaparte ne sût choisir les hommes, et ne jugeât bien de leur capacité. Les noms de trois candidats à la présidence annuelle du corps législatif, dont il salariait le mutisme, furent présentés à ce souverain-électeur par l'archi-chancelier Cambacérès, qui les lui recommanda en ces termes : « Sire, nous offrons à votre choix MM. Portalis, Fontanes et Dureau-de-la-Malle. Le premier, ancien jurisconsulte, vous est connu par ses lumières en magistrature, par ses travaux dans les comités, dans les délibérations de votre conseil-d'état, et par les services que son zèle rendit constamment à la religion et au principe monarchique. Le second a déjà présidé votre corps législatif, et vous a prouvé que ses talents oratoires, son élocution

académique secondaient avec éclat les témoignages de son entier dévouement à vos volontés augustes. Le troisième, homme d'une probité pure, d'une érudition vaste, habile écrivain, est le traducteur des Histoires de Tite-Live, de Saluste, et de Tacite; ce philosophe saura mieux que tout autre apprécier votre gloire laborieuse, et louer dignement votre personne. — Il ne le voudra pas toujours, répondit à voix basse le pénétrant Napoléon, nommez Fontanes.» Ce mot, étincelant d'esprit, décida l'élection, non en faveur du mérite vertueux auquel il fut si honorable, mais en faveur de l'humble soumission aux vues dominatrices d'un pouvoir à qui tous les scrupules de liberté portaient ombrage. Or, mes chers amis, ce qui détermina l'empereur est ce qui détermine toutes les factions : leurs chefs ont chacun le même despotisme sans avoir son génie : ils n'élisent que leurs courtisans adroits, leurs prôneurs, ou leurs esclaves, et non les défenseurs de l'intérêt général. Oui, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, il en est de même que dans les affaires publiques.

« — Bonsoir donc, superbe fainéant! dit le baron : complais-toi dans ton oisiveté contemplative, dans ta parfaite inutilité : reste nul à ton aise. Pour moi, je vais méditer ma déclaration de principes indispensable, et rédiger

mes circulaires. Demain elles partiront des presses et des lithographies. »

« — Au revoir, sage raisonneur ! dit l'écrivain : il faut que je te quitte pour m'informer du bulletin de notre académicien moribond, et tâcher de lui porter une consolation dernière, s'il est encore visible. Sa bienveillance à mon égard m'en fait un devoir.

« — Adieu, notre philosophe, j'ai besoin de suivre les pas de Guérin pour qu'il n'oublie pas de me dicter ce que je dois écrire au secrétaire de l'académie des Beaux-Arts. — Mais ta femme, mon cher Sainville, qui doit venir ici te rejoindre au sortir du spectacle. — Tu lui diras que l'affaire imprévue de la candidature m'empêche de la conduire au bal. Je la reverrai demain.

« — Et ta maîtresse, mon cher Guérin, qui se faisait une joie de se mêler ce soir à nos douces causeries, où son esprit fait briller le tien avec une grace qui ajoute à ses charmes. — Tu lui diras pourquoi je n'ai pu l'attendre. Je la rejoindrai cette nuit.

« — Et cette jeune dame, ce joli modèle, mon brave Bernard, qui me semblait disposée à t'indiquer, en galantes œillades, l'expression que tu dois donner à son portrait ; elle ne tardera pas à te demander séance.

« — Ce n'est pas l'heure d'achever de la peindre.

« — Ainsi vous partez tous! Ainsi pour vous désormais plus de ces plaisirs, plus de ces loisirs que vous juriez de ne sacrifier jamais à aucune ambition! » Ils ne lui répondirent plus, et se retirèrent à la hâte. Dumont, sitôt abandonné par eux, se dit à soi-même en riant: « Ah! si Molière les voyait, on ne répéterait pas que les ridicules sont épuisés pour la comédie. »

Tout en se raillant de l'accès de frénésie qui leur dérobait les passe-temps agréables de la soirée, la pitié qu'il eut de leur activité subite approchait du mépris : cependant il considéra que durant le siècle qui court nous avons vu des princes, des rois, candidats à des couronnes vacantes, se livrer au tracas de manœuvres semblables à celles des élections académiques et populaires; il songea que les religieux même, voués à l'abnégation du monde et à l'humilité, ne dédaignaient pas de se plonger dans les fournaises du conclave, et d'y poursuivre, en martyrs de l'orgueil, la candidature papale à travers les tentatives et les clameurs diaboliques. Son indulgence excusa donc la retraite de ses amis, voyant que des petites classes aux grandes le genre humain cède également à l'empire des mêmes passions et des mêmes faiblesses. En

cela, l'infirmité des hommes les rend plus égaux qu'ils ne le sont devant la loi. Il n'existe vraiment entre eux qu'une prééminence, bien rare, et plus rarement distinguée, c'est la sagesse. Dumont en occupait solitairement ses pensées, lorsque les trois dames invitées arrivèrent l'une après l'autre. Leur coquetterie fut mortifiée au récit qu'il s'empressa de leur faire de la soudaine évasion de ses camarades. La baronne de Sainville seule entendit mieux raison que ses compagnes. Aimant le bruit, le luxe, et toutes les jouissances de son sexe plus qu'elle n'aimait son mari, jalouse qu'il devînt l'ouvrier de l'enrichissement de sa maison, et qu'il agrandît sa fortune et sa famille, elle aspirait à le voir dans la chambre des députés, d'où il passerait aux salons des ministres, et de là dans le cabinet du souverain, qui l'inviterait aux cercles, aux fêtes du palais. Elle projeta de le seconder à l'aide d'audiences secrètes où tels grands du jour, sinon tels chefs d'opposition, ne repousseraient pas froidement une jolie solliciteuse. Certain furtif regard qu'elle lança dans la glace voisine sur sa personne et sur sa parure, lui confirma que le brillant bal d'ambassadeur où, sans retard, elle allait danser, avancerait mieux les affaires du baron que toutes les circulaires d'usage : là se rassemblait l'élite des gens importants

de la cour et de la ville; et le moindre mot significatif d'une femme élégante qui peut éclipser ses rivales, entraîne plus facilement les têtes ministérielles que les discours les plus graves et les plus apprêtés. Elle va de prime abord publier que son mari seul est le candidat désigné: cette nouvelle, une fois semée, germera partout et formera l'opinion publique: elle la poussera, l'exaltera; et si, par son savoir-faire, M. le baron l'emporte, à leurs risques et périls communs, il n'aura pas sérieusement à se plaindre de sa conjugale moitié. Telles furent à peu près les choses qu'elle exprima fort gaiement; et, plus prompte qu'un éclair, elle partit rayonnante. Dumont, mesurant l'agilité de ses tentatives féminines, entrevit les probabilités du succès édifiant de son honnête époux.

Il demanda soudain à la maîtresse du chevalier Guérin si sa bonté, lui pardonnant ce soir l'impolitesse de son absence, agirait de même pour la réussite de son ami, et si son tendre zèle s'efforcerait de lui faire obtenir l'honneur d'une séance de récipiendaire. Il lui rappela que les nominations de l'académie étaient les propres affaires des dames, qu'elles s'en mêlaient toutes dans le grand monde, et qu'elles disposaient presque des voix. Les réponses de la jeune femme lui prouvèrent que son amour-

propre, autant que l'autre amour, l'intéressait au triomphe de son favori, et qu'elle ne se prodiguerait pas moins que la baronne en sollicitations insinuantes; mais qu'elle n'osait se déclarer ouvertement comme le peut essayer une légitime épouse, que le mystérieux lien qui l'unissait exigeait plus de retenue; que, d'ailleurs, son ami très-jaloux, très-soupçonneux, et très-irritable, s'alarmerait peut-être de quelques visites hasardeuses, qu'elle en risquerait pourtant une ou deux, mais qu'elle ne connaissait que des auteurs romantiques, et qu'elle craignait, si le secret n'était bien gardé, que son imprudence ne nuisît à son amant dans le parti des classiques. Puis en minaudant, elle ajouta que ce genre de démarches fort délicates, fort embarrassantes, étaient superflues auprès des vieux lettrés souvent froids et récalcitrants, tandis que les plus jeunes, étant les seuls aimables et agissants, lui semblaient ceux qu'il importait d'influencer; mais que *les romantiques barbus* l'effrayaient plus que *les classiques barbons*, parce que les premiers s'enflamment trop quelquefois, et peu discrètement.... Un rire naïf acheva d'expliquer le sens complet de sa phrase. Néanmoins, elle se promit de se tirer de là le plus convenablement possible, et s'éloigna préoccupée du parti décent qu'elle avait à prendre, en disant avec

folie qu'elle allait feuilleter ses beaux petits bouquins.

La plus fraîche et la plus jolie personne des trois demeura la dernière avec Dumont en tête à tête. Elle boudait son artiste qui ne l'avait pas attendue; et le ressentiment de sa brutale sortie la décontenançait encore. Mais le spirituel entretien de Dumont, le bon ton de sa galanterie, l'ardeur naturelle de ses manières simples et librement enjouées, la détournèrent bientôt d'un souvenir qui blessait son caprice. Exempt de toutes prétentions d'artiste, d'auteur, et de politique, il ne l'interrogea que sur le nombre de candidats concourant aux faveurs que pouvait accorder sa beauté. On ne sait pas bien quelles furent ses répliques à mille questions pressantes: on présume seulement qu'il devint le moins malheureux des poursuivants dont elle s'attirait les hommages; qu'elle lui promit de ne pas poser en modèle dans l'atelier de Bernard; et qu'enfin le loisir de sa soirée fut plus profitablement exploité que le temps de ses ambitieux compagnons.

Il ne les revit plus qu'en passant depuis l'heure où la poursuite de leurs candidatures les avait entraînés hors de son logis. Inutile à leurs intérêts, ils l'oublièrent dans son coin : c'est la coutume ordinaire.

Guérin multipliait ses courses et ses cartes de visite du matin au soir; et, s'il ne saisissait les membres de l'Institut au saut du lit, il les épiait au moment de leur repas. Incertain du succès des paroles premièrement jetées à la volée dans le convoi du défunt, il avait besoin, disait-il, d'en fréquenter les bons confrères pour recueillir de leurs bouches les curieux détails d'une vie dont il leur promettait d'être le zélé panégyriste. « Hélas! monsieur, répétait-il à chacun, vous étiez celui qu'il distinguait le plus dans votre illustre compagnie : j'obéis à ses derniers vœux en vous exprimant son estime particulière. Ses autres collègues n'étaient pas à sa hauteur : car, entre nous et confidentiellement, peu d'entre eux vous valent. Je le déclare, parce qu'il le pensait : car ce n'est pas à mon faible jugement de prononcer sur le mérite des personnes que le choix de l'Académie a constituées mes juges... Vous le savez déjà?... Ma seconde visite est un peu intéressée... Oui, désavouerai-je mon vif desir de trouver en vous un protecteur éclairé qui m'appuie de ses conseils et de son imposante autorité? Mes petits essais littéraires m'enhardissent moins à prétendre au siége académique que les encouragements du célèbre ami si regretté de nos deux cœurs! c'est à vous qu'il me recommanda de me présenter d'abord : ma modestie me l'eût défendu; je ne

l'ai fait que pour lui obéir. Son nom m'a déjà procuré des promesses très-flatteuses, et je vous communiquerai la liste des votants qui me composeront une majorité certaine.... »

— « Ah! monsieur, interrompit l'académicien avec un accent d'affabilité réservée; ne me montrez pas votre liste de majorité : quatre de vos concurrents m'en ont mis sous les yeux une pareille; et tous quatre se trompent sur le compte des voix qu'ils présument leur être acquises. Ces erreurs-là sont fréquentes parmi les candidats enclins à prendre pour des engagements les moindres réponses que l'usage impose à la politesse. Permettez que ma sincérité s'explique clairement sur les embarras de la plupart de mes gracieux confrères : à quoi bon s'abuser? notre réglement formel nous prescrit de ne pas engager nos votes : j'aime à croire que chacun s'y soumet scrupuleusement. Quant à moi, j'évite même l'excès de la civilité dans mes expressions, afin qu'on ne se méprenne point sur le sens qu'elles renferment. Je répugne à ces complaisances vaines qui divisent les scrutins en premières voix accordées à l'un, et secondes ou troisièmes voix accordées à l'autre; précautions adroites par lesquelles on s'acquiert à la fois la gratitude de deux concurrents que l'indécision de tous écarte également de leur but. Mon bulletin est le secret de ma

conscience; il reste le même tant que le tour de ballottage ne me force pas à le changer.—Monsieur, dit Guérin, votre procédé me paraît fort loyal, fort sage; du moins on peut compter sur vous invariablement quand on a le bonheur d'être le plus convenable au bien de la société qui ne doit choisir que le mérite notable en littérature.

« — Eh! mais, repartit l'académicien, le mérite littéraire n'entre pas lui seul dans nos convenances. Notre académie ne se compose pas, ainsi que celle des Sciences, de spécialités assez précises pour demeurer inaccessible au patronage des chefs de *camaraderies*, à certaines préséances de rang à la cour et dans le sacerdoce, à de hautes seigneuries qui n'ont rien écrit de remarquable, à leurs créatures obséquieuses qui se faufilent sous l'abri de leur protection. Tantôt d'éminents personnages y furent accueillis en qualité d'interprètes utiles des intérêts du corps auprès des autorités supérieures, et comme ajoutant à son éclat un relief nécessaire: tantôt l'industrie et l'importunité des cabales y poussent de fausses célébrités à la mode que les journalistes de parti mettent en évidence. Quelquefois les talents médiocres ferment le passage aux plus justement renommés, par l'erreur d'un goût nouveau. Souvent on élit celui-là qu'on n'estime guère, parce

qu'on n'aime pas celui-ci; et la préférence méritée entre les compétiteurs dicte moins souvent les choix que l'aversion.

« Ces sortes d'abus furent le mal de tous les temps, indépendamment de vieux préjugés qui exclurent jadis Molière et J.-J. Rousseau. Parmi les notabilités brillantes de notre époque, l'éloquence de la tribune politique ne nous offrit-elle pas le général Foy, et Benjamin-Constant, mes deux anciens amis? Eh bien! avons-nous pu déposer notre laurier sur leur tombe? Notre minorité s'honore de ne considérer que l'illustration des talents : mais, par de spécieux égards, notre majorité pèse la valeur des titres de toute espèce : elle nommera volontiers tel ministre, tel pair de France, tel cardinal, tel archevêque, tel évêque; tandis que nous autres ne choisirions entre eux qu'un Pascal, un Bossuet, un Fénélon, s'il s'en trouvait, même encore un Maury, parce qu'il parlait et écrivait en bonne langue française. »

« — Monsieur, votre déclaration loyale me suffit : je n'abuserai ni de vos moments, ni de votre bonté. Je sors heureux et convaincu de l'impartialité de vos suffrages. Permettez à votre humble admirateur de venir quelquefois consulter le producteur de tant de chefs-d'œuvre! »

Il le salua profondément, et partit bien per-

suadé que la voix de l'académicien, n'étant acquise qu'au meilleur candidat, devait être à lui seul : puis, son crayon modeste l'inscrivit sur son calepin comme déjà promise. Le cours de ses démarches ne se ralentit pas. Soigneux de ne contrarier aucune opinion, de ne heurter aucun système, son esprit se ployait à toutes les variétés de goût et de caractère qu'il rencontrait. Aux classiques, il s'annonçait en zélateur des anciennes règles dont le maintien pouvait seul conserver la littérature : aux romantiques, il confessait l'ennui que lui causaient les uniformes chefs-d'œuvre des vieux maîtres de l'art; et leur exprimait sa tendance vers les excursions désordonnées d'une école sans principes absolus, et sans autre modèle que la brute nature et que son langage à la fois simple et rude, ingénument terrible ou trivial. Mais la diversité des théories n'était pas le plus réel obstacle à sa prétention. Les uns lui opposaient le nom d'un concurrent recommandé par son indigence ou par son grand âge; comme si le siége académique était un lit d'hospice réservé au sommeil des auteurs pauvres et invalides. Les autres avaient pris en eux-mêmes, et avec leurs collègues, une sorte d'engagement prématuré envers des candidats qu'ils avaient déjà contraints à céder le pas à de précédents compétiteurs. Chez quelques-uns encore

s'était présenté d'avance un grand seigneur écouté dans la chambre du roi. Toutefois l'insinuant Guérin avait réponse à toutes les objections, et ne manquait jamais en sortant de chez eux d'inscrire leur vote au nombre de ceux qui lui étaient dévolus. Tous ses concurrents l'imitaient de leur côté; et les tristes immortels, en butte à leurs importunités croisées, soupiraient après le jour de l'élection, afin d'en être quittes au risque des inimitiés de dix ou douze mécontents, et de l'indifférence d'un ingrat élu, qui dédaignerait même bientôt d'assister aux séances du corps dans lequel sa vanité brûlait d'être admis.

Dans l'académie des Beaux-Arts, mêmes brigues, mêmes angoisses, mêmes illusions. Le peintre Bernard gardait plus de fierté, disons mieux, plus de raideur, dans ses allures sollicitantes. Sa bonne opinion de lui-même et de ses talents le plaçait trop haut dans sa propre estime pour se soucier d'un rang dans une compagnie dont il jugeait tous les membres au-dessous de lui. Mais à leur titre se joignent des avantages positifs et pécuniaires : il comprit que les juges de tous les prix décernés dans les concours d'artistes, que les dispensateurs des travaux distribués par le gouvernement aux musiciens, aux peintres, aux statuaires, aux graveurs, et aux architectes, jouissaient de prérogatives non moins favorables

à la fortune qu'à la gloire. Le revenu modique des particuliers ne peut enrichir le pinceau ni le ciseau : les étroits hôtels ne prêtent pas d'emplacement assez spacieux aux grandes entreprises des beaux-arts. Les seules munificences de l'état ou des princes en soutiennent dignement la splendeur, et seules peuvent compenser les frais indispensables à leur vaste et parfaite exécution. Il sentait ce besoin, et voulait obtenir sa part du lustre et du profit qu'on retire à travailler pour les monuments publics. Le voilà donc réduit par cette même nécessité à flatter tour à tour les favoris des cabinets ministériels et des préfectures, les administrateurs en chef et leurs commis, tous gens disposés à faire élire plutôt des talents que leur souplesse rend dociles à leurs vues, que des génies indépendants qui n'obéissent qu'à leurs inspirations individuelles. Or, sa présomption se mettait dans cette catégorie; et il savait mal dissimuler son orgueilleux caractère dans les salons où circulent et s'humilient les artistes médiocres.

Plusieurs semaines s'écoulèrent; et nos trois candidats, que le raisonnable Dumont n'avait presque plus revus durant leurs courses, revinrent un beau soir chez lui s'entretenir du résultat de leurs poursuites ambitieuses. Le littérateur et le peintre entrèrent les premiers.

« Complimente-moi, mon cher maître! s'écria Guérin avec un rire convulsif :

Comme Piron, je ne suis rien,
Pas même académicien.

Mais que les quarante immortels se tiennent fermes! Je vais faire pleuvoir sur eux un déluge de couplets, d'épigrammes, de satires, qui les submergera tous.

« — Et moi, s'écria brusquement Bernard, je comptais sur ma chance, et j'ai le sort de l'illustre Poussin : mais je ne me réfugierai dans l'Italie qu'après avoir signalé chez tous nos marchands d'estampes, dans mille caricatures, nos badigeonneurs de toile et nos tailleurs de pierre, dont les suffrages ne valent pas une des cigares que je fume à leur nez.

« — Allons, allons, paix! répondit Dumont : consolez-vous, mes pauvres amis, de votre désappointement, et que le dépit ne vous rende pas injustes envers une élite d'hommes dont vous aspiriez à devenir les collègues. Qu'ils vous eussent nommés, vous vanteriez leur talent et leur équité : non élus par eux, vous les déprimez avec l'accent d'un dédain insensé. Fallait-il ambitionner leurs voix si vous les méprisiez? faut-il vous estimer moins vous-mêmes parce que leur préférence se porte sur un autre? pensez-vous

que votre colère exprime la vérité sur leur compte, et que le public sanctionne ses arrêts s'il applaudit aux leurs? — Mais nous avions leurs promesses formelles, expresses... — C'est-à-dire que vous présumiez les avoir reçues, et que vous les accusez à tort de mauvaise foi. Je connais la plupart d'entre eux, et je sais qu'ils peuvent se tromper, mais que le plus grand nombre prononce avec une consciencieuse délicatesse. — Oh! les opinions politiques, mêlées à toute chose aujourd'hui, les divisent en deux côtés très-obstinés, très-partiaux; et les prédilections classiques ou romantiques agissent en dessous parmi les niais associés à messieurs les beaux esprits. — Autre erreur de votre part; nos académies ont su se défendre des interventions de l'esprit de parti. C'est une justice à leur rendre : elles ne tendent qu'à la conciliation des meilleurs principes et qu'à l'acquisition des moyens de progrès et des célébrités réelles. Les effets de l'intrigue n'y sont que des exceptions rares. Soyez patients : travaillez encore; et vous ferez quelque jour une plus heureuse expérience de leur impartialité honorable.... Ah! voici Sainville, qui peut-être aura mieux réussi dans les colléges électoraux!

« — Réussi? moi! dit le baron en les saluant avec fatuité. Suis-je un homme fait pour échouer?

J'ai réussi, parce que j'ai bien calculé, selon mon habitude des affaires. Aussi ne dois-je mon succès qu'à moi seul, et je me sens quitte de toute reconnaissance; mais vous me voyez furieux de mon triomphe même. L'injustice, la calomnie, la sottise dénigrante sont à l'ordre du jour. Ah! mon bon ami, que vous aviez raison de nous détourner du guêpier des candidatures! C'est peu que de m'entendre assimiler à tant d'obscurs et incapables concurrents, dont il m'a fallu traverser la fourmilière; que d'être obligé de donner la main à tous venants, à de petits marchands, à de menus fabricants, à des ouvriers; c'est peu que de rappeler mes services, mes droits, et j'ose le dire, mes titres à la préférence sur tous, par une multiplicité de professions de foi banales; c'est peu que de m'être exposé, dans les réunions préparatoires et définitives, aux plus impertinents interrogatoires, aux plus folles injonctions dictées par les méfiances de nos fournisseurs industriels; que de m'être soumis à caresser les plus minces fragments de leur souveraineté boutiquière; que de m'être tourné, viré dans tous les sens, au gré de leur capricieux jugement, comme un cheval en vente, dont les maquignons examinent l'encolure, l'œil, la dent, le pied, le trot et le galop dans un marché public : eh bien! peu sa-

tisfaits de mes allures, ils m'eussent rejeté, si notre prudente administration, vers laquelle je me montrais secrètement incliné dans les confidences adroites de ma femme à leurs chefs, ne m'eût prêté le renfort d'une puissante clientèle. Il était temps; car, le croiriez-vous? je ne l'ai emporté que de deux voix : et contre quelles gens! contre tel qui promettait aux uns d'empêcher que le prix du blé, du bois, ou d'autres denrées ne s'abaissât à leur préjudice personnel, et pour le bien des pauvres consommateurs qu'ils écrasent : contre tel qui s'engageait par son crédit à faire élever un pont, ouvrir un canal sur lequel il leur assurerait des actions lucratives, ou de percer des chemins vicinaux, des passages, des rues nouvelles, avantageux à leurs seules propriétés territoriales ou bâties : tout cela pour des intérêts matériels et locaux, souvent contraires aux vues politiques et générales! Tel autre leur objectait contre moi le verbiage de leurs journaux sacramentels : tel autre encore leur distribuait en espérance les emplois subalternes ou des traitements à leur nombreux cousinage. Que sais-je enfin? mais ce ne serait rien si les manœuvres s'en tenaient là : le pire des maux, c'est de me voir bafoué par mille propos, assailli de mille pamphlets, en butte

aux diffamations de mes rivaux dont les recherches inquisitoriales fouillent dans toutes les relations administratives et domestiques de ma vie entière, et dissèquent ma personne vivante plus outrageusement que le scalpel ne déchire la dépouille d'un mort. Plaignez-moi, mes amis, d'être élu. Jamais je ne fus plus malheureux, plus irrité que je le suis par l'effet des abominables scandales dont vous me voyez l'innocente victime. Mais, patience ! j'éclairerai la chambre; mais je punirai les factieux; mais je me vengerai hautement de leurs diatribes, et m'associerai loyalement à la fermeté des mesures les plus gouvernementales : oui, je reconnais qu'il faut de l'arbitraire pour réprimer l'excès de la licence, et ne me résignerai point en martyr à livrer ma réputation aux traits envenimés de la presse. Malheur aux libéraux, aux impérialistes, ou aux royalistes qui m'auront insulté! la tribune m'est ouverte pour les confondre et les démasquer tous.

« — Belle disposition que la vengeance pour faire un impartial député du peuple! interrompit gravement Dumont indigné de l'humeur hostile de son camarade. Apprends que cette tribune, où tu brûles de monter plein de ressentiment et de colère, ne doit être accessible qu'à la dé-

fense des intérêts communs, et rester inabordable aux animosités privées. Penses-tu que ta conduite ambiguë entre les électeurs et les administrateurs t'ait gagné leur confiance ? Aux premiers, tu te présentais sous les dehors du patriotisme qu'ils exigent; aux seconds, tu t'offrais en même temps sous les apparences d'une obéissance passive à leur autorité bien ou mal réglémentaire : tu parlais un langage devant les uns, tandis qu'en ton nom la baronne parlait en termes différents devant les autres. Acteur jouant un double rôle, tu affectais en toi ce qu'il fallait paraître pour séduire, et tu ne découvrais pas ce que tu es véritablement, si toutefois l'homme qui se produit sous deux faces est quelque chose. Écoute : j'ai de quoi réfuter les imputations d'injustice et d'aveuglement dont tu charges les décisions des colléges.

« De jour en jour le peuple se détrompe sur les menées des intrigants; de jour en jour ses propres méprises l'éclairent. Avouons-le, notre éducation constitutionnelle, électorale, commence à se faire; mais elle est loin d'être achevée. L'exercice continu de nos droits nous en enseignera l'usage le plus salutaire. Nous cesserons d'exiger que les candidats, quand un vrai civisme les anime, quand leurs lumières et leurs services les désignent,

se prostituent en charlatans de place, et s'épuisent en protestations superflues, auxquelles personne ne croit; en éloges d'eux-mêmes si embarrassants pour les bienséances. Nous ne demanderons plus, en garantie de l'indépendance des mandataires, ces actes de complaisance et de docilité qui, les dégradant parfois à nos yeux même, démentent la promesse de ces inflexibles fidélités dont ils se vantent.

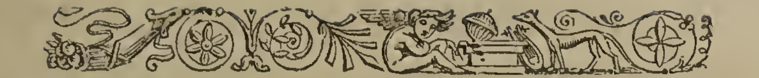
« A l'avenir, on se défiera des gens habiles qui courtisent les factions, autant que de ceux qui courtisaient les princes. On élira les hommes à qui la liberté coûte des sacrifices, et non ceux à qui son masque rapporte décorations et profit. D'où proviennent les mauvais choix? de l'hypocrisie des candidats qui prennent toutes les formes pour se ménager les suffrages des hypocrites qui leur ressemblent, et qui manœuvrent les uns contre les autres, soit pour le gouvernement passé qu'ils regrettent, soit pour le gouvernement futur qu'ils espèrent, et jamais pour le gouvernement qu'on a, bien qu'ils jurent de l'affermir en le trahissant toujours. Te voilà ministériel, par exemple, grâce à l'influence des ministres qui t'ont fait élire : un de tes nouveaux collègues contrôlera tes protecteurs s'ils ne marchent pas dans la voie légale, parce qu'il

est élu sans autre protection que celle de sa probité reconnue par ses concitoyens. L'homme dont je te parle n'a point de coterie, point de systèmes ni d'antipathie, point d'offense à venger, ni d'intérêt particulier à poursuivre. Il aime mieux son repos que les affaires; mais il aime mieux son pays que son repos; et tu le verras se dévouer tout entier aux travaux législatifs utiles à sa patrie. Les électeurs qui se sont obstinés à le proposer, les a-t-il visités, leur a-t-il rien promis, leur a-t-il adressé son apologie composée par lui-même? Ils ne le connaissent que par ses actions. Ils savent que si la majorité ministérielle a tort, il la combattra; que si elle a raison, il s'y réunira cordialement; qu'il ne deviendra le champion d'aucun parti, d'aucune secte dévote, d'aucun despotisme, et ne se fera jamais un jeu d'opposition dans une minorité systématique, pour s'acquérir plus ou moins d'importance à la cour, ou de popularité dans la ville. Cet homme qui n'était, ce matin encore, qu'un électeur éligible, avait tant d'aversion pour les importunités des intrigants solliciteurs de bulletins, qu'il avait inscrit sur la porte de son logis : *Ici l'on ne reçoit la visite d'aucun candidat;* cet homme, enfin, qui s'honore d'être élu maintenant, et qui ne s'attendait pas à l'être, c'est moi. »

A cette dernière parole, le baron de Sainville resta comme pétrifié de surprise; les deux témoins de la scène furent frappés d'un muet étonnement; et l'on eût dit, à voir leur contenance étrange, que, par une faiblesse naturelle au cœur humain, cette bonne nouvelle consternait ses trois bons amis.

NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER.





# UN
# VOYAGE EN OMNIBUS,

DE LA BARRIÈRE DU TRÔNE A LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE.



Le 6 août 1670, en présence de Colbert, Claude Le Pelletier, prévôt des marchands, assisté de ses échevins, posa, au nom de la ville de Paris, la première pierre d'un grand arc de triomphe consacré par la cité reconnaissante à Louis XIV, le roi victorieux : ce fut à la barrière du Trône.

Le 15 août 1806, en présence du comte Mon-

talivet, le comte Frochot, préfet de la Seine, assisté de ses douze maires, posa, au nom de la ville de Paris, la première pierre d'un grand arc de triomphe consacré par la cité reconnaissante à Napoléon, l'empereur victorieux : ce fut à la barrière de l'Étoile.

Le monument du Trône dessiné par Claude Perrault, et qui avait été construit en plâtre et comme modèle seulement, fut entièrement démoli en 1716. C'est comme pour rappeler cette ruine, qu'au bout du faubourg Saint-Antoine, l'architecte Ledoux éleva ces deux colonnes isolées. Ainsi des pilastres épars restent dans le désert pour dire ou étaient les temples géants de Baalbek et de Tadmor.

Le monument de l'Étoile a bien failli tomber en ruines pendant sa traînante construction ; mais aussi il faut tenir compte des vicissitudes qu'il a subies. Il avait d'abord été voté pour perpétuer la mémoire du traité de Tilsitt, puis pour éterniser la campagne d'Autriche, puis le mariage de Marie-Louise et de Napoléon; enfin pour rendre immortelle la guerre d'Espagne en 1823. Éterniser, perpétuer, rendre immortel! O chétifs atomes de quelques jours, vous voulez perpétuer, éterniser! Pouvez-vous empêcher le temps de détruire, le choléra de marcher?

Trois courses d'omnibus vous conduisent de

la barrière du Trône à la barrière de l'Étoile. Je les ai entreprises et achevées : tout engourdi encore de ce retentissement sourd qui vibre long-temps dans les membres, même après que vous avez quitté la voiture qui vous a roulé, balancé, cahoté pendant deux heures, j'ai écrit ce voyage consciencieux. Lisez, si cela vous agrée.

L'omnibus, c'est la vie, le monde, le public, l'homme; c'est tout : le latin le dit. Ah! que ne peut-on, au lieu de ces immobiles planchers où des hommes presque immobiles, quant à l'ame, viennent chanter l'opéra et déclamer l'alexandrin, que ne peut-on nous donner des représentations d'omnibus! Profonde comédie, drame au puissant intérêt, malicieux vaudeville, bouffonnerie à faire pouffer Héraclite ou Chodruc-Duclos, on y verrait tout cela mieux qu'aux Français, au Gymnase, aux Variétés. O théâtre ambulant, comédie roulante, tu n'as pas besoin de souffleurs, la nature en sert à tes acteurs! Ils n'ont point de fard, de déguisement : ils sont spectateurs les uns des autres, ils jouent leurs rôles en se voyant jouer, toujours comme dans le monde, et tous ils paient trente centimes pour amuser le public et pour s'amuser. Quelle meilleure école dramatique que l'omnibus? Là, langage simple et naturel, péripéties inattendues,

catastrophes soudaines, entrées et sorties motivées s'il en fut; c'est toujours pour aller quelque part. Un débiteur va se trouver nez à nez avec son créancier qu'il fuyait depuis un an. N'est-il pas divertissant de voir toutes ses ruses pour cacher sa figure : c'est l'œil droit, c'est l'œil gauche; le nez à essuyer, un mal de dents subit qui le force à couvrir sa joue de son mouchoir; mais le créancier à la piste, qui reconnaîtrait son débiteur dans une ride comme Cuvier reconnaît un animal antédiluvien dans un ossement, le créancier le saisit au collet : dialogue chaud, animé, brûlant. Quelle joyeuse comédie pour le parterre roulant, et les chiens qui se mêlent de la querelle, et le conducteur qui met le holà, et enfin un garde du commerce qui monte, véritable *Deus in machinâ*, et appréhende le quidam au corps de par le roi et à la requête du créancier. Ce n'est là qu'un coin du vaste répertoire-omnibus, et, en vérité, un savant nous ayant démontré qu'il existait des voitures à cinq sous du temps de Molière, je suis persuadé qu'il y allait souvent.

Ainsi je me préparais à ma tournée historique, philosophique et morale, en montant le marchepied de l'omnibus solitaire de la barrière du Trône. Je n'y fus pas long-temps seul. Une petite et accorte grisette y monta. Venait-elle de

Vincennes visiter le bois et le château où sont captifs d'élégants et sveltes artilleurs, comme on sait? ce serait possible. De jeunes officiers doivent tant s'ennuyer dans la forteresse de Vincennes; le genre grisette a bon cœur, les bois sont si touchants en octobre qui sème les gazons de feuilles mortes! Elle resta long-temps sans lever les yeux, car, règle générale, soit pudeur, soit convenance, ce n'est pas la question, toute jeune femme qui se trouve, face à face, en omnibus, avec un jeune homme, doit avoir son voile ou ses paupières baissées. Le bruit d'un sabre la fit tressaillir; c'était un artilleur : elle regarda, referma bien vite les yeux, les rouvrit à demi, sourit à son voisin, et, de peur de l'oublier, je dirai qu'ils descendirent ensemble à la Bastille. Nous en sommes encore bien loin.

Nous passions devant la rue Picpus. Pendant que je cherchais quelle pouvait être l'origine de cette étrange appellation, était entré un lourd et large paysan endimanché, à figure grotesque, cheveux grisâtres, singulièrement éparpillés sur ses tempes creuses, nez rubicond, portant à califourchon des lunettes à grands verres ronds comme les yeux d'une chouette, et la pointe de ce nez déjà fort coloré était serrée de manière à en être écarlate. Malheur, disais-je, à l'être rieur qui aura ces hommes

pour vis-à-vis. Ce fut la jolie grisette qui tout d'abord pinça les lèvres, ses joues se gonflèrent, ses yeux grossirent, le sang lui afflua à la tête, enfin elle éclata d'un rire à demi étouffé qui aurait grandement scandalisé le paysan n'eût été le sabre de l'artilleur. Une des plus grandes tribulations de l'omnibus, c'est d'avoir envie de rire de son vis-à-vis.

Là commence une descente assez rapide. — Oh! qu'il est bon d'aller vite! On aime à se sentir emporté, à recevoir l'air pur qui vient vous frapper le visage en sifflant, et glisse fraîchement à travers l'air méphitique entassé dans l'étroite gaîne de l'omnibus. Le roulement hâté des roues, ces cahots précipités, ce frémissement du plancher sous vos pieds, le bourdonnement de la voiture, la vue des chevaux bien lancés, tout cela enlève, agite le sang, féconde la pensée, on imagine, on crée, on se ressouvient, on reconstruit le passé, et je voyais encore au coin de la rue de Reuilly, l'abbaye royale de Saint-Antoine, fondée à l'endroit où le saint ermite apparut à deux légats qui arrivaient de Rome. Cette abbaye avait de grands priviléges : les corps des rois y étaient transportés de leur palais pour aller de là à Notre-Dame et puis à Saint-Denis; et comme l'abbesse était *seigneure* et dame de tout le faubourg, les ouvriers y travaillaient sans

maîtrise; d'où vient que, même encore qu'il n'existe ni maîtrises ni jurandes, le faubourg Saint-Antoine est resté ville d'ouvriers. Toutes ces idées me passaient dans la tête aussi vite que l'omnibus devant la rue de Reuilly, quand le conducteur tira tout à coup son cordon. C'était pour une grosse et grasse nourrice qui venait de Saint-Mandé apporter son nourrisson aux parents. Elle avait appelé de loin la voiture au moment où les chevaux prenaient le galop. Le conducteur était alors occupé à faire la recette. La voiture courait, la nourrice courait, appelant et criant, et inutilement toujours. Essoufflée, pantelante, pourpre, elle allait tomber avec son enfant quand on l'aperçut : elle monta colère et hors d'haleine, et son enfant bondissait au flux et reflux de son large sein palpitant qu'il cherchait, en vagissant, à saisir de ses petites mains potelées.

— J'aime un enfant qui crie, disait l'abbé Morellet. — Pourquoi? — Parce qu'on l'emporte. — Propos de vieux célibataire. Il aurait détesté un enfant qui crie dans un omnibus, parce qu'on ne peut pas l'emporter. Un enfant aimable en omnibus, c'est un enfant au-dessus de six ans, qui paie sa place. Oh! de ceux-là on n'en saurait trop avoir; ils sont turbulents, essuient leurs pieds sur vos pantalons blancs, se remuent sans

cesse ; mais ils sont minces, fluets, et entrent en compensation avec les gros corps qui viennent souvent, et comme par une malice du sort, prendre deux places où il y en a tout au plus une. Aphorisme incontestable : un enfant de plus de six ans est un être accompli dans un omnibus.

Chose remarquable, le nourrisson cria plus fort quand la voiture passa devant l'hospice des Enfants-Trouvés.

C'est à cette hauteur que commence le mouvement de commerce et de fabrique du faubourg. C'est là que se confectionnent les meubles les plus élégants qui, du fond de leurs obscurs ateliers, vont décorer les somptueux hôtels des grands ou les palais. Un ouvrier, en mangeant son pain sec, polit une table d'acajou que chargeront des truffes et des pâtés de tous les coins de la France. Un autre, en chantant une chanson fort joyeuse, incruste des ornements d'or dans le lit de bois indigène où se consommera un mariage de trois cent mille francs de rente. Celui-ci, en parlant le français du faubourg, couvre un bureau somptueux du tapis de cuir à filets d'or sur lequel un poète écrira ses alexandrins, pendant que cette femme que voilà borde d'une ganse élégante un sopha de petite-maîtresse, coussin mollement élastique, causeuse qui n'a

place que pour deux, cadre que l'imagination remplit de riants tableaux ; mais ne regardez pas la main qui le prépare.

Ici quatre ouvriers quittèrent leur faubourg pour aller danser à la rotonde de Mars. Il y a bien des guinguettes sur l'avenue de Vincennes. Le grand salon des Corybantes offre musique distinguée et société choisie ; mais le plaisir qu'on va chercher loin est plus plaisir encore : on aime son pays, mais on s'en éloigne pour jouir du bonheur d'y revenir, et surtout quand on a travaillé toute la semaine, au même lieu, on aime à le quitter le dimanche.

Aussi, arrivés à la Bastille, devant l'Éléphant, ce gros superbe monument, que le beau monument de juillet a détrôné, ils descendirent, ainsi que moi, pour monter dans l'omnibus de la ligne des boulevarts. Ils prirent place sur les banquettes latérales, et moi, pour mieux examiner, je m'assis sur le strapontin qui est au fond. J'étais donc le *président,* c'est le terme dont se servent les habitués d'omnibus, quand j'éprouvai une douce satisfaction en revoyant mon paysan à lunettes. Il allait au bout des Champs-Élysées : il ne le cacha point aux ouvriers, avec lesquels il entra en conversation sans cérémonie. Il devait y être à cinq heures pour un rendez-vous d'affaires. Or, il était déjà quatre

heures, et encore douze places à remplir dans l'omnibus! Douze fois peut-être à s'arrêter pour prendre les voyageurs, autant pour les débarquer!

Enfin la lourde machine s'ébranla. Nous partîmes. Le paysan tira sa montre d'argent, frappa du pied, sans trop d'impatience, remit sa montre: il paraissait dire: — Nous allons vite! — La voiture en effet cheminait bien quand elle s'arrêta tout court devant la rue du Pas-de-la-Mule: c'était pour une vénérable douairière de la Place-Royale. Elle monta difficilement, attendu qu'elle était pesante de son embonpoint et qu'un chien griffon, attaché avec une faveur bleue, et qu'elle pressait tendrement sur son cœur, gênait ses mouvements. Elle s'apprêtait à s'asseoir près du paysan, quand la voiture se remit en marche. La bonne dame chancela, tomba sur le villageois, et le chien le mordit. — Conducteur! conducteur!

C'était une jeune personne qui sortait du théâtre des Funambules: elle franchit si lestement le marchepied, qu'on voyait qu'elle était habituée à marcher sur la corde. Cette fois le gros paysan ne regarda pas sa montre, ne frappa point du pied, tant la danseuse était jolie, tant elle avait bondi avec prestesse et grâce à côté de lui.

— Conducteur! conducteur! — Quelque gros marchand de chevaux qui sortait du théâtre Franconi. Il arrivait si lourdement qu'à chaque pas qu'il faisait le pauvre campagnard avait le temps d'articuler un juron en consultant sa montre. Il était quatre heures et demie. L'énorme voyageur, avant d'enjamber le marchepied, se moucha, prit une prise de tabac très-solennellement, tomba sur la banquette comme une masse, et la voiture en bondit. — Allez, cocher! Et le cocher alla.

Je ne compte pas enregistrer tous les détails d'entrées et de sorties, comme le conducteur qui, à chaque nouvel arrivant, pointe un numéro sur sa feuille. Je suis président: je vois de haut. Chef d'orchestre, régisseur de la troupe dramatique de l'omnibus, aucun son faux, aucun mauvais geste ne m'échappe, mais je n'en dois pas compte au lecteur. C'est le genre, non l'espèce que je lui présente, le genre *omnibus* varié à l'infini, mais dont chacun peut voir les variétés. C'est de l'omnibus complet que je traite, de l'omnibus politique, moral, civilisateur. O inventeurs de voitures à trente centimes, quel bien vous avez fait à la société! Que d'amis brouillés réconciliés par vous! que de gens confrontés dans vos corridors ambulants mieux

qu'au palais, et où le coupable a rougi... Allez, cocher.

Et le cocher arrêta au bas de la porte Saint-Martin : pour qui? Tout le monde tendait le cou pour voir arriver la nouvelle visite. L'omnibus est essentiellement curieux, et, en effet, est-il intérêt plus grand? On est pressé, serré, tassé, encaqué. L'hôte que l'on attend est-il gros, est-il fluet? — Encore une place pour une dame, messieurs, une dame bien mince. —

C'était la vérité. Une femme aux cheveux châtains-bruns, aux yeux noirs, au teint pâle, vêtue d'une robe de mousseline claire, de couleur tendre; un petit être délicat, vaporeux, svelte créature, qu'un poète, un peintre aurait à peine besoin d'idéaliser pour en faire une bonne fée ou un ange; et tous les vieillards, car remarquez qu'ils sont toujours les plus empressés à offrir une place étroite, bien étroite, aux jolies femmes, tous les vieillards de s'effacer, de se rapetisser, de se ramasser, pour lui présenter un demi-pied vide sur la banquette :

Au fond, madame : il y a une place au fond. — Pendant qu'elle se glissait avec peine entre les deux rangées de genoux qui se croisaient, la voiture, trop subitement arrêtée, eut un ébranlement qui fit trébucher ses pieds mignons, et

c'était à qui chercherait à la soutenir. Tu n'es pas seulement bon, conciliateur, moral, tu es galant, Omnibus français! Enfin elle se plaça tout au fond, près de mon siége de président, et la vieille douairière la séparait du lourd paysan qui regardait sa montre, jurait dans sa barbe, maudissait la jolie femme : il était cinq heures moins un quart!

— Cocher, complet! —

Que ce cri fait de bien à celui qui est pressé d'arriver! — Ah! dit le paysan, nous allons donc marcher! Et ma petite dame aérienne était là, sous mes yeux; et de sa robe, de ses cheveux, de son mouchoir, comme d'une cassolette, montait jusqu'à moi un léger parfum de vetiver, de portugal, de violette, un parfum végétal qui vous eût transporté dans un riant jardin ou dans un boudoir mystérieux, et je bénissais le ciel de l'avoir séparée des hommes qui encombraient la voiture : ils auraient froissé ses jolies manches bouffantes, chiffonné sa robe si frêle, frotté sur son chapeau rose leur sale chevelure, et j'aurais souffert comme d'une profanation.

Pendant la montée si rude de la porte Saint-Denis, notre campagnard avait le temps de pester, de tempêter. Dans ces moments d'impatience, comme on est torturé! on voudrait arrêter sa montre qui va trop vite : arrêtez-la;

mais le temps!... On se sent une inquiétude, une crispation dans tous les membres, on a la fièvre; on irait pousser la voiture, faire tourner les roues : on maudit les chevaux; si l'on était cocher, on les tuerait... Allez donc! on m'attend : cocher! fouettez donc vos chevaux; il est près de cinq heures... Le poing se serre, on frappe du pied. C'est le tourment que cause l'attente exaltée; c'est l'intolérable irritation du poète qui imagine vite et écrit difficilement.

Il pouvait descendre et prendre un cabriolet; mais un cabriolet eût coûté trop cher. — Messieurs, vos places!

C'est une scène très-curieuse, dans le drame-omnibus, que celle du paiement, surtout quand on est au complet. D'abord, ce sont les coudoiements, les contorsions, les grimaces des voyageurs qui se mettent en deux, se soulèvent, se penchent en avant, en arrière, pour fouiller un peu à leur aise dans leur gousset; ensuite la circulation des sous, les échanges de monnaie. On voit là quel est l'avare, quel est l'homme généreux. Celui-ci donne cinq francs avec aisance et *désinvolture*, et reçoit sa monnaie sans la compter; celui-là fait passer de main en main une pièce de vingt sous : il est fort inquiet jusqu'à ce qu'elle arrive au conducteur : le conducteur la tient enfin. — Pour moi! pour un!

rendez-moi ! — Tout à l'heure. — Et son anxiété est visible : il ne quitte pas le conducteur des yeux. Prenez garde! il va s'en aller, quitter sa voiture, perdre sa place pour vous enlever soixante-dix centimes. Bien raisonné ; mais l'avare est fou.

Ma jolie voisine tira trois petites pièces de dix centimes, qu'elle s'apprêtait à livrer à la circulation, quand je lui présentai une pièce de dix sous. — Veuillez payer pour moi, madame. — Elle me regarda un instant, d'un air décent, à travers son voile, posa légèrement sur ma main son gant de fil d'Écosse, et de ses doigts rosés tombèrent deux pièces de dix centimes, que je garde pour ne les employer qu'à l'achat d'un objet élégant, parfumé, gracieux, un flacon d'essence ou des gants de bal.

— Conducteur, à la rue Poissonnière. — Et là descendirent quatre ou cinq personnes avec de lentes précautions, qui mettaient le campagnard au désespoir. Il les aurait jetées dehors pour que la voiture partît vite. — Ah ! quel bonheur ! nous respirons enfin : l'omnibus moins foulé se dilate, s'épanouit, et éprouve ce bien-être d'un cœur oppressé qui se soulage par de fréquents soupirs.

Plus à mon aise, je regardais cette enseigne de bonnetier qui fait l'angle de la rue Poisson-

nière, dite auparavant le *chemin aux Poissonniers*, et auparavant encore, le *Val-Larronneux*. Cette appellation ne vous eût-elle par rejeté aux temps où l'on pillait, où l'on volait dans la grande forêt qui s'étendait sur la rive droite de la Seine? Ainsi les boulevarts, les faubourgs, la chaussée d'Antin, tout cela fut d'abord un bois immense, puis des terrains vagues, puis des remparts, des cultures, des marais, enfin des hôtels où l'on vit moelleusement, des maisons de jeu où l'on se ruine, où l'on ruine les autres; des théâtres où l'on chante, où l'on rit, où l'on pleure; des cafés où l'on prend sorbets et glaces; des rangs de chaises où s'asseyent des femmes élégantes, honnêtes; des femmes.... Allez, cocher! —

Viendrai-je dénombrer l'un après l'autre les entrants, les sortants? Non. L'omnibus est l'image du monde; on vient, on s'en va : qui s'en occupe? A moins que vous ne soyez le Roi, le premier enfant qu'attend une jeune mère, ou le célibataire que guettent ses collatéraux, le prêtre qui baptise, le prêtre qui enterre, vous regarde-t-on entrer, vous regarde-t-on sortir?

Un nouvel acteur, débouchant de la rue du Sentier, apparut sur notre scène. Je me le rappellerai toujours, tant fut poignant le serrement de cœur qu'il me fit éprouver. Il avait un habit

noir sale, un pantalon gris-clair, plus sale encore, un chapeau crevé sur la forme, de grosses bottes ferrées. Il venait d'un estaminet. Sa figure enluminée et les vapeurs d'eau-de-vie et de tabac, qui sortaient de tout son être, en faisaient foi. — Une place encore à droite ! — C'était à qui ne se serrerait pas pour la lui donner. Arrivé au fond, il aperçut un petit coin à côté de ma dame élégante et parfumée. Épais qu'il était il s'y jeta, s'enfonça comme un coin dans le rang pressé, et la voiture reprit sa route.

J'aurais pu remarquer, en souriant, qu'à son entrée mal assurée il marcha sur le cor de la douairière et sur la patte de son chien ; mais mon indignation prit le dessus quand je le vis s'abattre sur ma mignonne petite dame, comme un vautour sur une blanche colombe. Ses manches légères se salissaient et se fripaient sur son habit de gros drap sale. Ivre de tabac, de vin et d'insomnie, il dormait à moitié. A chaque cahot, sa tête allait à droite, à gauche, en avant, et tombait parfois sur l'épaule de sa voisine qui se retirait en frissonnant, comme si elle eût senti sur sa joue une araignée. Cette figure d'un rouge livide, aux traits déformés par la débauche, si près de ce visage d'une blancheur transparente : ces cheveux gras et hérissés, frottant l'épaule que devaient caresser seulement les tresses blon-

des d'un élégant. Les exhalaisons lourdes et échauffées de la taverne, se mêlant aux légères et fraîches senteurs du boudoir. Hideuse alliance! un beau rayon de soleil sur une mare fangeuse! une chenille, un scarabée sur une rose ou sur une sensitive.

Rue du Mont-Blanc, deux dames descendirent, deux autres remontèrent, et le campagnard les maudissait cordialement. La nuit était déjà venue, et son rendez-vous d'affaires! Il trépignait, battait ses genoux de ses mains, et faisait sonner, en s'agitant ainsi, l'argent que renfermait son gousset. Les dames qui cherchaient où s'asseoir, se décidèrent tout aussitôt à se mettre l'une à droite, l'autre à gauche du paysan. De la rue du Mont-Blanc à la Madeleine, certes elles auraient pu faire le trajet à pied, et un grand habitué d'omnibus, en me communiquant cette remarque, me dit que sans doute elles voulaient placer leurs trente centimes à gros intérêts. Sans qu'il fût besoin de se gêner, elles serraient de près le campagnard, qui, chose merveilleuse! puissance de la femme! semblait oublier son impatience: aussi, convenons qu'elles étaient bien bonnes avec lui. Elles aimaient son pays, son jardin, sa maison : elles s'intéressaient à ses récoltes, à ses enfants, à son chien, à tout ce dont il parlait avec plaisir : et lui, qu'il était

heureux et fier d'être ainsi entre deux belles dames, et de les sentir si près de lui! Sterne ne connaît pas de charme comparable à celui de tâter le pouls d'une jolie femme. N'avez-vous pas éprouvé, en omnibus, un bonheur encore plus grand, celui d'être si près de sa voisine que sa douce chaleur vous pénètre, éveille en vous une suave sympathie, vous magnétise : vous croyez sentir que son cœur bat au battement du vôtre... vous... — Conducteur! —

Enfin ma sylphide, ma fée, se délivrait de son hideux voisinage. Elle n'avait pas besoin de ma main pour l'aider à se lever : je l'aidai cependant pour avoir le bonheur de toucher son bras. Elle descendit rue de la Ferme, et j'avouerai que j'en fus triste comme d'un adieu. Pourquoi étais-je triste? Avait-elle seulement fait attention à moi? J'avais fait attention à elle, j'avais été heureux de la voir ; c'en était assez pour que je regrettasse de la perdre, presque sûr de ne plus la retrouver. Qui n'a pas vu passer dans sa vie, une femme dont il s'était dit : — Je l'aimerais à jamais. — Et il revenait cent fois sur le chemin où il l'avait rencontrée, et vainement toujours. C'est pourquoi toute scène d'adieu est, pour celui qui pense et qui connaît la vie, une scène de désespoir. — O omnibus! quel philosophe tu es!

— Mesdames, on descend ici! — Conducteur,

dit alors une voix grêle, de quel côté est la rue Saint-Antoine? — Madame, nous en venons. — Eh mon dieu! on m'avait dit de prendre le premier omnibus en sortant de la rue Poissonnière. — Il fallait monter dans celui qui allait à droite : en voici un qui retourne à la Bastille; tenez. — On m'attend à dîner à cinq heures, et il en est près de six; mon Dieu! — La pauvre femme était une chétive bossue qui s'était arrêtée toute courbée sur la première marche de l'omnibus, et y restait immobile dans son désespoir, quand un recul soudain de la voiture rejeta l'un sur l'autre tous les voyageurs, qui, courbés, s'apprêtaient à descendre à la file.

—Mesdames, dit alors le gros campagnard, qui n'avait plus l'air inquiet le moins du monde, quel chemin conduit aux Champs-Élysées? — Voici l'Orléanaise; nous y allons.— Ils montèrent. Qu'avaient-elles à faire à cette heure aux Champs-Élysées? Écoutez.

L'omnibus, utile sous tous les rapports à ceux qui n'ont pas de voiture, a été fatal à bien des états : le bottier crie qu'on use moins de bottes; le marchand de parapluies maudit l'omnibus qui peut en servir en cas d'ondée; tous les marchands qui bordent les boulevarts s'en prennent à l'omnibus. Ils disent qu'il a détruit ce doux état de *far niente*, d'abandon, de divagation promeneuse

que l'on nomme flânerie : or ce sont les flâneurs qui regardent les estampes et en achètent, qui ont soif et entrent au café, qui sont las et lisent un journal : ce sont les flâneurs que guettent ces dames bienveillantes qui errent en attendant leur déjeuner, leur dîner, leur souper. Il faut bien qu'elles viennent les chercher en omnibus.

Il faisait tout-à-fait nuit : l'Orléanaise avait sa lanterne de devant, sa lanterne de derrière allumées. Celle de devant éclairait faiblement la glace du fond, qui répétait nos figures tout aussi faiblement éclairées par l'autre lanterne; les arbres semblaient courir, tant les chevaux allaient vite; ici, entre les branches, brillait une lueur dans un cabaret écarté; là se balançaient les réverbères qui éclairent les ruines toutes neuves du quartier François I[er], quand de la sombre allée des veuves sortit un long cri :

— Arrêtez! — Cette invitation n'est pas engageante au milieu des Champs-Élysées. Enfin le cocher fit halte, et je vis, au moyen de la glace, monter un grand corps surmonté d'une figure longue, pâle, creuse, aux yeux ternes et fixes, encadré dans des cheveux roides et tombant carrément. Il ne dit pas un mot, s'assit, resta sans mouvement, tira une bourse où on entrevoyait de l'or, ce qui n'allait guère à son costume, paya sa place, et reprit son immobilité.

— Voici, dit une des dames au campagnard, voici un traiteur. — Elles lui montraient la rotonde de Mars, d'où sortait le bruit joyeux de la danse : il descendit avec elles. Ce n'était certes pas là son rendez-vous d'affaires !

L'arc de l'Étoile se dessinait, imposant et sombre, sur le ciel étincelant d'étoiles. Or, avant de quitter l'omnibus, je récapitulai mes souvenirs. Une grande idée avait été au fond de toutes mes observations, je n'avais rien remarqué que cette idée n'en jaillît, mais vague, éparse, sans lien commun ; dès que je l'eus débarrassée de tous les détails qui l'offusquaient, la pensée dominante fut dégagée de mille accessoires qui la faisaient diverger : elle devint enfin une, indivisible, comme la république française. La voici :

Omnibus veut dire *à tous.* L'omnibus est donc le sanctuaire de l'égalité. Certes, c'est bien le sol de l'égalité. J'y ai vu entrer un laquais, un pair de France avant la question de l'hérédité, une femme d'agent de change et une cuisinière, chacun pour trente centimes. — Mêmes droits, mêmes devoirs : voilà bien l'égalité. Tous l'un près de l'autre assis, haillons et robes à falbala : mais là se borne cette égalité. Il ne faut pas que tel homme parle : il se trahirait par des propos d'ivrogne ; on le mettrait à la porte. Celui-ci, qui est bien vêtu, semble l'égal de son voisin ;

qu'il dise un mot, ce n'est pas en français : adieu l'égalité ! L'éducation seule, des talents ou des qualités analogues font les égaux, et encore ! Dieu n'a pas créé deux feuilles semblables, d'où vient qu'il aurait créé tous les hommes de niveau? Tâtez le pouls à chacun des huit cent mille habitants de Paris, je gagerais qu'aucun ne bat du même mouvement, sur le même mode. Celui dont le pouls bat plus vite, est plus actif, plus prompt, et conduira mieux ses affaires en ce monde que celui dont le sang est apathique et lent. Ils étaient nés égaux dans la société, une éducation pareille avait conservé cette égalité en eux : vous avez beau faire, elle est détruite par les penchants, les facultés que le Créateur leur a réparties inégalement. Un système philosophique, tout en poussant au bien de l'humanité, en prêchant l'abolition des priviléges, proclame qu'il en est un que rien ne peut détruire, ce sont les priviléges du cœur, de l'âme, de l'intelligence. *A chacun selon ses œuvres :* cet axiome est la consécration solennelle de l'inégalité. Voyez l'omnibus! il y faut tenir dix-huit. Le conducteur est inflexible sur ce point, et pourtant il arrive que six gros corps écrasent les douze petits, les étouffent, les compriment : est-ce la faute de l'omnibus ou du hasard? Quelques hommes s'élèvent, et dominent la foule par leur intelligence, leur

génie : qui l'a voulu ; est-ce la société? n'est-ce pas plutôt Dieu ? Vous à qui la nature a donné en naissant ce génie, en qui de longues et studieuses veilles ont mûri de bonne heure le talent, il est une science bien plus importante pour gouverner les hommes, c'est l'expérience de la vie, qui ne s'acquiert que lentement; eh bien, vous pouvez vous en rendre maître en six mois, un an. Pendant ce temps conduisez un omnibus.

Ernest FOUINET.





# LES ENFANTS-TROUVÉS.



Voici, à mon sens, le résumé des mœurs actuelles. D'autres, mieux prodigues de leur plume, et surtout mes maîtres, diront en se jouant cet infini panorama de la cité qui fait le monde à son moule, cette vie nombreuse où le Parisien se berce ainsi qu'au roulis d'un vaisseau. Moi, observateur jeune, j'ai cherché naïvement le résultat; j'ai brodé sur le fond. Ce livre est une histoire, dont mon texte, étudié savamment,

pourrait clore le drame en dernier chapitre. Dieu veuille que mon ébauche se pardonne! Ailleurs sont les curieuses spécialités, les investigations mordantes, le coloris chaud de la ruelle, la fine langue des salons; ici, la vérité crue, le détail honteux et le chiffre sanglant couvriront la faiblesse du narrateur. Et ce n'est pas ma faute si un sujet, pris au hasard dans le roman de la grande ville, rattache à une idée seule la source, le nœud et le progrès de la société contemporaine; il y a même, dans le fait unique de l'existence de l'hospice des Enfants-Trouvés, une question de haute théorie. Que vous jouissiez à l'Opéra de la plénitude d'une représentation sensuelle, ou que vous contempliez, binocle en main, le cadavre d'un noyé sur les planches de la Morgue, partout et à toujours la Gorgone de l'immoralité regardera vos yeux de ses yeux béants. Chez quelques peuples, la mesure de la civilisation se prend encore à l'âge des monuments funéraires; en France, on peut estimer l'humanité à l'infection d'un berceau. Vous voyez donc que la raison de l'homme a grandi de tout l'intervalle qui sépare la vie et la mort; c'est une conquête immense, admirablement taillée à nos imaginations géantes. L'égoïsme est presque littéraire : il veut des monstres.

J'allais vous parler de poésies modernes ; et c'est d'un hôpital qu'il s'agit.

Jamais édifice public n'offrit un aspect plus directement opposé aux idées pénibles que son existence remue. Il semble qu'on y retrouve à plaisir ce contraste, si répandu chez nous, de simples choses et d'horreurs profondes. En y entrant, vous cherchez des larmes, des émotions philosophiques, du dégoût ; et c'est à peine si vous entendez les vagissements des nouveau-nés ; et partout vous rencontrez, autour de vous et sous vos pas, des fleurs, de bonnes sœurs grises, des rideaux bien blancs, des crucifix, un peu de crime, et voilà tout. On se promène entre ces rangées de berceaux comme dans une prairie ; seulement, dans une prairie, la terre, cette mère commune, rend aux plantes orphelines leur véritable nourrice. On voit des têtes blondes, des figures d'ange, une salle qu'on nomme poétiquement *la Crèche*, une chapelle mignonne, et un amphithéâtre de dissection. Les bâtiments formaient un ancien couvent d'oratoriens ; aujourd'hui c'est un hospice d'enfants trouvés : il y a deux siècles dans ces deux mots. Rien de remarquable à cet hospice ; il ressemble à un collége, à une manufacture, à la maison du bout de la rue, à la maison de votre père. J'oubliais pourtant une statue que vous

saluez pieusement à l'entrée. Vincent de Paule veille dans le vestibule de son temple; Vincent de Paule, cet homme dont l'instinct évangélique sauva le cinquième des populations qui passeront sur sa tombe. Ses contemporains embarrassés ont écrit son nom dans l'almanach; Napoléon, lui, en aurait fait un ministre, et pour cause.

Lorsque j'arrivai à la grille, mes yeux s'arrêtèrent sur une boîte, ou tourniquet, placé à droite de la porte, et s'ouvrant par deux coulisses à l'intérieur et sur la rue. Ce tourniquet représente parfaitement une boîte aux lettres. Il est vrai qu'une mère y jette son enfant à peu près comme un billet doux à la poste, avec cette nuance que le billet doux entame l'intrigue, et que l'enfant la dénoue. L'histoire du tourniquet a subi les caprices de la morale publique. Jadis, la femme misérable ou adultère déposait là, de nuit et mystérieusement, son nouveau-né; puis, tirant la sonnette pour éveiller la sœur de garde, elle s'échappait dans l'ombre avec ses larmes ou ses remords. A cette heure, un singulier abus a forcément simplifié le recrutement de l'hospice. Il paraît qu'autrefois on trouvait fréquemment au matin dans le tourniquet des enfants morts, et glissés avant le jour à ce lieu de passage, sans doute pour éviter les frais d'enterrement ou es-

camoter un crime. Ce moyen de frauder la guillotine et les pompes funèbres a disparu. Une sœur veille, pendant la nuit, à l'entrée du parloir, et reçoit les survenants de la main à la main; le tourniquet ne s'ouvre plus, et son cadenas est rouillé. D'ailleurs, cette voie a perdu le charme du secret. Je vous dirai que maintenant on tient fort peu à cacher qu'on est gêné d'un enfant; qu'il vienne du boudoir ou du grenier, qu'il tombe d'une calèche ou d'une hotte, avec des langes brodés ou un lambeau de laine, c'est une affaire de ménage, un intérêt de famille qu'on traite à l'amiable. On présente l'enfant au parloir en plein midi; on le recommande même aux sœurs, en répétant avec soin le nom de son père; on verse quelques larmes, et c'est fini. Après cela, que l'infortuné crie, meure, soit déchiqueté par l'anatomiste et cousu en morceaux dans une toile à sac qu'on jette au trou banal du cimetière, peu importe! l'honneur est sauf, la mère va au bal ou à la Salpêtrière, la civilisation marche, la médecine rayonne, et nous avons à l'université un cours d'économie politique : c'est admirable!

Quelquefois, dans des jours rares, le cœur de la mère se rompt d'angoisse au spectacle de cette séparation hideuse; ses mains tremblent en déroulant le maillot troué; elle pleure et elle em-

brasse long-temps l'enfant qui ne l'appellera jamais sa mère. On m'a raconté des aventures touchantes, des regrets cuisants, des drames tout entiers, et dont le coloris rafraîchit cette fiévreuse nature. Il y a de pauvres ouvrières qui marquent leur nouveau-né; qui suspendent à son cou un ruban, un chapelet, une vieille bague; qui lui donnent un nom bien aimé, et supplient les sœurs de lui donner ce nom. Celles-ci viennent chaque mois, chaque semaine, s'enquérir avec anxiété du sort de la victime; car elles ne doivent jamais la voir; et, en cas de mort, on leur refuse le cadavre : c'est le bénéfice du scalpel de l'interne. D'autres, ne sachant plus résister à leur douleur, usent d'une fraude pieuse, et s'engagent comme nourrices pour rendre le sein à leur enfant. Ces femmes-là mériteraient un prix de vertu.

Ce serait une belle chose, philanthropique vraiment, que de rechercher dans quelle proportion les diverses classes de la société se distribuent ces coupables mères; un pareil dénombrement, s'il était praticable, fixerait ces mille physionomies du vice, qui nous échappent par leur mobilité, et dessinerait arithmétiquement la plus satisfaisante revue de ce Paris complet, depuis la boue de ses carrefours jusqu'à la flèche de son Panthéon. Jamais populace romaine,

fouettée par Juvénal, n'aurait étalé au Forum plus d'insouciance et de haillons ; jamais surtout délicieuses infamies du prétoire ne seraient révélées en mémoires plus piquants, même après le pamphlet de Pétrone. Voyez quel coup de massue sur ce réseau si fin d'élégance où dorment les vieux péchés de Lutèce! Peut-être les économistes trouveraient-ils dans cette légende curieuse le résultat que le pauvre attend depuis la création de leur science. Bientôt il y aurait émulation, sinon de vertu, au moins de bon ton, à réduire progressivement le chiffre jusqu'à la pureté de zéro; toutes les moralités passeraient à ce laminoir de statistique ; les grandes dames et les grisettes, le boudoir et la ruelle, la misère et la luxure se balanceraient en produit net : un jour, le quartier de la chaussée d'Antin cacherait son nombre; un autre, le faubourg Saint-Marceau ferait parade de sa fraction. Enfin, pour récompenser ce travail patriotique, l'Académie des Inscriptions ouvrirait ses portes au légendaire.

J'ignore si les progrès de la philosophie amèneront cet essai de perfectionnement; mais il est certain que l'hospice des Enfants-Trouvés possède déjà un excellent moyen pratique d'y atteindre. C'est un registre, un simple registre où s'inscrivent, à la réception du nouveau-né, toutes

les plus minutieuses circonstances qui ont accompagné son dépôt. Sur ce registre, par exemple, on écrit que l'enfant était revêtu d'un linge grossier ou d'une chemisette de dentelle, ou bien encore qu'il était complètement nu; on y écrit que les parents ont pleuré ou n'ont pas pleuré, les paroles qu'ils ont dites, leurs prières, leur sang-froid, leur gaîté; on y mentionne le jour, l'heure de l'entrée, le nom de l'enfant, s'il avait un nom, et souvent la maladie dont il était rongé. Vous remarquez là une tournure de renseignement. Enfin, quand la victime meurt, on y prend date qu'elle est morte. Ce registre représente donc les annales volumineuses et précises de la plus extraordinaire chronique qui ait jamais existé. Au surplus, ce *memorandum* de l'hospice, *ce grand livre de la dette publique*, est rédigé dans un but utile. Lorsqu'on désire reprendre un enfant des mains de l'État, les pages vieilles et jaunies fournissent le signalement; vous achetez le souvenir du registre; on vous marchande le bout de ligne qui seul dans le monde réduit en symbole votre paternité, et tient votre fils sous trois mots. Aussi les employés de l'administration gardent-ils ce livre fameux avec un respect de bedeau; ils prennent des gants pour l'ouvrir : c'est une relique. Sacrifiez au Dieu; le tabernacle sautera. Encore un

louis, on vous donnera du papier pour transcrire. Personne n'a vu ce livre, personne, pas même l'administrateur qui le plonge dans une armoire : il tremble d'ébruiter lui-même le mystère doré.

Merveilleux impôt qui, levé sur des retours de tendresse ou de fortune, frappe droit au consommateur ! Il était impossible d'asseoir plus équitablement la balance entre le prêt à usage et la redevance en nature. C'est un chef-d'œuvre de jurisprudence bureaucratique.

Hélas ! que ne sommes-nous Espagnols ou Prussiens ! on verrait des femmes perdre à dessein leur enfant pour le savoir *trouvé*. A Madrid, les enfants-trouvés sont tous censés légitimes : d'où il suit que les bâtards couvrent les rues. En Prusse, sous le grand Frédéric, prince soldat, et par conséquent très-habile à soigner les populations, les filles-mères nourrissaient publiquement leurs enfants, et prenaient rang dans le monde à côté des femmes mariées. Ceci était renouvelé des Grecs. Hâtons-nous donc d'ajouter que Frédéric passait pour un monarque philosophe. Je n'ai jamais été en Prusse ; mais il est probable que cette tolérance philanthropique du grand roi sera tombée en désuétude.

Il y a un fait curieux et que j'abandonne aux rêveries des utilitaires. Comparativement aux

autres capitales de l'Europe, et eu égard à sa population, la ville de Paris est celle dont les hospices reçoivent, année commune, le moins d'enfants-trouvés; et pourtant c'est la France, parmi les nations, qui se montre la plus ingrate à fixer le sort de ces rejetons de la misère. A Londres, leur éducation sent l'école de Franklin et l'hospitalité d'un peuple industriel. On va même jusqu'à leur donner de bonnes mœurs et quelques vertus; ce qui est très-rare chez nous. J'ajouterai que, par une mesure de police, les mères sont obligées de se présenter avant les couches. Leur nom échappe au déshonneur de l'enregistrement; et la honte de la comparution n'amène que les plus misérables et les plus effrontées. En Russie, à Naples, on laisse parler les dispositions naturelles des orphelins avant de leur enseigner une profession; et Moscou renferme un hospice où les enfants apprennent la danse, la musique et tous les accessoires de l'art dramatique, sur un théâtre qui est tout entier leur ouvrage; et cet hospice fut le premier auquel Napoléon envoya une garde, le soir même de son entrée à Moscou.

Ici, à peine adulte, l'enfant-trouvé reçoit, avec le congé de l'administration, un brevet de domesticité. La société, traitant ces malheureux en régie comme les tabacs, veut bien les

élever en masse au dernier étage de ses catégories; on les disperse, bon gré, mal gré, dans la classe la plus commune, avec le présent d'une instruction étroite; et si le Paria, étonné du massacre de son intelligence, tressaille dans son habit de bure, et mord le collier d'ilote, on lui jette un rabot, une pioche, ou la faim. Le choix n'est pas douteux.

Et si je vous disais que la moitié seulement recueille cet héritage, et que l'autre meurt, décimée par la privation du lait maternel, l'incertitude de la science, et l'infection des maladies honteuses? Aujourd'hui, près des trois cinquièmes des enfants-trouvés succombent dans la première année de leur âge. Sur les nouveau-nés, il en périt le quart en cinq jours, et plus des deux tiers après le premier mois. Cinq ans après le jour où huit enfants auraient été déposés ensemble à l'hospice, il en resterait trois vivants. Mettez douze ans, et vous n'en trouverez qu'un seul! Avouons que l'art et l'administration sont impuissants à conjurer cette horrible ruine : elle dépend de mille causes, locales ou hygiéniques, qui sont au-dessus de leurs ressources. Toutefois il est consolant de mentionner que le chiffre de cette mortalité décroît de jour en jour; et les résultats obtenus jusqu'à cette heure, sous ce rapport, ont totalement modifié

la situation que présentait, il y a quarante ans, l'hospice des Enfants-Trouvés. A l'appui de mon dire, je me permettrai de citer un fait. Maintenant des voitures commodes transportent à Paris les nourrices du fond de leurs campagnes, et chaque département possède une succursale de l'hospice où les nouveau-nés sont reçus dès qu'on les présente. Croirait-on qu'avant la révolution, l'établissement de la capitale devait suffire à toute la France, et que les enfants étaient traînés de chaque point du royaume pour prendre à ce bureau central un billet de vie! C'était le plus souvent un certificat de mort. Un homme, un portefaix, traversait à pied les provinces, portant sur son dos une hotte où s'ouvrait une boîte matelassée qui pouvait contenir trois nouveau-nés. Cet homme, à travers la poussière, la boue, le soleil des grandes routes, le branlebas des auberges, cheminait paisiblement vers Paris. Les enfants, debout dans la boîte, aspiraient l'air par le haut. De temps en temps, l'homme s'arrêtait pour prendre ses repas et faire sucer un peu de lait à ses compagnons. Quand il ouvrait le coffre, il en trouvait presque toujours un de mort. Sans plus de souci, il jetait le cadavre et rebouchant le vide qu'il laissait, achevait tranquillement son voyage avec le reste du ballot. A son arrivée, on lui délivrait un reçu de la

marchandise. Il ne répondait pas des avaries.

Si le système actuellement suivi a fait disparaître ces déplorables traces d'imperfection, l'œuvre sans doute est méritoire, mais le bienfait est perdu. En France, comme dans les autres états du continent, l'amélioration progressive du régime des hospices marche en raison directe de l'accroissement du nombre des enfants abandonnés; de telle sorte, qu'à la vue d'un pareil résultat, tout individu, sans être doué d'un fort esprit, se surprend à convenir qu'il serait peut-être heureux, pour la cicatrisation de cette plaie sociale, que les nouveau-nés mourussent étranglés par leurs mères, dévorés par la faim, ou raidis de froid sur le pavé. C'est l'opinion savante de Malthus, célèbre économiste allemand, qui a écrit un admirable ouvrage sur la charité. Ce terrible arrêt n'est pas sans appel, mais en présence du chiffre des admissions à l'hospice de Paris, on ne peut se défendre d'y ajouter foi. Dans ces dernières années surtout, le nombre des nouveau-nés admis s'est accru d'un tiers par mois. En 1830, on a compté jusqu'à cinq mille deux ou trois cents dépôts; et dans le cours de l'année présente, où le malaise général a frappé plus vivement sur les classes indigentes de la population, le mouvement des entrées s'est encore élevé. J'ai sous les yeux un

billet de salle, daté du 3 septembre, dont l'immatricule porte le numéro 4202, et nous entrons dans l'hiver!

On a remarqué que les commotions politiques poussaient toujours au recrutement des enfants-trouvés. Après la réaction thermidorienne et au sein des illusions patriotiques du directoire, le nombre augmenta du double en dix-huit mois. Soit que le désir de réparer les trouées ouvertes par le couteau de la terreur fût aussi vif sous la mansarde des prolétaires qu'au milieu des orgies du Luxembourg, soit que les femmes, singulièrement éprises de la mode attrayante appelée *demi-terme*, en eussent épuisé toute la fleur, et puis redouté tous les fruits, l'ère républicaine se grossit à merveille de cynisme maternel. Cette boutade d'enfantement s'accordait de façon très-logique aux goûts militaires du futur dictateur, qui se proposait de rétablir si activement l'équilibre des populations. Mercier assure, dans son *Tableau de Paris*, qu'on parla long-temps du projet d'embrigader l'hospice, et de baptiser soldat tout enfant-trouvé. C'eût été une éducation à la Frédéric, la conscription au ventre. Le projet échoua, comme tant d'autres.

Mais l'influence des crises européennes, les noirs conseils de la misère, le plus sale raffinement de l'égoïsme, auraient beau charger toute

la crudité de leurs couleurs, qu'elles pâliraient encore en regard du tableau de cette autre peste dont la débauche moissonne incessamment l'enfance, et qui perpétue au cœur de la cité l'héritage de la lèpre et la contagion du sang. Ici, trempons notre plume dans le ruisseau; je vais vous peindre un égout.

Laissez-moi donc vous dire, et cette salle réservée où je suis entré avec un frisson d'horreur, et ces corbeilles blanches et vertes, berçant sous leur tenture un double sacrilége, et le sommeil pur des nouveau-nés qui dorment sur la foi du venin, et ces plaies hideuses dont l'homme a déplacé le supplice.

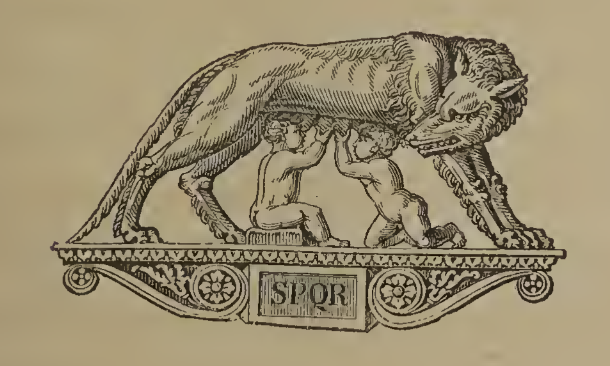
Avez-vous vu la galerie de Dupont, rue Vivienne? c'est le même spectacle, plus la réalité des chairs, le tremblement des lèvres, le bruit de la respiration, et la moiteur de la peau. Les pauvres enfants illuminent du sourire des anges le masque infernal de leur réprobation. Il y en a qui portent une griffe au front, et semblent rêver du ciel; ceux-ci, dans le saisissement de la douleur, entr'ouvrent éternellement la bouche comme si leur âme passait; d'autres, vous regardent fixement avec des yeux si grands, si bleus, si pénétrés d'une vive lumière, que tout ému vous vous penchez sur le berceau pour baiser leurs paupières: ce sont des cadavres. Ils repo-

sent, rangés là contre les murailles, ainsi que des ombres heureuses qui attendent le réveil. A voir l'empressement des sœurs de saint Vincent de Paule autour de ces victimes, on devine qu'elles placent dans leur salut la plus digne œuvre de leur mission chrétienne. Sitôt qu'un enfant expire, on couche sur son corps inanimé un crucifix, on ferme les rideaux, et on place au sommet une petite couronne de marguerites blanches et d'immortelles. Ainsi distinguée pour quelques heures entre toutes ses compagnes, la fleur, que le mal et la mort ont flétrie, demeure un gage de réconciliation divine. La mère peut-être maudit encore le nouveau-né que déjà il implore grâce pour elle.

Femme qui me lisez, femme du faubourg noble ou de la rue d'Antin, oubliez quelque jour, par une matinée brillante d'hiver, la croisée voluptueuse qui vous tamise vert et jaune l'éclat du soleil; oubliez votre garde-feu d'ambre, aux croquis chinois, aux arabesques perlées; et dirigez votre promenade vers cette maison blanche de la rue d'Enfer, dont j'ai essayé de vous tracer l'histoire. Certes, l'enchantement d'une vie parfumée n'émigrera pas à votre suite pour gravir le plateau du quartier latin; vos jolis pieds s'embarrasseront dans les langes qui jonchent les larges corridors, et sèchent au chambranle des

hautes cheminées. La voix grave des sœurs, le cri des enfants nouveau-nés, le tableau de leur martyre, ébranleront vos nerfs délicats. Mais vous devez cette visite au refuge des misères que votre sexe alimente pour moitié. Car, devant le berceau de l'enfant-trouvé, vous pourrez dire comme Fontenelle, et en versant des larmes : L'amour a passé par là.

André DELRIEU.





# LE
# SALON DE LAFAYETTE.



Je suis un homme peu aimable, peu galant, peu poli, presque point civilisé, en un mot. Mes amis, ou soi-disant tels, m'appellent *le paysan du Danube*. Je préfère, en général, les faubourgs à la ville, la Courtille au boulevart des Italiens, et le mélodrame à la tragédie. C'est pourquoi j'ai horreur des soirées et surtout des soirées du grand monde. Je n'ai jamais bien com-

pris ce que l'on entend par une soirée. Qu'est-ce que cela, en effet? Serait-ce, par hasard, un tumulte d'hommes et de femmes, venus, à grandes prétentions, dans un lieu dont le maître les avait invités non moins prétentieusement? macédoine d'envies, de contradictions, d'ambitions, de jalousies et de haines? foule habillée de soie, de cachemires et de fleurs; foule odorante à donner des vertiges, à faire bâiller, comme un bouquet de tubéreuses, après une minute de jouissance; foule dansante, chantante, riante et jasante, plus ennuyeuse, à mon avis, et plus incommode cent fois que l'émeute boueuse, en veste et casquette, qui dansait hier dans nos carrefours?

Est-ce une soirée, cela?

Ou bien, serait-ce plutôt une réunion tranquillement sinistre d'hommes noirs du haut en bas, rangés symétriquement en files assises, avec des tables vertes entre elles, versant l'or à pleines mains sur de belles cartes roses, et perdant impitoyablement la fortune de leurs femmes qui, debout derrière les chaises, le cou tendu, les veines gonflées, les yeux fixes, regardent jouer, en frémissant; ou la dot de leurs filles qui, dans l'autre salon, dansent muettes et pensives, écoutant l'amour de quelque beau jeune homme à moustaches et barbe pointue, *jeune-*

*France* sentimental qui les tente, les perd, les gâte en leur faisant du saint-simonisme et de la poésie! Pauvres femmes qui, le soir, avaient dit à leurs filles : — Amélie, coiffe-moi, mon enfant: tu as plus de goût que Nardin : compliment de bonne mère, économie de bonne femme! Pauvres filles, qui rendent à ce père joueur l'argent de leurs menus plaisirs, en menus cadeaux doux et gentils comme elles. Ah! je les plains! Et cet homme, leur mari, leur père, se croit honnête!!!

Est-ce une soirée, cela?

Après tout, pour choisir, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Le jeu, voyez-vous, c'est quelque chose; c'est une occupation sérieuse et grave dans ce temps, dans cette ville où tout ce que l'on fait est jeu, où l'on joue de l'huile et des emprunts, du trois-six et du trois pour cent, où l'on joue sa conscience contre une place, et son pays contre un titre. Oui, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Jouer la nuit à des bougies ambrées, avec des cartes bien glacées, bien glissantes, à côté de jolies femmes qui parient pour vous, dont la chaude haleine, tranquille ou précipitée, selon le pique ou le cœur, caresse ou fouette vos cheveux; de jolies femmes qui vous disent *merci* de leur charmant sourire quand vous avez gagné, qui vous boudent, quand vous avez perdu, car elles sont mauvais

joueurs, les femmes! C'est presque du plaisir.

Pauvre jeunesse! la politique et le jeu l'usent, la ruinent, la rendent maussade, quinteuse et sèche comme une vieillesse de la régence. Voyez cette chambre au sixième étage; c'est une mansarde éclairée par le haut; il pleut dedans toutes les fois qu'il pleut dehors; un lit en bois peint, une commode en marqueterie, une malle, une table et deux chaises la garnissent : c'est un étudiant qui l'habite, pauvre fils d'un riche père qui lui a ordonné de vivre et d'apprendre avec cent francs par mois de pension. Regardez, il s'habille pour aller au bal. Le voyez-vous tirer des chaussettes à jour par dessus des bas de coton blanc, et puis des chaussettes de fil par dessus les chaussettes à jour, et puis des bottes par dessus tout. Il sort à pied. Il arrive, et dans la loge du portier, ou dans l'antichambre, il ôte ses bottes et met des souliers qu'il avait dans la poche de son manteau. Son gousset n'est point vide, car deux pièces de cent sous y dorment fort à leur aise. Il pouvait venir en voiture; il a mieux aimé pouvoir jouer. Il joue. Il perd, s'en retourne : et sur le pont Saint-Michel quelqu'un lui vole son manteau et ses souliers.

Pauvre jeunesse! Vous la faites se perdre à jouer. Vous êtes des barbares. Elle n'aime point le bal ni le concert, dites-vous? Je le crois bien!

Est-il possible que de gaîté de cœur un honnête homme commette la mauvaise action de donner bal et concert à cinq cents personnes, là où deux cents tout au plus auraient la liberté de se mouvoir? Peut-on, sans méchant dessein, sans mission de haine ou de vengeance, faire d'un joli salon une étuve où cinq cents malheureux viendront cuire et bouillir le soir? C'est en pareil cas que je m'enfuis dans la rue, moi qui ai peur de la foule comme de la peste. Au moins, quand il y a foule dans la rue, qui m'empêche de me faire jour à coups de coude? Point de gêne là, point de respect; rien qui puisse me forcer à tenir à la main mon chapeau pour le voir douloureusement écraser dix fois par minute: vous me direz, il est vrai : ayez un claque; mais tout le monde ne peut pas avoir un claque. Point de politesses hypocrites là; point de ces *mille pardons, madame! — Monsieur, ayez la bonté.... — Mademoiselle, je suis au désespoir.....;* toutes fadaises ridicules qu'il faut jeter en avant de soi avec force sourires, les plus menteurs du monde, à travers une cohue magnifique, c'est vrai, noble, riche, distinguée, *comme il faut* enfin, mais qui me marche sur les pieds et m'enfonce ses poings dans l'estomac, tout aussi bien, tout aussi fort que la cohue, sans façon et crottée, des théâtres et des boulevarts.

Venir se tuer ainsi pour regarder un bal, pour écouter un concert! les belles choses en vérité! Qui danse à ce bal? des demoiselles à marier, figures bien lisses et bien immobiles, avec des yeux superbes qui ne parlent pas; ou des jeunes femmes bien coquettes, bien moqueuses, disant des riens, les disant haut et vite comme une leçon apprise, ou doucement et à l'oreille, en forme de secrets; ou des mamans à grosse gorge, à joues brunes, qui portent des robes couleur de feu, qui ont un esprit dans les cheveux, parlent politique, rient aux éclats et boivent du punch. Qui chante à ce concert? des hommes et des femmes de théâtre que vous ne saluez point dans la rue, vous qui les conviez à vos fêtes; brillantes victimes des préjugés sociaux, pauvres parias couronnés de fleurs pour vos plaisirs, que vous applaudissez en les méprisant, que vous admirez en les dédaignant; ou des amateurs, gens ordinairement stupides, parasites qui vivent de leur gosier, comme d'autres vivent de leur mémoire.

Ce sont là vos bals et vos concerts, messieurs et mesdames, n'est-ce pas? gardez-les. J'aimerais mieux l'Opéra et les Bouffes, à la rigueur!

D'autres salons, fort noblement fréquentés, dans lesquels on ne donne ni concerts, ni bals, ni jeu, ont aussi leurs soirées hebdomadaires,

moins turbulentes, moins étouffantes, mais non moins insipides. Ce sont des *bureaux d'esprit*, comme on disait au temps de madame de Tencin et de mademoiselle de l'Espinasse. Je n'en connais qu'un seul, à qui tous les autres ressemblent, m'a-t-on dit. On y boit du thé, on y mange des tartines de beurre. Il est nécessaire de s'y faire présenter; c'est de bon goût, cela met à la mode. Là, vous arrivez à huit heures du soir, habillé de noir, autant que possible. Dans une antichambre silencieuse, vous trouvez un domestique de haute stature, qui vous demande votre nom et votre chapeau, puis, soulevant le rideau qui sépare l'antichambre du salon, il jette de toutes ses forces votre nom aux oreilles de la compagnie. Vous entrez là-dessus; vous saluez; tout est dit. On vous a regardé fort peu, si votre nom n'est pas illustre. Le maître de la maison qui est un bonhomme, à la mine avenante et joyeuse, s'est approché de vous, il vous a serré la main et, la tenant dans les siennes, il vous a mis en face du maître du salon, petit monsieur pâle et maigre, à la mine souffrante et triste, qui fait les honneurs d'une façon fort distinguée.

Il faut l'avouer; à qui sort d'un bal, cette maison offre le plus parfait des contrastes. Point de bruit dans ce boudoir littéraire; d'épais et

moelleux tapis, de magnifiques peaux d'ours étouffent et dissimulent jusqu'au craquement de la botte, jusqu'au sifflet de l'escarpin. Autour d'une table à thé curieusement ornée, sont étendus sur des sophas les élus du salon, peintres, poètes, journalistes, savants, législateurs et légistes, causant à demi-voix entre eux ou bien écoutant, sans trop faire semblant, un rédacteur du *Figaro*, assez grand individu, négligemment habillé, mince et pointu, qui se chauffe hardiment tout seul, debout, le dos à la pendule, la tablette de la cheminée dans les reins, et les basques de son habit dans les deux mains. C'est plaisir de l'entendre parler; car il parle bien, vraiment! car c'est un audacieux critique; c'est un fin moqueur, bon camarade, s'il en fut, pour quiconque s'avise d'écrire; et pourtant, coupant net en deux la plus grosse réputation littéraire, controversant, paradoxant, disputant à cœur joie sur tous les systèmes qu'il culbute en moins de rien et qu'il rebâtit après, pour le seul plaisir de vous laisser incertain s'il s'est moqué de vous qui l'écoutiez, et pour que vous vous demandiez, quand il a fini, lequel des deux est fou, du genre humain ou de lui.

Dans un coin du salon, à côté du rideau qui s'est levé quand vous êtes entré, vous voyez une grande table, que surmonte une lampe,

comme dans les cabinets de lecture. Cette table est chargée de livres et de journaux mis en tas, avec une douzaine de caricatures négligemment jetées à travers. L'étiquette exige que vous fassiez une visite à cette table; elle vous défend de vous y asseoir, comme le témoigne l'absence de tout siége quelconque dans cet endroit. Debout donc, vous prenez un livre, vous le feuilletez rapidement de l'air d'un homme qui sait ce que c'est, qui a tout lu, tout vu. Puis vous buvez tout doucement une tasse de thé, vous mangez lentement une tartine. Puis, si le courage vous vient, vous écoutez la conversation: car il faut du courage, je le sais, moi! J'ai appris ce salon par cœur, je sais le nombre de ses glaces, belles et grandes glaces devant lesquelles vous ne pouvez bâiller, sans que tout le monde sache que vous avez bâillé. J'ai vu le piano, toujours fermé; j'ai vu la harpe, toujours habillée de sa robe verte; et la maîtresse du logis, bonne et douce femme, malheureuse à faire compassion de ce tourbillon de beaux parleurs qu'il lui faut subir deux fois par semaine, qui lui font de la politique à elle, pauvre jeune femme, qui l'obligent à se dire extrême droite ou centre gauche entre M. Cormenin et M. Mahul, tous deux prêts à considérer sa réponse comme une attaque personnelle.

Encore une fois, j'ai horreur des salons, des soirées, de toutes les réunions aristocratiques que l'hiver fait éclore; je m'y ennuie, je m'y fatigue, j'y deviens malade... est-ce ma faute à moi? N'y allez pas, dira-t-on, intraitable et maussade que vous êtes. — Ainsi soit-il!

Il est une maison pourtant que je me garderai bien de confondre avec les autres. Celle-là, c'est ma maison, à moi. Je l'aime d'amitié sincère; j'en parle avec orgueil, et vous tous qui lisez ce livre, si par aventure il vous arrive d'aller cet hiver à quelque bal où vous ne puissiez danser, à quelque concert où l'on chante faux, tâchez que ce jour soit un mardi, laissez là danse et musique, faites-vous conduire rue d'Anjou Saint-Honoré, chez le général Lafayette.

Là, règnent la liberté, l'aisance, l'abandon. Là, point de formes raffinées, point de convenances superlatives, point d'étiquette, point de présentations cérémonieuses : de la politesse toute simple, des égards tout unis; pas davantage. Le salon de Lafayette est un salon public, une intimité universelle, où les amis amènent leurs amis, les fils leurs pères, les voyageurs leurs camarades. Y vient qui veut : à l'heure qu'il veut, il entre; à l'heure qu'il veut, il sort. Là, tous les pays, toutes les classes, toutes les espèces se trouvent, se mêlent, se donnent la main

et s'embrassent. Là, toute la France, toute l'Europe ont envoyé leurs députations. Là, toute l'Amérique est venue saluer l'ami de Washington. Là, tous les libéraux, tous les proscrits du monde, sont venus saluer le prêtre de la liberté triomphante ou vaincue.

Qui donc a voulu voir Paris, savant, poète, historien, soldat, qui soit retourné dans sa ville sans pouvoir dire: je suis allé chez Lafayette? Qui donc n'ose y venir, de peur d'y être déplacé? le malhonnête homme, le mauvais citoyen, peut-être : mais tout autre? Princes et ducs, marquis, comtes et barons, Lafayette est marquis de vieille noblesse; sa femme était une héritière des Noailles; venez chez lui hardiment, vous ne dérogerez point. Hommes du peuple, artisans, artistes, jeunes gens sans fortune et sans nom, Lafayette est un homme du peuple, jamais il ne signe autrement que *Lafayette* tout court: venez chez lui, n'ayez pas peur. Il ne vous fera point honte. Il vous prendra la main, à vous, pauvre, comme à vous, riche; à vous, roturier, comme à vous, noble : et cela, franchement, de bonne foi; non point faussement et par calcul, comme tant d'ex-gentilshommes qui le singent. Autour du vieillard, heureux de votre empressement, fier de l'enthousiasme qu'il inspire, voyez courir et se confondre cette multitude qui parle

haut et franc, qui rit, éclate, se fâche, se raccommode devant lui. Voyez toutes les illustrations politiques, scientifiques, littéraires et populaires de la capitale, battre pêle-mêle ce parquet bruyant et nu, en bottes crottées, en bas de soie, en uniforme, en redingote boutonnée, en habit à revers qui s'envolent. Car tous ceux qui sont là ne sont pas venus en équipage, croyez-le! Pourtant la rue est bien pleine, bien encombrée de landaws, de coupés, de calèches, de tilburys; pourtant il y a confusion de cochers et de laquais à la porte, sous la porte, dans l'escalier. Plus de monde encore est venu en omnibus, à pied, comme il a pu. Mais qu'importe à Lafayette comment vous êtes venu, pourvu qu'il vous voie, et pourvu qu'il sache que vous n'êtes point là pour mal parler du peuple? Car son égoïsme à lui, c'est l'amour du peuple: le peuple d'abord, la France; lui... quand vous voudrez: vous pouvez mal parler de lui, chez lui, il ne s'en fâchera pas!

Je l'aime, Lafayette; je l'aime comme un fils aime son père. Qu'on me le pardonne, il y a du désordre, de l'inconvenance peut-être, dans ma façon de parler de lui; mais c'est que je ne puis jamais songer à cet homme sans que mon cœur batte de la plus vive émotion. Quand, tout jeune, à vingt-cinq ans, je me dis: me voilà vieux, désillusionné, dégoûté; quand, la poitrine gonflée de

désespoir et de larmes, je me dis encore : pour être utile, il faudrait être fort; les faibles sont inutiles, nuisibles même, en ce temps-ci; quand passé, présent, avenir, me désolent et m'effrayent; laissez-moi jeter à travers toutes ces idées, folles sans doute, mais tristes, tristes à faire pitié, la seule qui puisse me consoler un peu, l'idée de Lafayette. Le soir, elle vient me visiter, elle adoucit mon amertume, elle délasse mon esprit et soulage mon cœur : je m'en empare, je l'embrasse, je la caresse : je l'appelle honneur, gloire, liberté, patrie : je la vois debout devant moi, vivante, incarnée, faite homme : grande, majestueuse, au front serein, au regard plein de douceur; sa voix me parle, grave, éloquente et sonore; elle me dit : prends courage, enfant! ne t'afflige point ainsi : les beaux jours reviendront : puis, calme et belle, de ses deux mains étendues, elle semble me bénir, et je m'endors pour rêver Lafayette et liberté.

Cette première pièce est la salle à manger, toute simple, vous le voyez! une salle à manger de républicain. Cet homme appuyé contre le buffet, qui a le teint brun, la chevelure grisonnante, les yeux si vifs et si spirituels, c'est le célèbre avocat Mauguin, bâtonnier de l'ordre de Paris, notre Brougham, à nous : il raconte les événements de l'Hôtel-de-Ville, après le 29 juil-

let. A côté de lui, quelqu'un est assis; sombre et triste, au maintien grave et sévère; c'est Eusèbe Salverte. Un peu plus loin, voyez-vous une figure romaine, à l'expression ambitieuse, belle comme un beau buste antique? c'est Odilon-Barrot. Derrière l'éloquent orateur, brille la bonne et franche physionomie du modeste Audry de Puyraveau, du représentant intrépide qui prêta généreusement sa maison aux réunions des trois jours, qui joua sa tête hardiment, tandis que certains de ses collègues, bien fiers, bien haut placés aujourd'hui, cachaient si soigneusement la leur. Celui-ci, grand et maigre, aux épaules hautes et carrées, au regard d'aigle, s'appelle le général Lamarque. Son nom est dans tous les cœurs polonais, à côté du nom de Mauguin, à côté du vôtre, Lafayette. A deux pas du brave Lamarque, se promène, petit et courbé, le vieux général Mathieu Dumas, dont un large garde-vue vert protége les yeux affaiblis : auprès de lui, les mains dans ses poches, l'air bonhomme, le regard spirituel et franc, gros, bien portant à faire plaisir, c'est Châtelain, le rédacteur en chef du *Courrier français;* il cause avec son ancien ami, son infatigable défenseur, Mérilhou, qui fut ministre, et n'est point haï du peuple.

Au milieu de la chambre est un groupe serré : ceux qui le composent s'amincissent et s'allon-

gent, les bras collés au corps. Tout autour on se hausse sur la pointe des pieds, et les mots *c'est lui* circulent à demi-voix. C'est le général, et son état-major d'amis, plus imposant, plus respectable sans doute, qu'aucun état-major de cour, avec ses broderies, ses épaulettes, et sa passive admiration pour son chef, ridicule ou non. N'attendez pas que je fasse le portrait de cet homme incomparable: une semblable prétention serait une folie de ma part: d'ailleurs, ses traits sont devenus populaires, et ses vertus sont déjà de l'histoire. A sa droite est Dupont (de l'Eure); à sa gauche, Charles Comte.

Que de grands noms j'aurais encore à dire! que de figures historiques je voudrais pouvoir indiquer... Mais je m'arrête. Habitué à donner mon opinion sur les hommes que je cite, il me faudrait mettre le pied sur un terrain qui m'est interdit. On ne veut point de politique dans ce livre. On a raison, peut-être: il y en a tant dans les autres.

Cependant, avant de terminer cette incomplète esquisse, j'ai besoin d'exprimer franchement une pensée. Faire l'éloge de toutes les personnes qui viennent chez le général, serait impossible. Est-ce ma faute, à moi, si, à côté des Mauguin, des Lamarque, des Salverte, des Cormenin, des Châtelain, j'aperçois tant de figures

ternes, louches, dégoûtantes à voir? D'où viennent-elles? Qui les amène? Qui leur a dit: venez? De quel droit? Dans quel but? Hideux repoussoirs sur ce noble tableau, sournoises et déplaisantes apparitions, elles s'agitent autour du bon vieillard, qui leur sourit, inoffensif et confiant. Elles le trahissent; elles se moquent de lui. Ce sont elles qui font dire au dehors que Lafayette devrait choisir son monde; ce sont elles qui, lui volant ses poignées de main, font dire qu'il les prostitue. L'aveu est pénible à faire, sans doute, mais le fait qu'il constate n'a rien de surprenant. La porte du général est ouverte à tout le monde: il n'y a point d'huissier à l'antichambre pour demander et dire les noms: c'est à la conscience de chacun que le soin est remis d'admettre ou d'exclure; et combien y a-t-il de gens qui ont de la conscience?

Que ceux à qui ces réflexions s'adressent sachent se deviner; je n'ai point envie de les aider dans leurs recherches: intrigants de tous les ordres, misérables puissants ou faibles, illustres ou obscurs, ils se reconnaîtront à coup sûr. Que me servirait de dire comment ils s'appellent? Ils ont toute honte bue depuis long-temps, et les signaler aujourd'hui ne les empêcherait point de venir demain. Au reste, à ceux qui voudront jouir de l'intimité de Lafayette, à ceux qui sont

dignes de le comprendre et fiers de l'avouer, je dirai : à peu de distance de Rosoy, en Brie, est le vieux château de La Grange, c'est là qu'il faut aller pour voir l'homme *chez lui*. C'est là qu'un observateur, plus habile, ira se poser : qu'il me permette de lui envier sa tâche. Je reprends la mienne.

La seconde pièce est le salon proprement dit. Deux canapés, quelques chaises, quelques glaces, un marchand rougirait de si peu. Mais voyez ! voyez cette charmante guirlande de jeunes femmes et de jeunes filles, blanches et roses, dont le cœur se peint dans leurs yeux si beaux et si doux : elles se nomment toutes Lafayette. Au milieu d'elles, voici la belle comtesse Belgioso, Italienne réfugiée, qui se meurt en France de patrie et de liberté : le tyran de Modène a proscrit son mari. Voici miss Opie, quakeresse américaine, dont la coiffure ferait bien rire, si le rire pouvait s'allier au respect que commande sa noble tête. Celui qui l'écoute si bien est M. Victor de Tracy, digne élève du général, son émule, et colonel de l'artillerie parisienne. A propos de l'artillerie, ce jeune homme, appuyé contre un chambranle, dont une énorme moustache ombrage la lèvre supérieure, dont le visage sillonné prématurément porte une expression si profonde de mélancolie,

c'est Cavaignac, mon ancien capitaine; Cavaignac, l'ami de Guinard et de Trélat, ses compagnons d'infortune et de triomphe.

Autour de Cavaignac, de Thomas, de Marchais, voyez tourbillonner cette petite nuée de jeunes gens, à moustaches comme eux, comme eux parlant mal du présent et du passé. Pauvres petits, républicains de salons et d'estaminets, avocats sans procès, et médecins sans malades, ils font de la révolution par désœuvrement; leur plus ardente ambition est de se lire inscrits sur les registres de la cour d'assises, ou bien à l'écrou de Sainte-Pélagie. J'y renvoie ceux qui voudraient savoir comment on les nomme, et prie Dieu qu'il nous en délivre; car ces gens-là gâteraient les plus belles causes du monde.

C'est ici que j'ai vu le savant Michel Berr, cet israélite si connu, si évité par ceux-là même que son étonnante érudition attirait le plus, on sait pourquoi. C'est ici que brillait, avant la révolution, M. Jullien, le rédacteur en chef de la *Revue Encyclopédique*, illustre entre tous les Jullien du monde, et qui se fait appeler Jullien *de Paris*, comme si ses dîners à *huit francs*, et sa conversation insipide, ne devaient point suffire à le distinguer éternellement. C'est ici que tous les mardis, deux hommes viennent, qui n'ont point dîné, pour souper de gâteaux, de punch et de

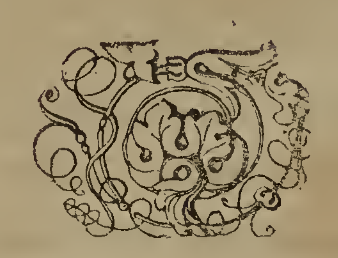
thé au lait; il y en a un brun et un blond; ils se tiennent à droite et à gauche de la porte. Ils sont fort connus des domestiques.

Voici la chambre à coucher. Je n'ose y entrer. C'est là qu'autrefois un cercle attentif et choisi entourait de respect et d'admiration celui qui est mort. C'est là que sa parole, douce et spirituelle, tombait sur le cœur de ses amis. Elle plane toujours sur ce salon, la grande ombre de Benjamin Constant!.................................

Tous les ans, à la clôture de la session, il se passe une scène touchante chez Lafayette. Fatigué de ses travaux législatifs et politiques, le grand citoyen veut s'aller reposer à la campagne: mais il faut, avant de partir, qu'il dise adieu à ses amis. C'est ce jour-là qu'ils se pressent en foule autour de lui, pour recevoir le baiser qu'il leur donne, les larmes aux yeux; attendrissante bénédiction que je croyais celle de Dieu, quand je la reçus à mon tour. Oui, je sens toujours cette larme du vieillard qui tomba sur ma joue, alors que se penchant vers moi, il me dit, d'une voix altérée: Au revoir, mon ami! C'est que je voyais reproduite sur tous les visages la sensation que j'éprouvais, sensation de craintive tendresse, comme celle d'un fils qui entend la parole d'adieu de son père. Que pouvez-vous maintenant contre lui, ambitieux égoïs-

tes, que sa popularité désespère? Serez-vous jamais grands, illustres, adorés de même? Lequel de vos noms possédera jamais la toute-puissance du sien? Avez-vous à donner en échange de vos fautes les vertus de Lafayette, les services de Lafayette, la vie tout entière de Lafayette? Pensez donc qu'il a pu vouloir et vouloir justement qu'on lui pardonnât les siennes, lui; les siennes qui ne furent jamais fautes de cœur, comme sont les vôtres; les siennes qu'il se reproche, qu'il avoue, et dont personne ne se souvient, si ce n'est vous et lui. N'essayez donc pas de vous bâtir une gloire sur les ruines de cette gloire, messieurs; il n'y a plus en France que deux noms qui puissent toujours vivre : c'est Lafayette et Napoléon.

Auguste LUCHET.





# DES SOIRÉES LITTÉRAIRES,

OU

# LES POÈTES ENTRE EUX.



Les soirées littéraires, dans lesquelles les poètes se réunissent pour se lire leurs vers et se faire part mutuellement de leurs plus fraîches prémices, ne sont pas du tout une singularité de notre temps. Cela s'est déjà passé de la sorte aux autres époques de civilisation raffinée; et du

moment que la poésie cessant d'être la voix naïve des races errantes, l'oracle de la jeunesse des peuples, a formé un art ingénieux et difficile, dont un goût particulier, un tour délicat et senti, une inspiration mêlée d'étude ont fait quelque chose d'entièrement distinct, il a été bien naturel et presque inévitable que les hommes voués à ce rare et précieux métier se recherchassent, voulussent s'essayer entre eux et se dédommager d'avance d'une popularité lointaine, désormais fort douteuse à obtenir, par une appréciation réciproque, attentive et complaisante. En Grèce, lorsque l'âge des vrais grands hommes et de la beauté sévère dans l'art se fut évanoui, et qu'on en vint aux mille caprices de la grâce et d'une originalité combinée d'imitation, les poètes se rassemblèrent à l'envi. Fuyant ces brutales révolutions militaires qui bouleversaient la Grèce après Alexandre, on les vit se blottir, en quelque sorte, sous l'aile pacifique des Ptolémées; et là, ils fleurirent, ils brillèrent aux yeux les uns des autres; ils se composèrent en pléiade. Et qu'on ne dise pas qu'il n'en sortit rien que de maniéré et de faux; le charmant Théocrite en était. A Rome, sous Auguste et ses successeurs, ce fut de même. Ovide avait à regretter, du fond de sa Scythie, bien des succès littéraires dont il était si vain, et auxquels il avait sacrifié

peut-être les confidences indiscrètes d'où la disgrâce lui était venue. Stace, Silius et ces *mille et un* auteurs et poètes de Rome dont on peut demander les noms à Juvénal, se nourrissaient de lectures, de réunions, et les tièdes atmosphères des soirées d'alors, qui soutenaient quelques talents timides en danger de mourir, en faisaient pulluler un bon nombre de médiocres qui n'auraient pas dû naître. Au moyen âge, les troubadours nous offrent tous les avantages et les inconvénients de ces petites sociétés directement organisées pour la poésie; éclat précoce, facile efflorescence, ivresse gracieuse, et puis débilité, monotonie et fadeur. En Italie, dès le quatorzième siècle, sous Pétrarque et Boccace, et plus tard, au quinzième, au seizième, les poètes se réunirent encore dans des cercles à demi poétiques, à demi galants, et l'usage du sonnet, cet instrument si compliqué à-la-fois et si portatif, y devint habituel. Remarquons toutefois qu'au quatorzième siècle, du temps de Pétrarque et de Boccace, à cette époque de grande et sérieuse renaissance, lorsqu'il s'agissait tout ensemble de retrouver l'antiquité et de fonder le moderne avenir littéraire, le but des rapprochements était haut, varié, le moyen indispensable, et le résultat heureux, tandis qu'au seizième siècle il n'était plus question que d'une flatteuse récréation du

cœur et de l'esprit, propice sans doute encore au développement de certaines imaginations tendres et malades, comme celle du Tasse, mais touchant déjà de bien près aux abus des académies pédantes, à la corruption des *Guarini* et des *Marini.* Ce qui avait eu lieu en Italie se refléta par une imitation rapide dans toutes les autres littératures, en Espagne, en Angleterre, en France; partout des groupes de poètes se formèrent, des écoles artificielles naquirent, et on complota entre soi pour des innovations chargées d'emprunts. En France, Ronsard, Dubellay, Baïf, furent les chefs de cette ligue poétique, qui, bien qu'elle ait échoué dans son objet principal, a eu tant d'influence sur l'établissement de notre littérature classique. Les traditions de ce culte mutuel, de cet engouement idolâtre, de ces largesses d'admiration puisées dans un fond d'enthousiasme et de candeur, se perpétuèrent jusqu'à mademoiselle Scudéry, et s'éteignirent à l'hôtel de Rambouillet. Le bon sens qui succéda, et qui, grâce aux poètes de génie du dix-septième siècle, devint un des traits marquants et populaires de notre littérature, fit justice d'une mode si fatale au goût, ou du moins ne la laissa subsister que dans les rangs subalternes des rimeurs inconnus. Au dix-huitième siècle, la philosophie, en imprimant son cachet à tout, mit bon ordre à ces

récidives de tendresse auxquels les poètes sont sujets si on les abandonne à eux-mêmes; elle confisqua d'ailleurs pour son propre compte toutes les activités, toutes les effervescences, et ne sut pas elle-même en séparer toutes les manies. En fait de ridicule, le pendant de l'hôtel de Rambouillet ou des poètes à la suite de la pléiade, ce serait au dix-huitième siècle Lamettrie, d'Argens et Naigeon, *le petit ouragan Naigeon*, comme Diderot l'appelle, dans une débauche d'athéisme entre eux.

Pour être juste toutefois, n'oublions pas que cette époque fut le règne de ce qu'on appelait *poésie légère*, et que, depuis le quatrain du marquis de Saint-Aulaire jusqu'à *la Confession de Zulmé*, il naquit une multitude de fadaises prodigieusement spirituelles, qui, avec les in-folio de l'*Encyclopédie*, faisaient l'ordinaire des toilettes et des soupers. Mais on ne vit rien alors de pareil à une poésie distincte ni à une secte isolée de poètes. Ce genre léger était plutôt le rendez-vous commun de tous les gens d'esprit, du monde, de lettres, ou de cour, des mousquetaires, des philosophes, des géomètres, et des abbés. Les lectures d'ouvrages en vers n'avaient pas lieu à petit bruit *entre soi*. Un auteur de tragédie, Chabanon, Desmahis, Colardeau, je suppose, obtenait un salon à la mode, ouvert à tout

ce qu'il y avait de mieux; c'était un sûr moyen, pour peu qu'on eût bonne mine et quelque débit, de se faire connaître; les femmes disaient du bien de la pièce; on en parlait à l'acteur influent, au gentilhomme de la chambre, et le jeune auteur, ainsi poussé, arrivait s'il en était digne. Mais il fallait surtout assez d'intrépidité et ne pas sortir des formes reçues. Une fois, chez madame Geoffrin, Bernardin de Saint-Pierre, alors inconnu, essaya de lire *Paul et Virginie*: l'histoire était simple et la voix du lecteur tremblait; tout le monde bâilla, et, au bout d'un demi-quart d'heure, M. de Buffon, qui avait le verbe haut, cria au laquais: *Qu'on mette les chevaux à ma voiture.*

De nos jours, la poésie, en reparaissant parmi nous, après une absence incontestable, sous des formes quelque peu étranges, avec un sentiment profond et nouveau, avait à vaincre bien des périls, à traverser bien des moqueries. On se rappelle encore comment fut accueilli le glorieux précurseur de cette poésie à la fois éclatante et intime, et ce qu'il lui fallut de génie opiniâtre pour croire en lui-même et persister. Mais lui, du moins, solitaire il a ouvert sa voie; solitaire il l'achève; il n'y a que les vigoureuses et invincibles natures qui soient dans ce cas. De plus faibles, de plus jeunes, de plus expansifs, après

lui, ont senti le besoin de se rallier, de s'entendre à l'avance, et de préluder quelque temps à l'abri de cette société orageuse qui grondait à l'entour. Ces sortes d'intimités, on l'a vu, ne sont pas sans profit pour l'art aux époques de renaissance ou de dissolution. Elles consolent, elles soutiennent dans les commencements et à une certaine saison de la vie des poètes, contre l'indifférence du dehors; elles permettent à quelques parties du talent, craintives et tendres, de s'épanouir, avant que le souffle aride les ait séchées. Mais dès qu'elles se prolongent et se régularisent en cercles arrangés, leur inconvénient est de rapetisser, d'endormir le génie, de le soustraire aux chances humaines et à ces tempêtes qui enracinent, de le payer d'adulations sincères qu'il se croit obligé de rendre avec une prodigalité de roi. Il suit de là que le sentiment du vrai et du réel s'altère, qu'on adopte un monde de convention et qu'on ne s'adresse qu'à lui. On est insensiblement poussé à la forme, à l'apparence; de si près et entre gens si experts, nulle intention n'échappe, nul procédé technique ne passe inaperçu; on applaudit à tout; chaque mot qui scintille, chaque accident de la composition, chaque éclair d'image est remarqué, salué, accueilli. Les endroits qu'un ami équitable noterait d'un triple crayon, les faux

brillants de verre que la sérieuse critique rayerait d'un trait de son diamant, ne font pas matière d'un doute en ces indulgentes cérémonies. Il suffit qu'il y ait prise sur un point du tissu, sur un détail hasardé, pour qu'il soit saisi, et toujours en bien ; le silence semblerait une condamnation ; on prend les devants par la louange. *C'est étonnant* devient synonyme de *c'est beau ;* quand on dit *ho !* il est bien entendu qu'on a dit *ah!* tout comme dans le vocabulaire de M. de Talleyrand. Au milieu de cette admiration haletante et morcelée, l'idée de l'ensemble, le mouvement du fond, l'effet général de l'œuvre ne saurait trouver place; rien de largement naïf ni de plein ne se réfléchit dans ce miroir grossissant, taillé à mille facettes; l'artiste, sur ces réunions, ne fait donc aucunement l'épreuve du public, même de ce public choisi, bienveillant à l'art, accessible aux vraies beautés, et dont il faut en définitive remporter le suffrage. Quant au génie pourtant, je ne saurais concevoir sur son compte de bien graves inquiétudes. Le jour où un sentiment profond et passionné le prend au cœur, où une douleur sublime l'aiguillonne, il se défait aisément de ces coquetteries frivoles, et brise, en se relevant, tous les fils de soie dans lesquels jouaient ses doigts nerveux. Le danger est plutôt pour ces timides et mélancoliques ta-

lents, comme il s'en trouve, qui se défient d'eux-mêmes, qui s'ouvrent amoureusement aux influences, qui s'imprègnent des odeurs qu'on leur infuse et vivent de confiance crédule, d'illusions, et de caresses. Pour ceux-là, ils peuvent avec le temps, et sous le coup des infatigables éloges, s'égarer en des voies fantastiques qui les éloignent de leur simplicité naturelle. Il leur importe donc beaucoup de ne se livrer que discrètement à la faveur, d'avoir toujours en eux, dans le silence et la solitude, une portion réservée où ils entendent leur propre conseil, et de se redresser aussi par le commerce d'amis éclairés qui ne soient pas poètes.

Quand les soirées littéraires entre poètes ont pris une tournure régulière, qu'on les renouvelle fréquemment, qu'on les dispose avec artifice, et qu'il n'est bruit de tous côtés que de ces intérieurs délicieux, beaucoup veulent en être; les visiteurs assidus, les auditeurs littéraires se glissent; les rimeurs qu'on tolère, parce qu'ils imitent et qu'ils admirent, récitent à leur tour et applaudissent d'autant plus. Et dans les salons, au milieu d'une assemblée non officiellement poétique, si deux ou trois poètes se rencontrent par hasard, ô la bonne fortune! vite un échantillon de ces fameuses soirées! le proverbe ne viendra que plus tard, la contredanse est sus-

pendue, c'est la maîtresse de la maison qui vous prie, et déjà tout un cercle de femmes élégantes vous écoute; le moyen de s'y refuser! — Allons, poète, exécutez-vous de bonne grâce! Si vous ne savez pas d'aventure quelque monologue de tragédie, fouillez dans vos souvenirs personnels; entre vos confidences d'amour, prenez la plus pudique; entre vos désespoirs, choisissez le plus profond; étalez-leur tout cela! Et le lendemain au réveil, demandez-vous ce que vous avez fait de votre chasteté d'émotion et de vos plus doux mystères.

André Chénier, que les poètes de nos jours ont si justement apprécié, ne l'entendait pas ainsi. Il savait échapper aux ovations stériles et à ces curieux de société qui *se sont toujours fait gloire d'honorer les neuf sœurs.* Il répondait aux importunités d'usage *qu'il n'avait rien*, et que *d'ailleurs il ne lisait guère.* Ses soirées, à lui, se composaient de son *jeune Abel*, des frères Trudaine, de Le Brun, de Marie-Joseph :

C'est là le cercle entier qui le soir, quelquefois,
A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.

Cette sévérité, hors de mise en plus nombreuse compagnie, et qui a tant de prix quand elle se trouve mêlée à une sympathie affectueuse, ne

doit jamais tourner trop exclusivement à la critique littéraire. Boileau, dans le cours de la touchante et grave amitié qu'il entretint avec Racine, eut sans doute le tort d'effaroucher souvent ce tendre génie; s'il avait exercé le même empire et la même direction sur La Fontaine, qu'on songe à ce qu'il lui aurait retranché. L'ami du poète, le *confident de ses jeunes mystères*, comme a dit encore Chénier, a besoin d'entrer dans les ménagements d'une sensibilité qui ne se découvre à lui qu'avec pudeur et parce qu'elle espère au fond un complice. C'est un faible en ce monde que la poésie; c'est souvent une plaie secrète qui demande une main légère : le goût, on le sent, consiste quelquefois à se taire sur l'expression et à laisser passer. Pourtant, même dans ces cas d'une poésie tout intime et mouillée de larmes, il ne faudrait pas manquer à la franchise par fausse indulgence. Qu'on ne s'y trompe pas; les douleurs célébrées avec harmonie sont déjà des blessures à peu près cicatrisées, et la part de l'art s'étend bien avant jusque dans les plus réelles effusions d'un cœur qui chante. Et puis les vers une fois faits tendent d'eux-mêmes à se produire; ce sont des oiseaux long-temps couvés qui prennent des ailes et qui s'envoleront par le monde au matin. Lors donc qu'on les expose encore naissants au regard d'un ami, il

doit être toujours sous-entendu qu'on le consulte, et qu'après votre première émotion passée et votre rougeur, il y a lieu pour lui à un jugement.

Quelques amitiés solides et variées, un petit nombre d'intimités au sein des êtres plus rapprochés de nous par le hasard ou la nature, intimités dont l'accord moral est la suprême convenance; des liaisons avec les maîtres de l'art, étroites s'il se peut, discrètes cependant, qui ne soient pas des chaînes, qu'on cultive à distance, et qui honorent; beaucoup de retraite, de liberté dans la vie, de comparaison rassise et d'élan solitaire, c'est certainement, en une société dissoute ou factice comme la nôtre, pour le poète qui n'est pas en proie à trop de gloire ni adonné au tumulte du drame, la meilleure condition d'existence heureuse, d'inspiration soutenue, et d'originalité sans mélange. Je me figure que Manzoni, dans sa Toscane, Wordsworth, resté fidèle à ses lacs, tous deux profonds et purs génies intérieurs, réalisent à leur manière l'idéal de cette vie dont quelque image est assez belle pour de moindres qu'eux. Rêver plus, vouloir au-delà, imaginer une réunion complète de ceux qu'on admire, souhaiter les embrasser d'un seul regard et les entendre sans cesse et à la fois, voilà ce que chaque poète adolescent a dû

croire possible; mais du moment que ce n'est là qu'une scène d'Arcadie, un épisode futur des Champs-Élysées, les parodies imparfaites que la société réelle offre en échange ne sont pas dignes qu'on s'y arrête et qu'on sacrifie à leur vanité. Lors même que, fasciné par les plus gracieuses lueurs, on se flatte d'avoir rencontré autour de soi une portion de son rêve et qu'on s'abandonne à en jouir, les mécomptes ne tardent pas; le côté des amours-propres se fait bientôt jour et corrompt les douceurs les mieux apprêtées; de toutes ces affections subtiles qui s'entrelacent les unes aux autres, il sort inévitablement quelque chose d'amer.

Un autre vœu moins chimérique, un désir moins vaste et bien légitime que forme l'âme en s'ouvrant à la poésie, c'est d'obtenir accès jusqu'à l'illustre poète contemporain qu'elle préfère, dont les rayons l'ont d'abord touchée, et de gagner une secrète place dans son cœur. Ah! sans doute s'il vit de nos jours et parmi nous, celui qui nous a engendré à la mélodie, dont les épanchements et les sources murmurantes ont éveillé les nôtres comme le bruit des eaux qui s'appellent, celui à qui nous pouvons dire, de vivant à vivant, et dans un aveu troublé (*con vergognosa fronte*), ce que Dante adressait à l'ombre du doux Virgile :

Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume?
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Vagliami 'l lungo studio e 'l grand' amore
Che m' han fatto cercar lo tuo volume;
Tu se' lo mio maestro, e 'l mio autore....;

sans doute il nous est trop charmant de le lui dire, et il ne doit pas lui être indifférent de l'entendre. Schiller et Goëthe, de nos jours, présentent le plus haut type de ces incomparables hyménées de génie, de ces adoptions sacrées et fécondes. Ici tout est simple, tout est vrai, tout élève. Heureuses de telles amitiés, quand la fatalité humaine, qui se glisse partout, les respecte jusqu'au terme; quand la mort seule les délie, et consumant la plus jeune, la plus dévouée, la plus tendre au sein de la plus antique, l'y ensevelit dans son plus cher tombeau! A défaut de ces choix resserrés et éternels, il peut exister de poète à poète une mâle familiarité, à laquelle il est beau d'être admis, et dont l'impression franche dédommage sans peine des petits attroupements concertés. On se visite après l'absence, on se retrouve en des lieux divers, on se serre la main dans la vie; cela procure des jours rares, des heures de fête, qui ornent par intervalles les souvenirs. Le grand Byron en usait volontiers de la sorte dans ses liaisons si noblement menées; et c'est sur ce pied

de cordialité libre que Moore, Rogers, Shelley pratiquaient l'amitié avec lui. En général, moins les rencontres entre poètes qui s'aiment ont de but littéraire, plus elles donnent de vrai bonheur et laissent d'agréables pensées. Il y a bien des années déjà, Charles Nodier et Victor Hugo en voyage pour la Suisse, et Lamartine qui les avait reçus au passage dans son château de Saint-Point, gravissaient tous les trois ensemble, par un beau soir d'été, une côte verdoyante d'où la vue planait sur cette riche contrée de Bourgogne, et au milieu de l'exubérante nature et du spectacle immense que recueillait en lui-même le plus jeune, le plus ardent de ces trois grands poètes, Lamartine et Nodier, par un retour facile, se racontaient un coin de leur vie dans un âge ignoré, leurs piquantes disgraces, leurs molles erreurs, de ces choses oubliées qui revivent, une dernière fois, sous un certain reflet du jour mourant, et qui, l'éclair évanoui, retombent à jamais dans l'abîme du passé. Voilà sans doute une rencontre harmonieuse, et comme il en faut peu pour remplir à souhait et décorer la mémoire; mais il y a loin de ces hasards-là à une soirée priée à Paris, même quand nos trois poètes y assisteraient.

Après tout, l'essentiel et durable entretien des poètes, celui qui ne leur manque ni ne leur pèse

jamais, qui ne perd rien, en se renouvelant, de sa sérénité idéale ni de sa suave autorité, ils ne doivent pas le chercher trop au dehors ; il leur appartient à eux-mêmes de se le donner. Milton, vieux, aveugle, sans gloire, se faisant lire Homère ou la Bible par la douce voix de ses filles, ne se croyait pas seul, et conversait, de longues heures, avec les antiques génies. Machiavel nous a raconté, dans une lettre mémorable, comment, après sa journée passée aux champs, à l'auberge, aux propos vulgaires, le soir tombant, il revenait à son cabinet, et, dépouillant à la porte son habit villageois couvert d'ordure et de boue, il s'apprêtait à entrer dignement dans les cours augustes des hommes de l'antiquité. Ce que le sévère historien a si hautement compris, le poète surtout le doit faire ; c'est dans ce recueillement des nuits, dans ce commerce salutaire avec les impérissables maîtres, qu'il peut retrouver tout ce que les frottements et la poussière du jour ont enlevé à sa foi native, à sa blancheur privilégiée. Là, il rencontre, comme Dante au vestibule de son Enfer, les cinq ou six poètes souverains dont il est épris ; il les interroge, il les entend ; il convoque leur noble et incorruptible école (*la bella scuola*), dont toutes les réponses le raffermissent contre les disputes ambiguës des écoles éphémères ; il éclaircit, à leur

flamme céleste, son observation des hommes et des choses; il y épure la réalité sentie dans laquelle il puise, la séparant avec soin de sa portion pesante, inégale et grossière; et, à force de *s'envelopper de leurs saintes reliques*, suivant l'expression de Chénier, à force d'être attentif et fidèle à la propre voix de son cœur, il arrive à créer comme eux selon sa mesure, et à mériter peut-être que d'autres conversent avec lui un jour.

SAINTE-BEUVE.





# POLICHINELLE.



Polichinelle est un de ces personnages tout en dehors de la vie privée, qu'on ne peut juger que par leur extérieur, et sur lesquels on se compose par conséquent des opinions plus ou moins hasardées, à défaut d'avoir pénétré dans l'intimité de leurs habitudes domestiques. C'est une fatalité attachée à la haute destinée de Polichinelle. Il n'y a point de grandeur humaine qui n'ait ses compensations.

Depuis que je connais Polichinelle, comme

tout le monde le connaît, pour l'avoir rencontré souvent sur la voie publique dans sa maison portative, je n'ai pas passé un jour sans désirer de le connaître mieux, mais ma timidité naturelle, et peut être aussi quelque difficulté qui se trouve à la chose, m'ont empêché d'y réussir. Mes ambitions ont été si bornées que je ne me rappelle pas qu'il me soit arrivé, en ce genre, d'autre désappointement, et je n'en conçois point de comparable à l'inconsolable douleur que celui-ci me laisserait au dernier moment, si j'ai le malheur d'y parvenir sans avoir joui d'un entretien familier de Polichinelle, en audience particulière. Que de secrets de l'âme, que de curieuses révélations des mystères du génie et de la sensibilité, que d'observations d'une vraie et profonde philosophie, il y aurait à recueillir dans la conversation de Polichinelle, si Polichinelle le voulait! Mais Polichinelle ressemble à tous les grands hommes de toutes les époques. Il est quinteux, fantasque, ombrageux. Polichinelle est foncièrement mélancolique. Une expérience amère de la perversité de l'espèce, qui l'a d'abord rendu hostile envers ses semblables, et qui s'est convertie depuis en dédaigneuse et insultante ironie, l'a détourné de se commettre aux relations triviales de la société. Il ne consent à communiquer avec elle que du haut de sa case oblongue,

et il se joue de là des vaines curiosités de la foule qui le poursuivrait sans le trouver, derrière le pan de vieux tapis dont il se couvre quand il lui plaît. Les philosophes ont vu bien des choses, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul philosophe qui ait vu l'envers du tapis de Polichinelle. C'est qu'au milieu de cette multitude qui afflue au bruit de sa voix, Polichinelle s'est fait la solitude du sage, et reste étranger aux sympathies qu'il excite de toutes parts, lui dont le cœur, éteint par l'expérience ou par le malheur, ne sympathise plus avec personne, si ce n'est peut-être avec son compère dont je parlerai une autre fois. Je suis trop occupé maintenant de Polichinelle pour m'arrêter aux accessoires. Un épisode ingénieux peut tenir sa place dans les histoires ordinaires, mais l'épisode serait oiseux, l'épisode serait inconvenant, j'ose dire qu'il serait profane dans l'histoire de Polichinelle.

On appréciera, je l'espère, à sa valeur, mon grand travail sur Polichinelle (si je le conduis jamais à fin) par un seul fait qui est heureusement bien connu, et que je rapporte sans vain orgueil comme sans fausse modestie. Bayle adorait Polichinelle. Bayle passait les plus belles heures de sa laborieuse vie, debout, devant la maison de Polichinelle, les yeux fixés par le

plaisir sur les yeux de Polichinelle, la bouche entr'ouverte par un doux sourire aux lazzi de Polichinelle, l'air badaud, et les mains dans ses poches, comme le reste des spectateurs de Polichinelle. C'était Pierre Bayle que vous connaissez, Bayle l'avocat-général des philosophes et le prince des critiques, Bayle qui a fait la biographie de tout le monde en quatre énormes in-folio; et Pierre Bayle n'a pas osé faire la biographie de Polichinelle! Je ne cherche pas toutefois dans ce rapprochement des motifs de m'enorgueillir comme un sot écrivain amoureux de ses ouvrages. La civilisation marchait, mais elle n'était pas arrivée. C'est la faute de la civilisation, ce n'est pas la faute de Bayle. Il fallait à Polichinelle un siècle digne de lui. Si ce n'est pas celui-ci, j'y renonce.

L'ignorance où nous sommes des faits intimes de la vie de Polichinelle était une des conditions nécessaires de la suprématie sociale. Polichinelle, qui sait tout, a réfléchi depuis long-temps sur l'instabilité de notre foi politique et sur celle de nos religions. C'est sans doute lui qui a suggéré à Byron l'idée qu'un système de croyances ne durait guère plus de deux mille ans, et Polichinelle n'est pas homme à s'accommoder de deux mille ans de popularité, comme un législateur ou comme un sectaire. Polichinelle qui a

pour devise l'*Odi profanum vulgus*, a senti que les positions solennelles exigeaient une grande réserve, et qu'elles perdaient progressivement de leur autorité, en s'abaissant à des rapports trop vulgaires. Polichinelle a pensé comme Pascal, si ce n'est Pascal qui l'a pensé comme Polichinelle, que le côté faible des plus hautes célébrités de l'histoire, c'est qu'elles touchaient à la terre par les pieds, et c'est de là que proviennent en effet ces immenses vicissitudes qui ont fait dire à Mahomet :

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu !

Polichinelle, logicien comme il l'est toujours, n'a jamais touché à la terre par les pieds. Il ne montre pas ses pieds. Ce n'est que sur la foi de la tradition et des monuments qu'on peut assurer qu'il a des sabots. Vous ne verrez Polichinelle ni dans les cafés et les salons comme un grand homme ordinaire, ni à l'Opéra comme un souverain apprivoisé qui vient complaisamment, une fois par semaine, faire constater à la multitude son identité matérielle d'homme. Polichinelle entend mieux le *décorum* d'un pouvoir qui ne vit que par l'opinion. Il se tient sagement à son entresol au-dessus de toutes les têtes du peuple, et personne ne voudrait le voir à une autre place, tant celle-là est bien assortie à la

commodité publique, et heureusement exposée à l'action des rayons visuels du spectateur. Polichinelle n'aspire point à occuper superbement le faîte d'une colonne, il sait trop comment on en tombe; mais Polichinelle ne descendra de sa vie au rez-de-chaussée comme Pierre de Provence, parce qu'il sait aussi que Polichinelle sur le pavé serait à peine quelque chose de plus qu'un homme; il ne serait qu'une marionnette. Cette leçon de la philosophie de Polichinelle est si grave, qu'on a vu des empires s'écrouler pour l'avoir laissée en oubli, et qu'on ne connaît aujourd'hui de systèmes politiques bien établis que ceux dans lesquels elle a passé en dogme, celui de l'empereur de la Chine, celui du grand Lama, et celui de Polichinelle.

Aussi est-il des sophistes (et il n'en manque pas dans ce temps de paradoxes) qui vous soutiendront hardiment que Polichinelle se perpétue de siècle en siècle à la ressemblance du grand Lama, sous des formes toujours semblables, dans des individus toujours nouveaux, comme si la nature prodigue pouvait incessamment fournir à la reproduction de Polichinelle! Il y a près d'un demi-siècle, à mon grand regret, que je vois Polichinelle. Pendant tout ce temps-là, je n'ai guère vu que Polichinelle; je n'ai guère médité que sur Polichinelle, et je le

déclare dans la sincérité de ma conscience, non loin du moment où je rendrai compte à Dieu de mes opinions philologiques, et des autres. Il n'y a jamais eu qu'un Polichinelle. Je suis encore à concevoir comment le monde pourrait en contenir deux.

Le secret de Polichinelle, qu'on cherche depuis si long-temps, consiste à se cacher à propos sous un rideau qui ne doit être soulevé que par son compère, comme celui d'Isis; à se couvrir d'un voile qui ne s'ouvre que devant ses prêtres; et il y a plus de rapport qu'on ne pense entre les compères d'Isis et le grand-prêtre de Polichinelle. Sa puissance est dans son mystère, comme celle de ces talismans qui perdent toute leur vertu quand on en livre le mot. Polichinelle palpable aux sens de l'homme comme Apollonius de Tyane, comme Saint-Simon, comme Déburau, n'aurait peut-être été qu'un philosophe, un funambule ou un prophète. Polichinelle idéal et fantastique occupe le point culminant de la société moderne. Il y brille au zénith de la civilisation, ou plutôt l'expression actuelle de la civilisation perfectionnée est tout entière dans Polichinelle; et si elle n'y était pas, je voudrais bien savoir où elle est.

Pour exercer à ce point l'incalculable influence qui s'attache au nom de Polichinelle, il ne suf-

fisait pas de réunir le génie presque créateur des Hermès et des Orphée, l'aventureuse témérité d'Alexandre, la force de volonté de Napoléon, et l'universalité de M. Jacotot. Il fallait être *doué,* dans le sens que la féerie attribue à ce mot, c'est-à-dire pourvu d'une multitude de facultés de choix propres à composer une de ces individualités toute-puissantes qui n'ont qu'à se montrer pour subjuguer les nations. Il fallait avoir reçu de la nature le galbe heureux et riant qui entraîne tous les cœurs, l'accent qui parvient à l'ame, le geste qui lie, et le regard qui fascine. Je n'ai pas besoin de dire que tout cela se trouve en Polichinelle. On l'aurait reconnu sans que je l'eusse nommé.

Je vous ai déjà dit que Polichinelle était éternel, ou plutôt j'ai eu l'honneur de vous le rappeler en passant, l'éternité de Polichinelle étant, grace à Dieu, de toutes les questions dogmatiques, celle qui a été le moins contestée à ma connaissance. J'ai là du moins tous les livres de polémique religieuse que l'on a écrits depuis que l'on prend la peine d'en écrire, et je n'y ai trouvé de ma vie un seul mot qui pût mettre en doute l'indubitable éternité de Polichinelle, qui est attestée par la tradition monumentale, par la tradition écrite, et par la tradition verbale. — Pour la première, son masque a été retrouvé,

saisissant de ressemblance, dans les fouilles de l'Égypte. On sait s'il est possible de se tromper sur la ressemblance du masque de Polichinelle! et on m'assure que l'authenticité de ce portrait est au moins aussi bien démontrée que celle du testament autographe de Sésostris qu'on a dernièrement retrouvé aussi quelque part, à la grande satisfaction des gens de goût qui ne pouvaient plus se passer du testament de Sésostris. Pour la tradition écrite, elle ne remonte pas tout-à-fait si haut, mais nous savons que Polichinelle existait identiquement et nominativement, à l'époque de la création de l'Académie, qui partage avec Polichinelle le privilége de l'immortalité, par lettres-patentes du roi. Il est vrai que Polichinelle ne fut pas de l'Académie, et qu'elle en parle même, en termes un peu légers, dans son *Dictionnaire*, mais cela s'explique naturellement par le sentiment d'aigreur que jettent des concurrences de gloire entre deux grandes notabilités. — Pour la tradition orale enfin, vous ne rencontrerez nulle part d'homme assez vieux pour avoir vu Polichinelle plus jeune qu'il n'est aujourd'hui, et qui ait entendu parler à son bisaïeul d'un autre Polichinelle. — On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète; on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. «L'âge adulte est l'âge des dieux», dit Hésiode qui ne

devait pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse qui risquerait fort d'être une impiété. J'en conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle qui ne vieillit pas. Les dynasties passent, les royaumes tombent, les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont; les journaux qui ont détruit tout cela, s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je! les nations s'effacent de la terre; les religions descendent et disparaissent dans l'abîme du passé après les religions qui ont disparu; l'Opéra-Comique a déja fermé deux fois, et Polichinelle ne ferme point. Polichinelle fustige encore le même enfant, Polichinelle bat toujours la même femme, Polichinelle assommera demain soir le Barigel qu'il assommait ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens, ignorants ou prévenus, font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont de bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable; et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins prouvée

que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère quand elle le plongea dans le Styx, mais qu'importe à Polichinelle dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain, et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place du Châtelet, si ces louables études occupent encore quelques bons esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, assassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau, et emporté par le diable, reparaît infailliblement, un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais, ne rêvant qu'amourettes clandestines et qu'espiègleries grivoises. *Polichinelle est mort; Vive Polichinelle!* C'est ce phénomène qui a donné l'idée de la légitimité. Montesquieu l'aurait dit s'il l'avait su. On ne peut pas tout savoir.

Je poursuis. Polichinelle éternel et invulnérable, comme on voudrait l'être quand on ne sait pas ce que vaut la vie, Polichinelle a le don des langues qui n'a été donné que trois fois, la première fois aux apôtres, la seconde fois à la société asiatique, et la troisième fois à Polichinelle. Parcourez la terre habitée, si vous en avez le temps et le moyen; allez aussi loin de Paris qu'il vous sera possible, et je vous le souhaite, en vérité, du plus profond de mon cœur.

Cherchez Polichinelle, et que chercheriez-vous? Je vous mets au défi de suspendre votre hamac dans un coin du globe où Polichinelle ne soit pas arrivé avant vous. Polichinelle est cosmopolite. Ce que vous preniez d'abord pour la hutte du sauvage, c'est la maison de Polichinelle sous ses portières de coutil flottant (et vous savez si elle s'annonce de loin par le cercle joyeux qui l'entoure!) Polichinelle encore endormi, sa tête sur un bras, et son bras sur la barre de sa tribune en plein vent, comme l'Aurore de Lafontaine, ne se sera pas réveillé au brusque appel de son compère, ou au retentissement de l'airain monnayé qui sonne harmonieusement sur les pavés, que vous allez le voir tressaillir, sursaillir, bondir, danser, et que vous l'entendrez s'exprimer allégrement comme un naturel dans l'idiome du pays. Moi, voyageur nomade à travers toutes les régions de l'ancien monde, je n'ai pas fait vingt lieues sans retrouver Polichinelle, sans le retrouver naturalisé par les mœurs et par la parole; et si je ne l'avais pas retrouvé, je serais revenu; j'aurais dit comme les compagnons de Regnard :

*Hîc tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.*

Les colonnes d'Hercule de la civilisation des modernes, c'est la loge de Polichinelle.

Ce n'est pas tout : Polichinelle possède la véritable pierre philosophale, ou ce qui est plus commode encore dans la manipulation, l'infaillible denier du juif errant. Polichinelle n'a pas besoin de traîner à sa suite un long cortége de financiers, et de mander à travers les royaumes ses courtiers en estafettes et ses banquiers en ambassadeurs. Polichinelle exerce une puissance d'attraction qui agit sur les menus métaux comme la parole d'un ministre sur le vote d'un fonctionnaire public, puissance avouée, réciproque, solidaire, synallagmatique, amiable, désarmée de réquisitions, de sommations, d'exécutions, et de moyens coercitifs, à laquelle les contribuables se soumettent d'eux-mêmes et sans réclamer, ce qui ne s'est jamais vu dans aucun autre budget depuis que le système représentatif est en vigueur, et ce qui ne se verra peut-être jamais, car la concorde des payeurs et des payés est encore plus rare que celle des frères. Il n'y a si mince prolétaire qui n'ait pris plaisir à s'inscrire, au moins une fois en sa vie, parmi les contribuables spontanés de Polichinelle. L'ex-capitaliste ruiné par une banqueroute, le solliciteur désappointé, le savant dépensionné, le pauvre qui n'a ni feu ni lieu, philosophe, artiste ou poète, garde un sou de luxe dans sa réserve pour la liste civile de Po-

lichinelle. Aussi voyez comme elle pleut, sans être demandée, sur les humbles parvis de son palais de bois ! C'est que les nations tributaires n'ont jamais été unanimes qu'une fois sur la légalité du pouvoir, et c'était en faveur de Polichinelle; mais Polichinelle était l'expression d'une haute pensée, d'une puissante nécessité sociale, et tout homme d'état qui ne comprendra pas ce mystère, je le prouverai quand on voudra, est indigne de presser la noble main du compère de Polichinelle!

L'incomparable ministre dont j'ai eu l'honneur d'être le secrétaire particulier, dans le temps où les ministres répondaient encore aux lettres qui leur étaient écrites, se plaignant un jour de mes inexactitudes régulières, j'essayai de m'excuser comme un écolier, par le plaisir que j'avais pris à m'arrêter quelque temps devant la loge de Polichinelle. « A la bonne « heure, me dit-il en souriant, mais comment « se fait-il que je ne vous y aie pas rencontré?... » Mot sublime qui révèle une immense portée d'études et de vues politiques. Malheureusement il ne conserva le portefeuille que cinquante-trois heures et demie, et je ne le plaignis point, parceque je connaissais la force et la stoïcité de son esprit. Polichinelle venait de s'arrêter par hasard devant l'hôtel du minis-

tère; Polichinelle insouciant et libre, en sa qualité de Polichinelle, du caprice et de la mauvaise humeur des rois. Le ministre disgracié s'arrêta, par un de ces échanges de procédés qui signalent les bonnes éducations, devant la loge de Polichinelle. Polichinelle chantait toujours; le ministre se remit à l'écouter avec autant de joie que s'il n'avait jamais été ministre; et vous l'y trouverez peut-être encore, mais vous verrez, hélas! qu'on n'ira pas le chercher là.

Les notabilités n'y manquent pas, devant la loge de Polichinelle! Tout le monde y passe à son tour! Peu sont dignes de s'y fixer. L'oisif hébété la laisse en dédain; le flâneur impatient de nouvelles émotions, la salue tout au plus d'un regard de connaissance; le pédant pétrifié dans sa sotte science la cligne en rougissant d'un coup d'œil honteux. Vous n'y craindrez pas le contact effronté de la grossière populace aux goûts blasés et abrutis, écume de l'émeute et de l'orgie, qui se roule, sale cohue, autour des monstres du carrefour, des disputes gymniques des cabarets, et des échafauds du palais; elle a vu des enfants sans tête et des enfants à deux têtes; elle a vu des têtes coupées: elle ne se soucie plus de Polichinelle.

La clientèle ordinaire de Polichinelle est beaucoup mieux composée. C'est l'étudiant fraî-

chement émoulu de sa province, qui rêve encore les douceurs de sa famille et les adieux de sa mère. Hâtez-vous de goûter sur son visage frais et riant l'expansion de son dernier bonheur; demain il sera classique, romantique, ou saint-simonien; il sera perdu! — C'est le jeune député, patriote de conviction, honnête homme d'instinct, qui brave l'appel nominal pour venir méditer un moment avec Polichinelle sur les institutions rationnelles de la société. Loué soit Dieu qui l'a mis dans la bonne voie. La tribune de Polichinelle lui apprendra plus de vérités en un quart d'heure que l'autre ne peut lui en désapprendre dans une session. — C'est le pair déshérité qui descend de son cabriolet devenu plus modeste, pour se former au mépris des grandeurs humaines par l'exemple de Polichinelle. Homme heureux entre tous les hommes! il a perdu la pairie, mais il a gagné la sagesse! — C'est l'érudit cassé de travail que Polichinelle délasse et reverdit, ou le philosophe épuisé de spéculations inutiles, qui vient, en désespoir de cause, humilier ses doctrines trompées aux pieds invisibles de Polichinelle. — Et c'est encore mieux que tout cela!

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà! Vous le reconnaissez à son

rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore; mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent, et rient; les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors... Oh! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci!... Alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. — Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands! — Le flot de l'avant-scène roule à sa surface des petits bonnets, des petits chapeaux, des petits schakos, des toques,

des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent; et tout cela, vous savez pourquoi? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant! Je le comprends à merveille; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends!...

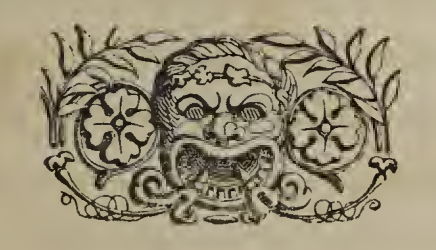
Au second rang cependant se pressent les bonnes et les nourrices, épanouies, vermeilles, joyeuses comme d'autres enfants, sous le bonnet pointu et sous le bonnet rond, sous la cornette aux bandes flottantes, et sous le madras en turban; les bonnes de la haute société surtout, aux manières de femmes de chambre, au cou penché, à l'épaule dédaigneuse, au geste rond, au regard oblique et acéré, que darde, entre de longs cils, une prunelle violette, et qui promet tout ce qu'il refuse. Je ne sais pas si cela est changé, mais je me souviens qu'elles étaient charmantes.

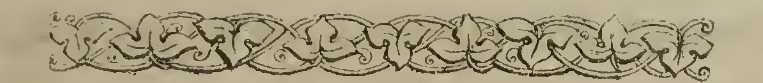
C'est ici que devrait commencer logiquement l'histoire de Polichinelle; mais ces prémisses philosophiques m'ont entraîné à des considérations si profondes sur les besoins moraux de notre malheureuse société, que l'attendrissement m'a gagné au premier chapitre de l'histoire de Polichinelle. L'histoire de Polichinelle, c'est,

hélas ! l'histoire entière de l'homme, avec tout ce qu'il a d'aveugles croyances, d'aveugles passions, d'aveugles folies, et d'aveugles joies. Le cœur se brise sur l'histoire de Polichinelle : *Sunt lacrymæ rerum !*

J'ai promis cependant l'histoire de Polichinelle. Eh, mon Dieu ! je la ferai un jour, et je ne ferai plus que cela : car c'est décidément le seul livre qui reste à faire ; et si je ne la faisais pas, je vous conseille en ami de la demander à deux hommes qui la savent mieux que moi, — Cruyshank et Charlet.

Ch. NODIER.





# L'ABBÉ CHATEL

## ET SON ÉGLISE.



J'imagine que dans les villes croyantes de la province, au cœur ou à l'extrémité de la France, on aurait peine à se figurer le malheureux état de la religion catholique à Paris! Depuis la grande secousse de 89, le catholicisme était bien malade, la révolution de 1830 l'a tué tout-à-fait. Bonaparte rendit, il est vrai, au culte chrétien ses monuments et son éclat extérieur, comme il ren-

dit au palais des Tuileries, et à peu près par la même raison, son antique étiquette, son maître des cérémonies, ses chambellans et ses grands seigneurs. La Restauration qui se souvenait de tout le passé, malheureusement pour elle, et plus encore malheureusement pour nous, rappela l'Église dans les affaires de ce monde. La vieille royauté reprit peu à peu ses molles habitudes; elle eut des abbés au ministère et à la chambre des pairs; elle mit des abbés partout où elle put en placer dans l'état; elle est morte surtout à cause des jésuites, des missionnaires et des abbés. C'est qu'en vérité, tout républicains que nous sommes peut-être, toujours est-il sûr que nous étions encore bien plus faits pour les doctrines monarchiques que pour les doctrines religieuses; nous n'avons été si ardents à briser le palais que parce qu'il s'était réfugié dans le sanctuaire. Le peuple n'en voulait tant à l'autel que parce que l'autel envahissait le trône; l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs une fois écrasé, la fureur populaire était satisfaite, elle n'avait pas besoin d'une double ruine pour s'arrêter dans ses terribles emportements!

Après les trois jours, et quand la vieille monarchie eut quitté Cherbourg pour se remettre en route sur ce mélancolique Océan témoin de tant de traversées si différentes, l'Église de Paris se

trouva si bien morte et abattue qu'elle n'eut pas la force de lever les mains au ciel et de s'écrier dans son beau langage : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* C'était là, sans contredit, un des fruits les plus amers de l'indifférence religieuse! Comment donc? le roi sacré à Reims est chassé de sa capitale, le trône légitime est réduit en poudre, une autre révolution s'empare de la France, et cette fois, quand trois rois s'en vont, enfant et vieillards, trois enfants! pas un prêtre n'est exilé! pas un autel n'est détruit! pas un temple n'est fermé! Voici donc que tout manque en même temps au christianisme, même la persécution!

L'Église de Paris, livrée à elle-même après le triste exil des rois, n'eut un moment d'espoir, dans ce profond délaissement, que le jour où Saint-Germain-l'Auxerrois fut dévasté et le palais de l'Archevêché ruiné de fond en comble. C'était là une assez belle occasion à saisir pour les âmes avides de témoigner de leur foi, même par le martyre! On allait donc enfin s'occuper de religion dans cette ville où personne n'en avait dit un seul mot, même pour la maudire! Malheureusement la colère du peuple ne dura pas. Ce fut la colère d'un moment. L'église une fois ravagée, le peuple l'abandonna comme l'enfant abandonne son jouet. Il fut question sur-le-champ d'en faire

une mairie. Depuis qu'elle est fermée, cette vieille église, la paroisse de tant de rois et de tant de chrétiens, personne n'a demandé à ce qu'elle fût ouverte de nouveau. Personne ne va la voir, même comme on va voir des ruines; personne, pas même ceux qui trouvèrent un heureux mariage à ces autels; pas même ceux dont les aïeux ont été réveillés sous ces dalles brisées. Bien plus, la voirie a proposé de l'abattre, ce monument si élégant et si riche, il a fallu que M. de Châteaubriand élevât la voix du haut de son Ferney, à lui, pour sauver le monument chrétien! En vérité, ce n'était pas la peine d'être si formidablement dévastée pour si peu! Ce jour de colère n'a pas rapporté à l'Église de Paris ce qu'il lui a coûté. C'est la première fois que l'Église perdit à ce jeu contre la colère des peuples. C'est que la colère du peuple de Paris contre l'Église ne fut que la boutade capricieuse d'un instant. Blessé dans le respect qui lui était dû (nous étions bien voisins des trois jours, et le peuple était encore fort susceptible!), le peuple se précipita dans le temple, il brisa le bois, la pierre, le fer, le marbre; il jeta par la fenêtre les meubles du curé, il lut sa correspondance à haute voix, il se coiffa des cornettes de la servante, il renversa la sainte hostie sans la voir et sans même l'honorer d'un sacrilége particulier; le len-

demain à l'Archevêché ce fut la même fête. On eût dit, à voir voler en l'air la bibliothéque de l'Archevêché, une seconde bataille du *Lutrin*. Mais cette fois, ce fut une bataille désastreuse, une perte presque aussi irréparable que celle des médailles qu'on a volées à la Bibliothéque! Hélas! Tout fut détruit. Je les ai vus, ces beaux livres, échappés par miracle aux Vandales sanglants de 93, tournoyer dans l'eau, emportés par la vague, et s'abîmer contre les arches du Pont-Neuf, aux grandes acclamations de la foule joyeuse! Cette joie et ces rires étaient plus à craindre pour la foi que tout le sang des bonnets rouges. Les bourreaux déchiraient le prêtre; nos écervelés de Paris faisaient mieux que de déchirer le prêtre, ils abolissaient la foi! Les bourreaux se donnaient au moins la peine d'être athées! Qui se donnerait la peine d'être athée aujourd'hui? L'athéisme qui s'emporte à de pareils excès est encore une croyance.

Voilà donc mon peuple qui fait en riant plus de mal que n'en firent jamais toutes les colères sérieuses de l'autre révolution!

La science théologique perdit ce jour-là le dernier et le plus vaste amas de livres dogmatiques qui fût en France; puis, comme c'était un lundi gras, quand il n'y eut plus un seul tableau contre les murailles, une seule chasuble dans les

armoires, un seul volume dans la bibliothéque, les joyeux dévastateurs allèrent se déguiser pour le bal du soir; et, sous le masque, en habits d'arlequins ou de gilles, il eût été impossible de les distinguer des autres fous de la soirée, tant il y avait peu de colère dans leurs ravages, tant ces ravages étaient plutôt une œuvre de délassement, de plaisir ou de vengeance, que d'impiété ou d'irréligion!

Le peuple de Paris avait bien le temps d'être impie un jour gras! Le peuple de Paris, faquin, flâneur, bon enfant, spirituel, lui, impie le mardi gras! vous le connaissez bien le peuple! Il est allé à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et à l'Archevêché parce qu'on y allait. Mais, pour voir passer le bœuf gras, pour le bal de la Porte-Saint-Martin, pour les saturnales de la barrière, voyez comme il laisse l'Archevêché et l'église! Plus d'Archevêché à ruiner, plus d'église à dévaster, plus rien que le bœuf à voir et le bal à traverser dans ce Paris tout à l'heure si en colère! Vous voyez bien que le catholicisme n'avait aucune persécution à espérer d'un peuple ainsi fait, d'un peuple qui abandonne l'église à moitié ruinée pour se livrer aux délices d'une journée de carnaval. C'est bien pour ce coup-là que nous pourrons dire: *Abomination! désolation!*

Ainsi a passé la bourrasque. Quand le joyeux

mardi, précédé de ses deux frères, nous eut fatigués presque autant que le dernier des trois fameux jours; quand les Monts-de-piété, ces infâmes cavernes à usure, qui dévorent la substance et les habits du peuple au profit de ses vices et de son oisiveté, regorgèrent de ses dépouilles; quand cette crise de joie eut passé comme était passée cette crise de révolution, Paris revint, à quelques émeutes près, à son calme habituel. Toute la vie sociale, interrompue par des cris si divers, reprit son cours; le Palais-Royal resta le même, avec quelques sentinelles de plus à ses portes; les tribunaux replacèrent la sellette renversée, la presse périodique eut plus que jamais le procureur du roi à ses trousses; alors tout recommença pour nous, peines et plaisirs, folies, nouvelles, sérieuses dissertations politiques, calomnies et romans d'amour; l'Église seule trouva qu'elle avait perdu quelque chose, sa dernière et fragile ressource, le pouvoir. Elle avait perdu son présent et son avenir. Elle avait perdu les ambitions du sanctuaire, les évêques courtisans, l'archevêque orateur politique, le roi de France aux autels, la sainte semaine, et le deuil catholique du saint vendredi; les *Te Deum* solennels et les processions des grands jours, quand toute la cour de Charles X suivait à pied le dais du prêtre; elle avait perdu tout cela, l'Église; elle

restait au milieu de cette révolution, seule, mourante, morte, non pas vaincue, elle était vaincue depuis long-temps.

Alors quelques âmes s'inquiétèrent de ce malaise. Les unes par devoir, les autres, quelle honte! uniquement par ambition. Pour celui qui observe, c'est une chose digne de remarque que ces efforts en sens contraire pour profiter d'une religion qui ne va plus.

Voyez M. de La Mennais, ce grand apôtre, ce sublime écrivain, ce chrétien si respectable, si respecté; cette grande voix qui nous a remués nous autres sceptiques, aussi violemment que la voix de Jean-Jacques Rousseau, flétrissant tout le dix-huitième siècle; eh bien! voyant l'Église abattue, isolée, pauvre et triste, M. de La Mennais a élevé la voix de nouveau; il a parlé au nom de Dieu et de la liberté; il a appelé autour de sa parole puissante les débris épars de ce catholicisme dont il était resté le grand-prêtre en France; qui ne croirait, dans ce silence religieux, que cette grande voix va être écoutée? Qui se douterait que ce signe de ralliement ne paraîtra pas aussi haut dans le ciel que le *Labarum* de Constantin? Hélas! hélas! la grande voix n'a pas été entendue, le drapeau élevé dans le ciel n'a pas été salué sur la terre, M. de La Mennais *n'a pas été vainqueur par ce signe!* Voilà que M. de

La Mennais, désavoué par un clergé qui a peur, part demain pour Rome, laissant son journal suspendu; prosterné aux pieds du souverain pontife, il lui demandera, les mains jointes, la permission d'employer son génie et son reste de vie à défendre les restes du catholicisme dans cette France qui échappe au Saint-Siége, comme à peu près le reste de la terre lui a déjà échappé. En attendant, *l'Avenir* a cessé de paraître, malgré sa noble devise : *Dieu et la liberté!* Que voulez-vous faire pour la religion dans un royaume qui est resté sourd à M. de La Mennais?

Chose étrange! cet instant misérable de décomposition religieuse, morne, éteint, flasque, sans poésie, sans style, sans couleur, sans énergie, c'est cet instant même que plusieurs sectaires du dernier ordre ont choisi pour introduire un schisme dans l'Église. Impudents novateurs! révolutionnaires sans courage! ignorants des choses de ce monde! ambitieux maladroits et sans cœur! ne voilà-t-il pas des hommes qui, faute de mieux, faute d'une sous-préfecture, peut-être, ou d'une place de chanoine, se font schismatiques! Les voilà! regardez combien nous avons aujourd'hui de Luthers et de Calvins! Ils seraient Mélanchthon au besoin, si Mélanchthon, génie tout grec, n'était pas le plus doux, le plus humain, et le plus mélancolique des esprits. Les malheureux!

ils osent parodier Luther! Luther, cette torche ardente jetée sur des gerbes de blé! Voilez-vous la face! couvrez-vous de rougeur! Voilà comment tout se dénature! Quand vint Luther, toute l'Europe était croyante. Les saints étaient debout sur leurs piédestaux, la Vierge était adorée les mains jointes, le Vatican s'appuyait sur le trône des rois, c'était grand et beau alors à un pauvre moine allemand, en pieds nus et sans chemise, de venir jeter la réforme au milieu de cette union intime de tous les pouvoirs! Luther brisant l'autel, faisant trembler les cathédrales, luttant tout seul contre les foudres du Vatican, à la bonne heure! Voilà mon grand saint à moi! saint par la parole comme par le dévouement, saint par le courage, saint par l'intelligence et le génie, saint par la rébellion! Luther, homme de cœur et d'âme, et de tenace volonté; orateur entre deux pots de bière, remuant toute l'Europe, assemblant les Conciles, faisant trembler tout ce qui était debout, renversant, coupant, dévastant, jonchant la terre de croyances, d'églises, d'armées, de papes, d'évêques, d'indulgences, de messes, d'hosties, de confessionnaux; ouvrant les monastères, les tombeaux, le purgatoire, dénouant tout ce qui était noué sur la terre, et dans le ciel, et dans l'enfer; Luther et le quinzième siècle unis tous deux, mariés tous

deux, accouplés tous deux, heureux tous deux, jusqu'à l'inceste, étonnés tous deux l'un de l'autre, grondant tous deux, se remuant tous deux! même lave, même fumée, mêmes cendres, mêmes feux bleus et rouges! Voilà qui était beau! Mais aujourd'hui, chez nous, à Paris, entre deux émeutes, après deux révolutions, parmi nos bourgeois vaniteux, nos femmes guindées et ménagères, nos artistes couleur de rose, à côté de notre Italie Autrichienne, sous le joug de cette indifférence qui nous déshonore et nous perd, un quinzième siècle, à nous! un Luther, à nous! une réforme en 1831! quelle triste parodie! quelle profonde misère! quelle insolente vanité!

Cependant, de notre temps, un homme s'est rencontré qui a voulu être Luther. L'abbé Châtel, ou mieux encore, pour parler comme les adeptes, monseigneur François-Ferdinand Châtel a rêvé, lui aussi, sa réforme. Voyez l'impudence et le malheur de cet homme! Son rôle était beau encore dans le dépérissement de l'Église. Il pouvait être pauvre, inconnu, laborieux et fidèle membre du catholicisme qui se perd, il pouvait souffrir en silence au milieu de ces ruines vénérables, il pouvait être catholique sous M. de La Mennais, il pouvait être obéissant et dévoué à ce pouvoir sans puissance; le malheureux n'a pas voulu! Il a renoncé de gaîté de cœur

à ce dévouement chrétien; cette honorable fidélité lui a paru trop dure. Il s'est fait évêque à sa manière, il s'est fait chef d'Église, il s'est révolté! Et nous avons appris le même jour qu'il n'y avait plus d'Église à Paris et que nous avions une Église de plus.

A ce sujet, j'ai bien peur qu'en voyant le titre de ce chapitre, on ne me reproche d'avoir donné trop d'importance à cet obscur schismatique. J'ai donc besoin d'expliquer ici que monseigneur Châtel n'est que le prétexte de cet essai futile; que voulant faire l'histoire des religions nouvelles de Paris, j'ai choisi l'abbé Châtel comme le type le plus niais de nos Mahomets de bazar et de carrefour. J'aurais pu aussi bien choisir Saint-Simon ou le grand-maître des Templiers! mais l'abbé Châtel m'est tombé sous la main, et je l'ai pris, comme il m'est venu, par hasard, sauf à faire aux autres Dieux mes très-humbles excuses de cette préférence qui pourra les blesser.

Voici donc l'abbé Châtel qui lève l'étendard de la réforme, le lendemain de la révolution! La réforme de l'abbé est de toute simplicité. Elle consiste en trois choses principales; d'abord à donner les sacrements au plus bas prix possible à tous ceux qui les demandent; ensuite à donner les sacrements à tous ceux à qui l'Église les refuse; enfin à remplacer la langue latine par la langue vul-

gaire; à dire en français : *Gloria Patri!* et *allez-vous-en, la messe est dite*, au lieu de *Ite missa est.*

Tel est, à peu près, tout le catéchisme de M. Châtel. Il aplanit, comme on voit, bien des difficultés. Il ouvre les portes de l'Église aux excommuniés de tous les genres. Il met les sacrements à la portée de tous, il donne au vulgaire l'intelligence de la sainte messe, comme si nous n'avions pas des *Heures* traduites à l'usage des fidèles! Aujourd'hui une religion, avec ses mystères et son culte, n'est pas plus difficile à établir que cela.

Aujourd'hui toute la recette, pour faire une religion, pourrait se résumer en ces deux mots qui font tout le secret de ce siècle commercial :

*Pour faire une religion trouvez d'abord des actionnaires.*

Une religion, c'est comme un journal; seulement, vu le prix du timbre, dans cette époque où la presse est délivrée de toute entrave, il en coûte beaucoup moins cher pour faire un Dieu qu'un rédacteur en chef.

Ce qui tuera l'abbé Châtel, c'est que les actionnaires ont manqué.

Ce qui tuera la religion de Saint-Simon, c'est qu'elle ne s'est pas contentée d'être religion, c'est qu'elle a voulu aussi être journal. Religion et journal en même temps, c'est beaucoup trop embrasser à la fois. Ce qui tuera la religion de

Saint-Jean, c'est que son très-illustre chef s'est contenté, pour l'établir, d'une brochure de trente pages[1]. Le public a traité cette brochure comme il ne traiterait pas une comédie en cinq actes et en vers. J'en suis fâché pour la religion des Johannites ou primitifs, et pour le pontife F. Antoine de Palmyre, le prêtre F. Charles de Dublin, le nonce apostolique F. Polydore de Saint-Jean, le coadjuteur général F. J. A. Joseph de Mascate, et le secrétaire F. Pierre-Louis de Tours, qui a signé cette brochure *par ordre de la cour*. Entre ceci, être dieux ou journalistes, d'honnêtes entrepreneurs devraient choisir par pitié pour l'actionnaire! Il arrive en effet ou que le journal tue la religion, ou que la religion tue le journal; c'est ce qui est arrivé à Saint-Simon et au *Globe*. M. Châtel, quoique moins sage que Saint-Jean *le primitif*, était plus sage que Saint-Simon.

Ce n'est pas que M. l'abbé Châtel n'ait pas eu, lui aussi, son journal. Le journal de l'abbé Châtel est, au contraire, la première chose que nous ayons vue affichée sur les murs de Paris après la révolution de juillet. Le prospectus de l'entreprise promettait beaucoup de tolérance et de charité chrétienne. Ce prospectus, pour le

[1] *Épître du Souverain Pontife et Patriarche de la Religion Chrétienne catholique-primitive, à M. l'Archevêque de Paris.* Paris, Delaunay, 1831.

dire en passant, était une grande maladresse. L'abbé Châtel peut être un grand dieu, mais, à coup sûr, il ne sera jamais un grand journaliste, ce qui est bien autrement difficile de nos jours. En effet, vendre de la tolérance religieuse et de la charité chrétienne après le 29 juillet, c'était la plus extrême maladresse, c'était le plus grossier des contre-sens, c'était faire jouer sous l'Empire les vaudevilles guerriers de 1815. Heureusement pour la race actionnaire l'abbé Châtel, faute d'actionnaires, a été obligé de suspendre son journal; à peine a-t-il pu s'élever à la brochure de trente pages comme F. BERNARD-RAYMOND, le pape primitif du grand Saint-Jean.

Le commerce du Dieu Châtel n'eut guère plus de succès que son journal. Vainement les sacrements étaient à rien; personne n'en voulut même pour rien. Les enfants prédestinés au paganisme (car, dans cette ville chrétienne, nous avons nos Bohémiens sans foi et sans Dieu, aussi nombreux qu'au quatorzième siècle) restaient païens malgré le baptême gratis, ou bien s'ils étaient baptisés, ils étaient baptisés, je ne dis pas au même autel que leurs pères, la génération de 93 ayant eu fort peu l'habitude du baptême, mais au même autel du moins que leurs grands-pères qui, à coup sûr, étaient chrétiens. Les morts eux-mêmes, les morts expirés sans

extrême- onction passaient aussi fièrement, et sans s'y arrêter davantage, devant la boutique de l'abbé Châtel que devant le temple catholique; le nouveau schisme, faute d'actionnaires et de débouchés, fut bientôt à bout. La ruine vint le trouver au milieu de sa première ferveur, et il eut bien de la peine à se loger au quatrième étage d'une assez chétive maison de la rue Saint-Roch. Encore fallut-il bien cacher au propriétaire de cette maison quelle était la profession de son locataire, et qu'il donnait à loger à un Dieu!

Vous autres, honnêtes gens de province, bonnes gens, mes frères, qui savez encore votre catéchisme par demandes et par réponses, qui allez à la messe le dimanche, qui mariez vos jeunes filles à l'église, qui faites maigre le vendredi, et qui ne vous en portez pas plus mal; je suis sûr que tout ce que je vous raconte-là vous paraît bien étrange! Vous vous étonnez de tous ces nouveaux cultes, vous admirez comment tous ces autels de carton s'élèvent sérieusement dans des sanctuaires de trois pieds, ayant pour tout encens l'odeur des cuisines ou de l'écurie; vous ne comprenez pas cela, vous autres! et vous sifflez outrageusement le Saint-Simonien voyageur, apôtre en frac et en casquette de loutre, commis voyageur de l'industrialisme et de la capacité; vous avez bien raison, messieurs, de souf-

fler sur ces autels, et de siffler ces missionnaires, vous êtes avant tout des hommes de bon sens et de cœur, le positif, à vous, est votre bien; mais dans les choses qui tiennent à la foi, comme dans celles qui tiennent à la Liberté, il en est tout autrement à Paris.

Il existe à Paris une race d'oisifs qui échappe à toutes les analyses, à toutes les descriptions. Il y a des oisifs partout, à Paris; sur les quais, sur les ponts, sous les ponts, à l'Institut, à la porte des théâtres, chez les oiseleurs, chez les marchands de tulipes et de roses, chez les marchands d'antiques et de nouveautés, chez les graveurs, chez les bouquinistes, dans l'atelier du peintre, chez moi, qui écris ces lignes entouré de charmants oisifs! L'oisif n'a pas de nom, il a tous les noms. L'oisif est de tous les âges, il est de toutes les couleurs; il est d'hier, il est d'aujourd'hui, il sera demain, il vivra toujours; il n'est pas de la veille, il n'a pas vécu; l'oisif ne sait d'où il vient, où il va, où il est. L'oisiveté est plus qu'une passion, c'est une industrie; dans une ville comme Paris, l'oisiveté est plus qu'un besoin, c'est un luxe. L'oisif pose, loue, blâme, il sert d'enseigne, il annonce, il indique, il découvre, il amuse; il sert à faire remarquer tout ce qui se dit, se vend, s'achète, et se fabrique dans la grande ville, l'esprit surtout. Chaque métier a ses oisifs,

chaque art a ses oisifs. Chaque renommée, vraie ou fausse, a ses oisifs. Ne vous étonnez donc pas, sachant cela, que la religion, elle aussi, cette puissance à son déclin, cette profession décolorée, cette renommée fatiguée de toutes parts, ait ses oisifs!

Toutes ces religions nouvelles dont je vous parle, sont donc soutenues par les oisifs de religion, à peu près comme les romans de mœurs sont soutenus par les portières, les marchandes de modes, les femmes d'huissiers, et autres lecteurs de même force. Nos oisifs de sacristie s'occupent de toutes les spécialités de leur ressort. Ils tiennent, eux aussi, à compléter leur Callot. Dès qu'un nouveau prophète sonne de la trompette, ils font comme les oisifs de place publique qui accourent assidûment autour de l'escamoteur, espérant toujours un bon Paillasse; ce sont ces oisifs-là qui forment le premier noyau des églises en l'air; ce sont les compères innocents de nos Mahomets des rues; ce sont eux qui ont fait verser les premiers fonds dans les caisses des Saint-Simoniens, qui ont fait cercle aux prédications de l'abbé Châtel! eux qui impriment à crédit les brochures des chrétiens selon Saint-Jean.

C'était vraiment chose curieuse de monter à l'église de l'abbé Châtel, dans les premiers jours de sa fondation! Vous demandiez au portier où

le Dieu était logé; et le portier, d'un air nonchalant et vous parlant à peine, vous indiquait le moderne Vatican avec autant de mépris que s'il se fût agi d'un locataire qui n'avait pas payé son terme. Vous montiez. L'escalier était roide et tortueux. Il arrivait souvent que vous vous trompiez de porte, alors une jolie grisette, espèce de princesse déchue en petit jupon et en tablier noir, vous disait d'un petit air boudeur: — *Ce n'est pas ici, monsieur!* puis elle refermait avec impatience cette porte qu'elle avait ouverte en souriant. A la fin, à force de monter, vous arriviez à la porte du temple; vous agitiez la sonnette au ruban sale, la porte s'ouvrait, et vous étiez dans le sanctuaire.

Quel sanctuaire, grand Dieu! tout le ménage équivoque d'un garçon parisien. Le rideau jadis blanc, le carreau froid et ciré, le buffet en noyer, les chaises en méchant acajou, la carafe d'eau jaunâtre, le briquet phosphorique sur la cheminée, et sur les murs presque humides des gravures d'un blanc pâle, suivies de quatre lignes d'explication. C'était en ce lieu que se disait la sainte messe! C'était là qu'on ployait les genoux à cette ridicule parodie! Futiles Parisiens! qui vont un dimanche jouer avec les mystères, avec les croyances, avec les pompes de la religion de leur patrie! Ingrats Parisiens qui paro-

dient le culte sacré de leurs pères! Ingrats et injustes, et absurdes, qui couvrent de cette humiliation la vieille foi, les vieilles mœurs, le vieux sacerdoce, les cheveux blancs des pontifes, et dix-huit siècles d'histoire! Or, toute cette profanation se passait, comme je vous le dis, en pleine paix, en plein jour, sérieusement! On s'agenouillait à l'*introït;* on se frappait la poitrine au *meâ culpâ,* on baissait la tête au *sanctus!* Le prêtre était en robe blanche et en étole; il levait les yeux au plafond de sa chambre; il lisait l'Épître et l'Évangile en français; vous eussiez dit, à voir cela par le gros bout d'une lorgnette de spectacle, ces enfants de bonne maison, qui jouaient autrefois à la chapelle sous les yeux de leurs précepteurs; voilà ce que c'était que l'Église de l'abbé Châtel!

Or, comme vous le pensez bien, la même chose qui a manqué à l'Église de l'archevêque de Paris, a manqué aussi à l'Église de l'abbé Châtel. La persécution qui a fait saint Pierre et Luther a manqué au Luther de 1830. Paris a laissé passer le nouveau culte comme quelque chose de tout simple. On n'a pas même chicané le pontife Châtel sur sa traduction de l'*Évangile;* on s'est tout au plus bouché les oreilles en entendant un mauvais langage français, sans césure et sans harmonie, psalmodié sur des airs qui n'étaient pas faits pour lui. Voilà tout ce qui est arrivé à l'abbé

Châtel. On est allé quelque peu chez lui ; on a dérangé ses meubles, on a terni son parquet, on a regardé ses gravures, on a examiné son calice de plomb, on a remis son chapeau sur sa tête et on est sorti de cette chambre assez mécontent, comme on sort toujours d'un spectacle qui ne vous a rien coûté.

Faites donc des religions ! soyez apôtre ! exposez-vous à être martyr, pour être traité comme l'épicier du coin !

Dans ce siècle d'intrigues et de malaise, dans ce siècle qui a tout refait, qui a refait le moyen âge et le dix-huitième siècle, les deux extrêmes dans l'art, l'extrême foi et l'extrême incrédulité ; dans notre flasque époque qui a tout imité, c'était pourtant une bien belle chose et bien nouvelle à inventer qu'un schisme !

Moi qui vous parle, j'ai vu la religion de l'abbé Châtel dans toutes ses pompes. J'ai assisté à son jour d'éclat. Je l'ai suivi de son quatrième étage dans sa cathédrale improvisée de la rue Saint-Honoré ; j'ai assisté à tous les mystères de sa doctrine; j'ai entendu tous les contre-sens de sa traduction française ; j'en ai fait mon homme, à moi ; ma science, à moi ; mon histoire, mon bien ; il m'a coûté tant d'ennui et d'indignation cet homme mitré ! et voilà pourquoi je le fais servir de milieu à cette futile étude de nos croyances reli-

gieuses, si malades, si infirmes, et qui seront mortes demain tout-à-fait.

Il existe rue Saint-Honoré, à côté de la fontaine, un vaste Bazar, dans lequel on avait imaginé de vendre toutes les marchandises de luxe à juste prix. Dans ce Bazar, on a établi de petits magasins en bois de chêne bien ciré; au milieu de chacun de ces magasins se tenait, dans le principe, une jolie petite marchande accorte et vive, décente pourtant, qui attirait le regard et l'argent, et quelquefois le cœur des chalands. Après les premiers mois d'engouement, le Bazar vit diminuer la foule; le bon marché le tua comme il tuera toujours les entreprises de luxe; peu à peu les jeunes marchandes délogèrent, elles furent remplacées par leurs sœurs aînées d'abord; je ne jurerais pas à présent que leurs grand'mères n'aient pas pris leur place. C'est ce Bazar que choisit l'abbé Châtel pour entonner dans tout son éclat sa liturgie française, à l'usage des bonnes d'enfants, des faiseurs de vaudevilles, et des académiciens de province, voire même souvent de Paris.

Il fallut de grands préparatifs pour venir à bout de ce pieux dessein. On chassa les vieilles marchandes, on enleva les petites boutiques, les marchandises délogèrent pour un jour. Cette fois les rôles étaient changés, Jésus-Christ

avait chassé les marchands de son temple, il les chassait à présent de leurs boutiques; avec cette différence toutefois que les boutiques étaient louées pour ce jour de schisme. Quand le Bazar fut vide, on le couvrit de tentures louées aussi à l'entreprise des Pompes-Funèbres; on éleva un autel blanc sur ces tentures noires, on alluma des cierges dans des flambeaux de cuivre, on cacha la lumière du jour, on fit un sanctuaire tant bien que mal, on décrassa des enfants de chœur; l'abbé Châtel eut des acolytes; il entra avec ses deux acolytes, les mains jointes, tous les trois en grandes robes de prêtres, en chasubles, et alors la messe commença.

J'assistais à cette messe; j'étais avec une parente à moi, une femme pieuse de ma ville dévote. Elle regardait cette profanation en rougissant. Le prêtre était à genoux; les assistants étaient debout : je puis dire que cette messe, dite en français, parut à tous plus inintelligible mille fois que la messe latine. C'était chose bizarre, en effet, d'entendre ce prêtre en surplis, en aube blanche, se retourner vers nous et nous dire, à douze ou quinze reprises : *le Seigneur soit avec vous !* à quoi les petits clercs répondaient en fausset : *et avec ton esprit!* O mon Dieu! quelle messe! quel style! Figurez-vous l'*Iliade* d'Homère traduite en vers français. Figurez-vous l'*Énéide* en

prose; figurez-vous le *Don Juan* de Mozart arrangé pour deux flageolets avec accompagnement de guitare, et vous aurez l'idée de cette profanation.

Tout le service continua de la même sorte. C'était une messe des morts pour la Pologne (voyez la prescience des religions qui commencent!); on chanta entre autre prose le *Dies iræ*. Cette belle prose latine, grave, lente, majestueuse, sonore, dont le rhythme rimé a quelque chose de si lugubre, comme elle fut défigurée par ces traducteurs à son de trompe! Que de désenchantement dans ce pâle récit d'une résurrection si belle! Que les terreurs du mourant dans le *Dies iræ* étaient décolorées, s'exprimant dans la prose de la Gazette d'Augsbourg! Si je n'avais pas eu peur d'être ridicule, comme je me serais levé de bon cœur pour dire à ce prêtre : — *Tu mens!* ce n'est pas là la religion catholique, apostolique et romaine, avec son beau langage, son rhythme savant, ses pompes si riches, ses pontifes sacrés! — Tu mens! ce n'est pas là la religion nationale! — Tu mens! ce n'est pas ainsi que parlent les maîtres chrétiens! La mort chrétienne a des élans inconnus vers le ciel dont tu n'as pas le secret. — Tu mens! prêtre renégat, va te convertir avant tout, et puis reviens quand tu seras pardonné, reviens prier pour la Pologne, tu seras digne

de prier pour elle alors ! Voici ce que j'aurais dit à ce prêtre si le sang-froid des assistants à cette messe n'avait pas été si naturel et si vrai. Rien n'étonnait ce monde de curieux; ni cet autel improvisé dans une boutique, ni ces prêtres parlant une langue étrangère, ni ce Dieu qui se faisait homme sur une table, ni ces chanteurs de l'Opéra qui chantaient en chœur, ni cet évangile dévoilé, ni cet encens manqué, ce faux parfum qui brûlait à la place même où la veille se marchandaient des tapis de laine, rien de tout cela n'étonna l'assemblée! Elle écoute, elle regarde, elle salue, elle se lève, elle met la main à la poche pour les frais du culte, oubliant qu'elle avait déjà payé en entrant; il y en eut plus d'un qui chercha l'eau bénite avant d'entrer ou de sortir. Quel peuple ! quel peuple! quel être mobile! qu'il est facile de faire une révolution avec ce peuple bouche béante, l'œil ouvert, et qui regarde tout passer! Peuple curieux avant tout, sans âme, sans cœur, sans souvenirs! curieux et idiot, qui regarde couler l'eau, et qui s'amusera tant que vous voudrez à cracher dans un puits pour faire des ronds, comme ce grand flandrin de vicomte dans Molière. O le peuple! il se met en haie sur la route de l'Océan, et tour à tour il voit passer l'Empereur chargé

de fers, puis l'Empereur précédé par les aigles, puis l'Empereur enchaîné, puis trois fois aussi la royauté enchaînée et couronnée; le peuple est tout occupé à ce spectacle, qui est devenu monotone chez nous, chez nous trois et quatre fois malheureux! il n'a pas une larme pour l'étrange drame qui passe et repasse si tristement sous ses yeux. Il se presse sur la route de Cherbourg pour être au lever de la toile à chaque révolution nouvelle, et puis à la fin de l'action, quand la dernière révolution a passé aussi lentement que le tombereau de la Grève, le peuple n'a pas une larme, pas un instant de colère, de pitié, de reconnaissance et d'amour pour ces vaincus dont il touche les guenilles, pour ces ruines qu'il foule aux pieds, pour ces triomphes d'hier qu'il applaudissait hier à genoux, et qu'il siffle impitoyablement aujourd'hui! Le peuple! O le peuple! Enlevez-lui son roi, il ira offrir le trône vide au premier qui passe. Enlevez-lui son Dieu, il offrira au premier schismatique ce temple désert; Jésus-Christ s'en va, ouvrez la porte à Mahomet, ainsi le veut le peuple! amenez Mahomet au peuple; à toi, Mahomet, si tu en veux, ce qui reste du temple de Jésus-Christ!

Cela est fatigant à penser, n'est-ce pas? qu'une nation ne tienne pas davantage à ses croyances!

C'est pitié de penser que les ennemis peuvent entrer dans la ville et que personne ne prêtera son char pour sauver les dieux qu'on traîne au Capitole! Brûlez la ville! que le Cosaque mette le feu à Paris! Énée emportera son père, peut-être, mais à coup sûr il oubliera d'emporter les Dieux Pénates! les Dieux de la patrie et de la famille! au feu les Dieux! —Voilà comment j'ai assisté à la messe de l'abbé Châtel, dans la chambre à coucher d'abord, puis ensuite dans le Bazar Saint-Honoré; mais chambre ou Bazar, je suis sorti de cette messe, honteux de moi-même et des autres, honteux pour cette ville où se fondait un nouveau schisme sans que personne s'en doutât. Croyez donc à la stabilité des trônes nouveaux quand vous voyez où les religions nouvelles viennent aboutir!

Il était dit que ce jour-là (le jour de la messe au Bazar) était un jour de complète profanation. M. Casimir Delavigne avait fait des vers pour cette cérémonie, et quand toutes les prières ont été dites, quand on a eu assez profané la messe, assez profané la poésie de M. Delavigne et la belle voix d'Adolphe Nourrit, alors on a profané aussi l'oraison funèbre. A la fin de cette messe, un vieillard imbécile, aux lèvres pendantes, à l'œil terne et mort, a osé mettre un pied plus que profane

dans l'oraison funèbre, ce domaine de Bossuet! Je ne sais quels mots étranges il a balbutiés, quelles phrases d'écolier il a débitées, mais, pour moi, ce que je sais fort bien, c'est qu'en présence de ce ballot de foin changé en autel, en présence de ces paroles françaises, dans cette boutique changée en temple, prêtant l'oreille à ce vieillard sans parole et sans voix, je compris pour la première fois de ma vie, et bien mieux encore qu'en lisant le *Génie du Christianisme*, ce que c'était en effet que la religion de saint Jean Chrysostôme, de Raphaël, et de Bossuet, cette religion qui nous a donné les oraisons funèbres et Saint-Pierre de Rome, qui a enseigné l'art au moyen âge, la poésie au dix-septième siècle, qui a animé, fécondé, agrandi l'âme, et le cœur, et l'intelligence des peuples, qui a sauvé l'humanité sous le règne de Néron, et qui est morte le jour même où il n'y eut plus d'avenir pour les nations!

Je suis sorti de la messe de l'abbé Châtel aussi malheureux qu'un honnête négociant qui se retire d'une maison de jeu, après avoir gagné au jeu.

Au milieu de la rue Saint-Honoré, je passai devant l'église Saint-Roch, et je me découvris devant ce bâtiment si beau, si vieux, si révéré, si saint, si plein de mystères, de souvenirs et de

saintes reliques, antique et vénérable vestige de notre ancienne foi, morte aujourd'hui, isolée, inutile, et dont les hommes ne veulent plus.

Le dimanche suivant, je conduisis ma jeune parente à Saint-Sulpice; je lui devais ce dédommagement.

Il faisait beau ce jour-là. Le temple était à peu près désert comme tous les jours; une seule chapelle réunissait quelques fidèles; en arrivant et sans s'être jamais vu, chacun avait l'air de se connaître. On se savait mutuellement bon gré de se rencontrer là. Je n'ai vu nulle part, dans nos salons les plus simples, une société plus choisie. Il y avait beaucoup de jeunes femmes qui priaient, beaucoup de femmes âgées qui se tenaient assises et qui lisaient dans leurs *Heures*. Je vis deux ou trois jeunes gens qui priaient avec ferveur, et je leur portais envie. Sans nul doute, c'était un spectacle attendrissant que celui-là, pour moi surtout qui n'y étais pas habitué. Cette vaste église, ces hommes qui osent prier encore, ces jeunes enfants qui savent prier déjà; le costume élégant et grave de ces femmes qui sont restées chrétiennes dans ce monde parisien, si indifférent à toute croyance! c'était là un spectacle fait pour attendrir. Ajoutez que nous avions passé à travers une époque hypocrite, à travers une révolution indifférente! être à la messe ce jour-là, c'était un acte

d'opposition! Sous ce rapport, la révolution de juillet a servi sans le savoir les croyances catholiques en France. Quand la messe était une obligation officielle, que de vils intrigants se sont agenouillés à la messe! Que de honteuses grimaces! que d'ambitions forcenées ont usé de tout pour arriver, même du sacrilége! Si bien que l'honnête homme n'osait plus prier en public, si bien qu'on rougissait d'aller à l'église presque autant que dans l'antichambre du ministre; aujourd'hui tout cela est changé heureusement. Il n'y a plus d'hypocrites de dévotion aujourd'hui. C'est la seule hypocrisie que nous ayons perdue. La liberté nouvelle nous a au moins permis d'aller à la messe sans danger pour notre réputation d'honnête homme. C'est une liberté comme une autre, celle-là!

J'ai dit que l'abbé Châtel n'était pas le seul réformateur de notre temps; et en effet, les réformateurs ne se comptent plus. Aujourd'hui on élève chaque jour église contre église, autel contre autel. Saint-Simon est l'égal de Jésus-Christ. Saint-Jean est le maître de Saint-Simon. Écoutez et silence! Saint-Simon est dans son jour oratoire! Tout lui est bon pourvu qu'il parle: Saint-Simon est un apôtre bavard de sa nature, il a été bavard avant d'être Dieu! Il a commencé à parler dans un wauxhall consacré à la danse;

il voulait, le mois passé, louer un théâtre pour ses prédications; en attendant il prêche dans un Bazar. L'influence du Bazar sur les religions, égalera celle des catacombes de Rome sur le catholicisme, vous verrez! Je ne serais pas étonné que les propriétaires de grandes salles, dans leurs circulaires d'abonnements, à ces mots ordinaires : *Fait noces et festins, Réunions de corps, Concerts*, n'ajoutassent bientôt : *et Prêche des religions*. Mais la religion Saint-Simonienne est toute une histoire à faire ; c'est un grand ridicule à exploiter : qu'un autre plus hardi que moi l'exploite. Je me suis donné pourtant bien des peines pour la comprendre, cette fugitive doctrine de l'industrialisme fondé sur l'amour! Le matin j'ai entendu une prédication du cardinal Barrault, et le soir du même jour j'ai entendu une comédie en cinq actes du même pape au Théâtre-Français; mais je me suis endormi au sermon le matin, on a sifflé la comédie le soir, je me suis trouvé aussi ignorant après la comédie que je l'étais après le sermon, et tout cela m'a laissé de trop faibles souvenirs pour en parler longuement.

Ce que je puis vous dire, c'est que le mieux est à chacun de nous de rester dans la religion où nous sommes, ne fût-ce que pour nous montrer hommes de courage. Quoi qu'on vous dise, vous attendrez, pour ouvrir les yeux, que la

lumière soit placée sur le boisseau; vous attendrez, pour ouvrir les oreilles, que le novateur s'appelle Mahomet ou Luther; vous laisserez à eux-mêmes ces ridicules efforts de prophètes sans mission, qui n'ont même pas l'intérêt de l'illuminisme; vous craindrez également les traductions de l'abbé Châtel, les brochures du secrétaire patriarcal selon Saint-Jean, et l'éloquence du pape Bazar, double pape il y a quinze jours, et qui s'est dédoublé en faisant descendre d'un degré son égal en papauté Enfantin. Mais ici je m'arrête avec respect et tremblement; je ne veux pas entrer dans les mystères de cette nouvelle religion. Il est dangereux d'avoir beaucoup de dieux pour ennemis.

Si je n'ai pas été trop diffus, vous avez compris deux choses qu'il était important de vous démontrer dans cette difficile étude du Paris moderne : à savoir que si le christianisme périt sous l'indifférence religieuse, cette même indifférence empêchera toujours une nouvelle religion de s'établir. Sans intolérance il n'y a pas de religion possible. Le martyre est le grand fondateur des religions. C'est un des préjugés de l'Europe croyante que le martyre prouve le Dieu. Voyez l'Irlande ! si le bill de lord Grey vient à passer, dans quarante ans l'Irlande aura cessé d'être le plus catholique des trois royaumes. Voyez l'abbé

Châtel! l'abbé Châtel non persécuté sera enfant de chœur dans une église de village avant six mois. Voyez Saint-Simon! Saint-Simon faisait un journal où chacun devait s'abonner; on s'y est si peu abonné, que Saint-Simon donne son journal pour rien, en attendant que le journal expire. Or personne ne veut du journal. Personne ne veut de la brochure de Saint-Jean. C'est avec grande peine que Châtel a placé à Clichy-la-Garenne un curé de sa façon. Voilà donc trois dieux à peine nés qui sont presque morts. O pauvres dieux! Le métier que vous faites est triste! prenez garde à l'infâme banqueroute; c'est une rude chose que Sainte-Pélagie! O pauvres dieux! il est bien difficile, surtout à des dieux, d'avoir du linge blanc, des habits neufs, un dîner chaque jour, et de payer un loyer tous les trois mois. O pauvres dieux! soyez attentifs à ma prédiction! faites un métier plus honnête que celui que vous faites, et respectez toujours vos pères et mères, la Charte constitutionnelle du royaume, le percepteur de l'impôt indirect, et le commissaire de police du quartier!

Que si nos dieux sont trop fiers, et rejettent avec dédain mon enseignement tout paternel, dites-leur: — O grands dieux, pas tant d'orgueil! Rappelez-vous que vous êtes des hommes soumis à toutes les chances des hommes! Grands

dieux, si vous doutez de votre humanité, tâtez-vous le pouls quand vous avez la fièvre; regardez comme vous êtes pâles quand vous vous battez en duel, et essayez de marcher sur l'eau quand vous n'avez pas dans votre poche de quoi passer le pont des Arts !

Faisons trève à ces plaisanteries, déplacées peut-être, à propos d'un si grave sujet. Je n'ai plus à ajouter qu'un seul mot sur les Templiers de Saint-Jean de Jérusalem. Vous savez que l'ordre des Templiers avait, lui aussi, sa religion tout exprès; ils prétendaient que Saint-Jean était l'égal de Jésus-Christ, et que leur grand-maître allait de pair avec le pape. Ce schisme (c'était le bon temps des schismes !) a fait brûler beaucoup de Templiers. Eh bien! (Écoutez, abbé Châtel; écoutez, Bazar; écoutez, Enfantin; cardinaux et papes de toutes les religions nouvelles, écoutez!) eh bien! le chef de cette religion qui a sur vous l'avantage d'avoir été persécutée, le souverain pontife du peuple, votre chef à tous, l'égal du pape de Rome, ô vanité des grandeurs de la terre, comme aussi vanité des grandeurs du ciel! ce pape, votre aîné, à vous, dieux d'hier; ce dieu, votre aïeul, qui pourrait être votre bisaïeul, à vous, dieux en sevrage! Saint-Jean lui-même, le Saint-Jean de l'ordre de Malte, n'est plus aujourd'hui qu'un simple pédicure, doublement humilié comme

Dieu et comme artiste ; il demeure quai de l'École, n° 6, il s'appelle, comme je vous l'ai dit, Bernard-Raymond; il est très-content de son petit état, comme il le dit lui-même à l'archevêque de Paris, et, moyennant un écu par séance, il se transportera à votre domicile, qui que vous soyez, Dieu ou mortel, cardinal ou sergent-major, si vous avez des cors aux pieds qui vous fassent trop souffrir.

JULES JANIN.





# CHARLATANS,

## JONGLEURS, PHÉNOMÈNES VIVANTS, ETC.



O vous, élégants dandys, riches fashionables de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Honoré, femmes de cour, femmes du bon ton, qui ne sortez jamais qu'en équipage, et qui, du fond de vos carrosses dorés, apercevez à peine et en courant ce peuple innombrable qui bourdonne à vos pieds; élus du sort, enfants gâtés de la fortune, qui ne hantez que les palais, et à qui

la vie ne s'est jamais montrée qu'en toilette; venez! je veux vous introduire aujourd'hui dans un monde que vous ne connaissez point, monde grossier, trivial, monde des carrefours et des ruisseaux, monde en sabots et en guenilles, mais monde singulier, original, amusant et digne des regards du sage.

Me suive donc qui voudra! c'est aujourd'hui dimanche, il fait beau, et nous pouvons parcourir les promenades.

Quelle immense population s'agite dans les jardins publics, sur les quais, sur les boulevarts, dans les Champs-Élysées! quelle fourmilière d'hommes! L'étudiant, le bourgeois, le militaire, le boutiquier de la rue Saint-Denis, le commis marchand, la grisette, tout le monde s'est fait beau, tout le monde court, tout le monde veut se divertir. Que de rendez-vous donnés! que de parties arrangées! On se hâte, on se croise dans tous les sens. C'est le jour du linge blanc et des habits neufs; les valets sont mis comme les maîtres. Des artilleurs, des dragons, grande tenue, taille cinq pieds huit pouces, se promènent d'un air vainqueur avec des femmes de quatre pieds, lesquelles sont toutes fières d'être vues en public avec leur amoureux qui a un plumet et des épaulettes, un plumet surtout! Une femme dont l'homme a un plumet

regarde toutes les autres femmes d'un air de supériorité et de dédain. Elle s'identifie avec son protecteur, elle porte l'épée; elle a l'orgueil de son état, et méprise comme il faut le pékin. En général, voulez-vous être heureux en amour? faites-vous soldat, ayez un plumet. Le plumet est la clef du cœur. Les femmes ne savent pas résister à la puissance du plumet.

Avançons cependant. Quelle sérénité sur tous ces visages! En ce jour de joie et de vacance, on oublie les affaires, les soucis de la semaine. On met de côté toute idée importune jusqu'au lundi matin. Les maisons sont désertes, tout Paris est dans la rue. C'est dans la rue qu'on joue, dans la rue qu'on boit, dans la rue qu'on mange.

A Paris, rien ne se fait par petite quantité : tout se fait par charretées, par montagnes, comme au pays de ripaille. Il est certains entrepreneurs de grosse pâtisserie dont le four, les dimanches, vomit des millions de petits pains, de tartes, de galettes, véritable volcan en activité, sorte d'éruption gastronomique dont les laves toutes chaudes se répandent, en un clin d'œil, jusqu'aux extrémités des faubourgs, comme un torrent, comme un déluge de gâteaux à la crasse.

Cela vous soulève le cœur? eh bien nous avons

de quoi le remettre, ce cœur si délicat, si susceptible. Voici la limonade à la glace à un sou le verre. Belle et philantropique invention! entreprise populaire et libérale, s'il en fut jamais! De la limonade fraîche, de la limonade sucrée, non plus pour nos Lucullus de la Bourse, non plus dans les brillants salons du Palais-Royal, mais au coin de la borne et pour le malheureux qui souvent manque de pain! O merveilleuse importation des arts utiles! ô perfectibilité! ô siècle mémorable entre tous les siècles! n'est-ce pas un des plus grands bienfaits des temps modernes!

Qu'on dise encore que la condition d'homme ne s'améliore pas! qu'on le dise en présence de ce philantrope de la place du Châtelet, espèce de Tortoni errant et vulgaire, qui vend des glaces à deux liards! Des glaces à deux liards, n'est-ce pas sublime? qui l'eût prévu, que ces jouissances tout aristocratiques deviendraient un jour des jouissances plébéiennes? Comme pourtant les révolutions marchent! quels espaces franchis! Il n'y avait pas si loin, peut-être, de Louis XIV à 1830, que des glaces à la vanille aux lèvres d'un ramoneur. Ainsi les douceurs de la civilisation, les voluptés du luxe et les recherches du sybaritisme, descendent peu à peu jusqu'aux Parias de la nation. C'en est fait, l'égalité triomphe, tous les priviléges sont morts,

même celui des sorbets, même celui de la limonade.

Heureux Parisien! tous les arts, toutes les contrées s'épuisent pour satisfaire à ses goûts, à ses caprices. Toutes les denrées indigènes, il les trouve sous sa main et à bon compte ; il n'a qu'à se baisser pour en prendre ; mais c'est peu : on lui apporte les productions exotiques, les fruits de l'équateur, et il ne les paye guère plus cher que les poires et les pommes du voisinage. Désirez-vous goûter de la noix de coco, de cette grosse amande blanche enfermée dans une coque noire et dure? en voici. On vous en *fera* pour un sou, pour deux sous, pour plus, pour moins, comme vous voudrez. Désirez-vous manger de la canne à sucre, de ce roseau inappréciable d'où coule une ambroisie plus douce que celle des dieux de la fable? en voici également. Dites pour combien vous en voulez : le marchand est là, couteau en main, prêt à vous en couper un morceau d'un pouce, un morceau d'un pied, à votre choix. Ce n'est pas bon, dites-vous; c'est un bois sec et sans saveur : mais comptez-vous pour rien le plaisir d'avoir mangé de la canne à sucre? toute votre vie vous pourrez vous targuer de cela comme d'un mérite. Moi qui vous parle, direz-vous, j'ai mangé de la canne à sucre ; et l'on vous regardera avec étonnement, presque

avec respect, et vous serez un homme important, un personnage unique pour avoir mangé de la canne à sucre.

C'est la moindre chose encore que les comestibles, les friandises : bien d'autres merveilles nous attendent. Songez que nous sommes ici dans la ville des prodiges, au centre des curiosités de l'univers. Que voulez-vous voir? dites-le-moi; vous n'avez qu'à parler, tous vos souhaits seront accomplis à l'instant. Jamais la baguette des enchanteurs, jamais les génies des contes arabes n'ont rien fait qui approche des réalités qui nous entourent. Ici afflue tout ce qu'il y a de rare sous le soleil. Si dans un coin du monde il naît une créature extraordinaire; si un enfant vient au jour avec un œil ou avec trois yeux; si on découvre quelque part une puce grosse comme un rat, ou un rat gros comme un homme, ou un homme gros comme un bœuf, ou un bœuf gros comme un éléphant, ou un éléphant gros comme une baleine, ou une baleine grosse comme une province, c'est infailliblement à Paris que toutes ces belles choses se donnent rendez-vous. Tout se trouve à Paris, même ce qui ne se trouve pas dans la nature.

Voulez-vous voir un androgyne? c'est une chose rare qu'un androgyne, un être qui ait les deux sexes, qui soit à la fois homme et femme;

la physiologie a même prononcé qu'il n'y a jamais eu de véritable hermaphrodite : eh bien, je vous en montrerai, non pas un, mais vingt, aussitôt que la fantaisie vous en prendra. Voulez-vous voir le cheval de César qui avait des pieds humains, ou celui d'Alexandre qui avait une tête de bœuf? voulez-vous voir l'hydre, la Chimère, le dragon de Cadmus, le monstre d'Andromède? voulez-vous voir un griffon, un sphinx, un satyre, un centaure, un triton, une sirène, un cyclope, un Patagon, un pygmée, une Gorgone, un albinos, un vampire, un habitant de la lune? vous n'avez qu'à dire : tout cela existe à Paris, sur des chariots, sous des tentes, dans des cages, dans des caisses, dans des baquets.

Regardez plutôt les tableaux, les portraits de ce phénomène, qu'on expose en dehors pour allécher les curieux! tantôt c'est un jeune enfant mâle qui a de la gorge comme une nourrice et au moins douze pieds de circonférence; tantôt c'est une femme haute comme une maison et barbue comme un sapeur; c'est un géant terrible et fort comme Polyphème, qui parle vingt-deux langues comme M. Silvestre de Sacy; c'est un nain dont on vous montre la main mignonne par une petite ouverture, et qui tiendrait tout entier dans votre chapeau; c'est un anthropo-

phage tout nu, les yeux ardents, qui assomme un tigre à grands coups de massue; ou bien encore c'est une fille sauvage, reine ou princesse pour le moins, qui perce un ours de ses flèches. La foule est là, béante d'étonnement, qui regarde avec admiration sur la toile des lions de mer écumant de rage, des serpents gigantesques broyant des buffles dans leurs replis, des crocodiles démesurés mâchant des hommes comme une feuille de tabac.

Tournez les yeux vers ces tréteaux élevés. C'est là que se joue l'antique parade, que se débitent les grosses facéties, que des mimes en haillons amusent les passants par leurs joyeuses atellanes. C'est sur un théâtre de cette espèce que Bobèche, ce héros du genre niais, divertissait jadis de ses balivernes les bons habitués du boulevart du Temple. En ce moment, voyez, l'attention du public est captivée par une espèce de Gille, qui, à l'exemple du dragon fabuleux, vomit des tourbillons de flamme et de fumée. Il tient dans sa main une ample provision de filasse, qu'il déchire à belles dents; il se bourre d'étoupe comme un matelas; il en mange, il en mange à faire peur, puis il jette du feu par la bouche, et la foule ébaubie trouve la farce admirable, et se presse, en trépignant de joie, aux pieds du thaumaturge, possesseur d'un si beau secret.

Mais soudain la scène change. Des musiciens arrivent, et un effroyable charivari commence, qui met tout le quartier en rumeur. Entendez-vous les sons aigus du fifre, qui se font jour à travers les éclats de la trompette, la voix criarde du violon, le bruit retentissant des cymbales, et le tonnerre de la grosse caisse? Femmes, enfants, vieillards, hommes faits, accourent à l'appel de cet orchestre barbare. Tous les yeux sont fixés sur celui qui tient les cymbales: heureux mortel! C'est un sauvage des bords de la Seine, un Caraïbe du faubourg Saint-Marceau, dont la figure disparaît aux trois quarts sous une ample barbe postiche, qui porte un diadême de plumes sur la tête, qui a les jambes et les bras couverts d'un sale tricot, couleur de chair. C'est le héros de la fête, il éclipse tout; il n'y a de regards que pour lui. Et admirez son aplomb: il n'en est nullement embarrassé: il est habitué à l'admiration des hommes et à celle des femmes; il est blasé là-dessus; il n'y fait plus attention, et n'est occupé qu'à bien faire sa partie dans le mélodieux concert.

Quand cette musique enragée a duré assez long-temps, et que l'assemblée est suffisamment nombreuse, le maître paraît sur les planches. Le costume du maître consiste en une redingote usée, et un vieux chapeau rond, bien gras, et

placé sur le coin de l'oreille. L'air important, la voix rauque, et les mains sales, sont de rigueur. Écoutons :

« Faut voir ça, messieurs et dames! Un phé-
« nomène unique, admirable, indubitable, in-
« comparable! Une femme sauvage qui mange
« de la viande crue, comme vous et moi, man-
« geons de la viande cuite! Cette demoiselle » (il frappe sur le tableau avec une baguette), « cette
« demoiselle, âgée de 18 ans environ, et parfai-
« tement belle, comme vous voyez » (il frappe de nouveau sur le tableau), « a été trouvée, il y a
« quinze ou seize mois, dans les forêts de la Li-
« thuanie. Elle vivait comme les animaux; elle
« était nue; elle ne parlait pas, grimpait sur les
« arbres, et vivait de chasse, déchirant sa proie
« avec ses ongles, et la mangeant sans cuisinier
« comme les bêtes féroces. On a eu beaucoup de
« peine à la prendre, et on n'a jamais pu l'habi-
« tuer à une autre nourriture. Si vous voulez
« vous donner la peine d'entrer, messieurs et
« dames, vous verrez cette demoiselle » (nouveau coup sur le tableau) « manger avec avidité de la
« chair crue, de la viande de boucherie. Elle a
« été vue de toutes les cours de l'Europe; elle a
« eu l'honneur de *travailler* devant leurs majestés
« l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et
« le roi de Prusse! Ceci est vraiment rare et

« curieux ! Allons, messieurs et dames, on va
« commencer à l'instant même, prenez vos billets ;
« il n'y aura pas place pour tout le monde ! C'est
« un phénomène vivant, un phénomène sans pa-
« reil ! Et pour le voir qu'est-ce qu'il en coûte ?
« la simple bagatelle de deux sous ! »

Cette harangue, usitée, à quelques variantes près, depuis qu'il y a des trompeurs et des dupes, et soutenue d'ailleurs de la magnifique imposture du tableau, ne manque jamais son effet sur la multitude. Les hommes, en cela, sont admirables : ils ressemblent aux animaux qu'on prend avec les mêmes piéges depuis le commencement du monde. Ne pouvant résister à la tentation, les plus curieux ou les plus riches entrent dans la baraque, et le reste les suit d'un œil d'envie.

Il en est pourtant de cela comme de presque tout ici-bas : la réalité désenchante l'imagination ; on se promettait un plaisir, et on est tout surpris de n'avoir acheté qu'un désappointement. Au lieu de ces brillants personnages qu'on se figurait déjà, au lieu de ces êtres aux formes athlétiques, ornés de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles, et costumés comme des rois de l'Orient, on ne trouve dans l'intérieur que de pauvres diables, mal faits, mal portants, déguenillés, qui vous font peine à voir. Toutes les femmes sont vieilles et laides ; tous les hommes

crasseux et difformes, c'est de règle. On vous annonce un joli nain, bien pris dans sa petite taille, frais, coquet, dispos : on vous montre un affreux petit vieillard, à jambes torses, à grosse tête, à voix nasillarde, qui ne peut marcher qu'avec des béquilles, une de ces figures comme il en apparaît dans les rêves quand on est malade.

Dans un autre endroit, on vous présente une pauvre fille, habillée en cannibale, à qui on fait manger des cailloux, et la malheureuse fait semblant de les aimer; et quand on apporte l'assiette, elle tend la main d'impatience, comme quelqu'un qui a faim, et l'homme qui explique lui secoue le ventre, et vous entendez les pierres s'entrechoquer dans ses entrailles.

O Paris! capitale du charlatanisme! ville de la piperie par excellence! que de loteries! que de roulettes! que de jeux d'adresse et de hasard! que de tripots portatifs! Voyez, mon bourgeois, il ne s'agit que d'abattre une quille, que de mettre un palet sur un autre, que de briser ce petit carreau de vitre! Quels efforts l'esprit humain ne fait-il pas chaque jour pour découvrir quelque moyen de piquer la curiosité publique! De quoi ne s'avise-t-on point? quelle émulation! quelle dépense de génie! que d'inventions nouvelles! que d'industries perfectionnées! Tenez,

voici une composition admirable pour ébrécher les rasoirs, pour les empêcher de couper, pour les rendre mauvais, quelque bons qu'ils soient! Tenez, voici une pierre à faire la barbe, qui laisse la barbe, et qui emporte la peau!

Connaissez-vous le petit savant qu'on interroge dans la rue? C'est là un enfant précoce, une véritable merveille! Ne me parlez plus de Pic de la Mirandole, ni de personne autre : le petit savant a tout surpassé, tout éclipsé. Le petit savant sait combien il y a de pavés dans Paris, combien d'étoiles au ciel, combien de grains de sable au bord de la mer; le petit savant connaît la date précise de chaque événement, de chaque invention; le petit savant a une mémoire imperturbable; le petit savant est aussi complet qu'une encyclopédie, aussi exact qu'un erratum; le petit savant saurait tout s'il savait le français.

Et le virtuose qui exécute un concert à lui seul, qui a une guitare, une flûte de Pan, des sonnettes et des grelots à son chapeau et à son panache, une grosse caisse derrière le dos, qu'il frappe de ses coudes, et des cymbales entre ses jambes! Et celui qui joue l'automate, qui a fait un cours d'immobilité, qui est parvenu à se donner toutes les apparences d'une machine, qu'on remue, qu'on pose, qu'on emporte comme un mannequin, qui garde l'attitude qu'on lui donne,

dont on fait mouvoir les bras comme un télégraphe; qui a le corps roide, le regard fixe; dont la paupière même ne bouge point! Et le gros aveugle avec son chien, son crincrin, sa voix de taureau, ses chansons grivoises, et sa face si bouffonne, si joviale, si naturellement mimique! Et la famille aux échasses, qui manœuvre et fait mainte évolution comme un peloton d'infanterie! Et le chimiste qui, avec un peu d'eau, vous fabrique à vue des vins de toutes les couleurs, rien qu'en versant d'un verre dans un autre! Et le négociant, comme il s'intitule lui-même, qui vend de la poudre à démanger, et qui conseille, si l'on veut rire, d'en mettre dans le lit de ses amis et connaissances, ou bien encore d'en répandre à terre dans une salle de bal, parce que, dit-il, *les jupons, ça fouette*..... O l'infâme goujat! Et le vendeur d'arsenic, qui, pour prôner sa marchandise, et comme pièce probante, apporte et expose sur les ponts des cargaisons de souris, de rats, de taupes, et tout cela mort, tout cela en pleine putréfaction! Et le dégraisseur qui, pour faire valoir son savon ou son essence, guette les taches de l'œil, exercé qu'il est à les découvrir de loin, et qui, quand il a marqué sa victime, la saisit au collet, l'entraîne et la nettoie malgré elle! Malheur à vous, si vous passez à sa portée, et si vos habits ne sont pas

purs et immaculés comme une robe baptismale! Vous aurez beau faire, vous serez happé, lavé, savonné, dégraissé : on vous rendra propre en dépit de vous-même! Et le soi-disant fabricant d'eau de Cologne, qui n'a pas trouvé de meilleur moyen d'en démontrer la vertu médicinale que d'en boire cinquante fois par jour aux yeux du public, et qui fait tendre ensuite les mains, les mouchoirs, les tabatières, pour les empuantir de son abominable mélange! Et les Turcs, les Maures, les Mamelucks de Beauce et de Normandie, qui vendent bien cher aux chrétiens des dattes prises chez l'épicier, ainsi que des boulettes d'encens, de prétendues pastilles du sérail qui sentent la torche d'enterrement quand on les brûle, et dont une seule suffirait pour donner la migraine à tout un département! Et ces filous, ces fins matois, qui font commerce de chaînes pour la sûreté des montres, et qui commencent par les voler eux-mêmes, de façon qu'après être venu à eux avec une montre sans chaîne, on est tout surpris de s'en retourner avec une chaîne sans montre! Et les jeunes Alsaciennes, les petites marchandes de balais de bois blanc, avec leur serre-tête noir, leurs larges hanches, leurs bas bleus, leur cotillon court qui le devient chaque jour davantage, attendu que ces demoiselles sont dans l'âge de la croissance,

et que le cotillon n'allonge pas, lui! Savez-vous que la chose, à la fin, peut devenir extrêmement embarrassante; si les Alsaciennes continuent de grandir, je ne réponds de rien. Et les troubadours errants, les ménestrels qui font de nos promenades autant d'académies de musique; les brunes Italiennes, les blondes Allemandes, qui courent de café en café, avec leurs rebecs, leurs luths, leurs mandolines, leurs harpes, leurs voix de sirènes, afin que tous nos sens soient occupés et ravis à la fois! Et les orgues à mécanique, avec leurs jolis petits valseurs! Et les vielles! Et les serinettes! Et les ventriloques avec leurs prestiges! Et le fauteuil à peser les gens! Et la machine à essayer ses forces! Et l'astronome ambulant qui, chaque soir, braque son télescope sur la lune ou sur les étoiles! Et le microscope pour voir une puce grosse comme un éléphant! Et l'ex-prisonnier qui, par un de ces miracles d'industrie et de patience, propres aux loisirs de la geôle, a armé des puces de pied en cap, sans rien omettre, ni le heaume, ni les brassards, ni les cuissards, ni la rondache, ni la lance; qui est parvenu à en atteler d'autres à des chariots, à des canons proportionnés à leur taille; merveilleux équipages, artillerie impondérable, presque invisible, qu'on peut enfermer, pièces et chevaux, dans le chaton d'une bague! Et l'hom-

me qui écrit avec son ventre! Et la femme qui brode avec ses moignons! Et le portrait de M. Mayeux en cire, le petit verre à la main! Et les raccommodeurs de porcelaine; les marchands de blanc d'Espagne et de tripoli, qui ont toujours sur leur table quelque hibou, quelque chat-huant bien endormi, bien pelé, bien râpé, bien poudré! Et les animaux savants! le cheval qui dit l'heure avec son pied, et qui indique la personne la plus amoureuse de l'assemblée! le dromadaire qui ploie docilement les genoux au son de la cornemuse! Le singe qui fait ses exercices d'équitation sur un chien; qui balaie, qui tend son chapeau pour avoir un sou! L'autre singe à qui on fait la barbe avec un immense rasoir de bois, et qui, seul, ne comprenant rien à ce caprice, se démène, grimace, montre les dents! Le lièvre, enfin, qui tire un coup de pistolet et qui fait le roulement sur un tambour de basque! Un roulement pour la société! il obéit; pour Bourmont! il ne veut pas; pour la garde nationale! le voilà; pour Polignac! il ne veut pas. Pauvre lièvre! plaignez-le. Quelquefois il se trompe; tout cela s'embrouille dans sa mémoire. Dans nos temps de révolutions, il est si difficile de savoir au juste à qui l'on doit adresser ou refuser ses hommages! On lui a tant de fois changé son thème; on lui a si souvent prescrit et défendu le

roulement pour les mêmes personnes, que cela a bouleversé sa cervelle de lièvre, et qu'il commet souvent des erreurs qui impatientent son maître et scandalisent l'assistance. Un peu d'indulgence, messieurs; ne pardonnez-vous pas bien à vos poètes qui ont des louanges pour tous les pouvoirs régnants, et qui ont fait tour à tour le roulement pour la république, pour le directoire, pour le consulat, pour Napoléon, pour Louis XVIII, pour Charles X, et pour Louis-Philippe ?

A Paris, on peut faire un cours d'histoire naturelle dans la rue. On y trouve tous les animaux de l'arche. Les couleuvres sont l'attribut des marchands de cirage, ainsi que les petits oiseaux qu'on fait tenir immobiles en leur tordant le cou. Le marchand de cirage se sert de ses bêtes pour en attraper d'autres, absolument comme les oiseleurs. En général, le marchand de cirage est un jeune homme au regard assuré, un beau parleur, improvisant facilement, prompt à la riposte, et accoutumé aux orages de la place publique.

Quand il se voit entouré d'un respectable cercle de badauds, il élève la voix : « Nous allons « tout à l'heure, messieurs, faire danser devant « vous le grand serpent rouge » (mouvement marqué de curiosité dans l'assemblée); mais, avant

« de faire danser le grand serpent rouge, qui est « là, dans la mousse, au fond de ce coffre, j'au« rai l'honneur de rappeler à l'aimable société « que je suis tous les jours sur cette place, et « que j'y débite avec un succès toujours crois« sant l'incomparable cirage de M. Auger. » (Ici la moitié de l'auditoire s'en va; le marchand lance sur les déserteurs un regard de courroux et de mépris, mais sans interrompre son discours.) « Ce cirage, avantageusement connu en « France et même en Europe, est le seul qui « prenne par dessus les corps gras. Que quel« qu'un de vous » (l'orateur, en disant ces mots, parcourt de l'œil les chaussures de la société) « que quelqu'un de vous veuille bien don« ner son pied : il n'en coûte rien, c'est pour « mettre mon cirage à l'épreuve. » (Un maçon s'avance, et pose sur un petit tabouret son gros soulier tout blanc de chaux; l'orateur continue, tout en retroussant le pantalon et les guêtres du maçon.) » Tenez, messieurs! je crois que je « ne serai démenti par personne, si je dis qu'il « est impossible de voir une chaussure plus sale « que celle de monsieur. Cette chaussure n'a pas « été cirée depuis six mois au moins; il y a des« sus une triple couche de boue et de plâtre. » (Ainsi parlant, il gratte le soulier avec ses ongles.) « Et cependant, messieurs, vous allez voir

« le brillant que j'obtiens! Je commence par grais-
« ser la chaussure de monsieur. (Il prend en effet un bout de chandelle ou un peu de saindoux, et graisse le soulier.) « Tenez, messieurs! vous « voyez que ceci est bien un corps gras que j'é-
« tends sur la chaussure de monsieur. » (L'auditoire est profondément attentif, et donne tous les signes du plus vif intérêt. Le marchand crache sur un pain de cire, empâte sa brosse, saisit de l'autre main une brosse à faire reluire, et se met à l'œuvre tout en poursuivant sa harangue.) « Ceci, messieurs, est l'affaire d'un instant, et « voici le brillant que j'obtiens. » (Il brosse, brosse des deux mains. Quand il a rendu bien noir et bien luisant le bout et le dessus du soulier, tandis que tout le reste demeure blanc, il demande l'autre pied, et y fait la même opération.) » Voilà, messieurs, la qualité de mon ci-
« rage. A présent, combien vends-tu ton cirage? (Remarquez la hardiesse de ce tutoiement et celle de ce trope par lequel il s'adresse brusquement à lui-même la question que doit naturellement lui faire la société.) » J'en ai à tous « les prix. J'ai des pains de trois sous pour la « commodité des personnes; j'en ai à six sous, « qui en contiennent trois comme ceux de trois « sous; j'en ai à douze sous, qui en contiennent « trois comme ceux de six. Il faudrait vraiment,

« messieurs, n'avoir pas trois sous dans sa poche, « ou n'être pas amateur de la propreté pour se « passer de mon cirage. Vous me direz qu'un ou- « vrier qui va à son ouvrage n'a pas besoin d'être « élégant. J'en conviens, messieurs! Mais les di- « manches on est pourtant bien aise d'avoir une « chaussure propre; et avec un pain de trois sous « je garantis que vous pouvez entretenir votre « chaussure pendant six mois. Voyons, messieurs, « qui est-ce qui en désire? » (Un compère s'avance avec trois sous.) « Encore un de trois sous à monsieur. » (C'est la première personne qui en demande.) « Qui est-ce qui en désire encore? » — Le pauvre diable a beau s'égosiller, personne ne répond. Un individu se détache de la masse, puis un autre, puis un troisième; le groupe s'éclaircit, se disperse, à l'exception de deux ou trois benêts qui attendent patiemment la danse du grand serpent rouge; et le maçon s'en retourne tranquillement rue de la Mortellerie, avec ses deux fractions de soulier cirées.

Qu'est-ce qu'on voit là-bas, où il y a tant de monde attroupé? Ah! c'est l'avaleur de sabres. Pauvre diable! quelle chienne d'industrie! A quoi ne pousses-tu pas les hommes, maudite nécessité de manger du pain? Nous en avons vu qui mangeaient des rats, des oiseaux vivants: celui-ci mange toute la boutique d'un armurier.

Voici maintenant un Hercule femelle, une femme, mère de famille, dit-on, la malheureuse! qui soulève des meules de moulin avec les tresses de ses cheveux, qui se fait briser des moellons sur le corps à grands coups de maillet. Un tonneau est là, un tonneau plein, avec une corde autour et une solive passée dans la corde. On s'en servira tout à l'heure. Mais auparavant, car il est bon de prendre ses sûretés, l'honorable compagnie doit compléter la modeste somme de vingt sous. Il y en a déjà douze, c'est encore huit qu'il faut. Allons, messieurs et dames, un peu de courage; il ne faut qu'une première personne qui donne l'exemple. En cette occasion, le public se fait tirer l'oreille d'une manière incroyable et vraiment honteuse pour lui : mais le public ne rougit point. Quelques sous tombent au milieu du cercle, à de longs intervalles. Il n'en faut plus que deux.... il n'en faut plus qu'un.... Enfin la somme est complète. Maintenant on demande six hommes de bonne volonté. La femme s'étend sur deux chaises, de façon qu'il n'y ait que sa tête et ses pieds qui portent; le reste de son corps n'est soutenu par rien. Les six hommes ont peine à enlever le tonneau; ils l'approchent en chancelant, et le posent sur le ventre de cette malheureuse; elle leur dit de lâcher tout, et elle balance avec son abdomen cette masse qui fati-

guait six hommes, et elle recommence vingt fois le jour cet effroyable exercice!

Quelle est cette autre dame, en chapeau à plumes, debout, dans un cabriolet découvert, avec ces beaux messieurs à pied, en habits rouges? C'est un empirique, un docteur en jupons. Elle possède de merveilleux secrets; elle a des drogues pour toutes les maladies; elle connaît des simples de tout genre; elle a découvert la panacée, la fontaine de Jouvence. Achetez de son vulnéraire, dictame universel qui guérit tout; achetez de son baume, achetez de sa camomille, achetez de sa bourrache. Elle parcourt le monde par humanité; elle ne fait que passer par cette ville; elle a sauvé de maladies mortelles le grand Lama, le grand Mogol, le grand Négus, l'empereur de Maroc. Et les vieilles commères, et les crédules campagnards, et les innocents conscrits, séduits par le pathos de la vendeuse d'orviétan, échangent leur pauvre argent contre de l'herbe, au milieu des fanfares triomphales des messieurs en habits rouges.

Poursuivons. Autre enjôleur. C'est un dentiste-pédicure. Il a un onguent vert qui guérit radicalement les cors. Il a une pommade rouge qui guérit toute brûlure, et qui fait pousser les cheveux; son Gille vous la passe sous le nez avec une spatule. Il a une petite pierre noire qui est

un remède souverain contre l'odontalgie. Il égalise, cautérise, sépare, extrait les dents; il confectionne des dents artificielles qu'on ne lui paie qu'après en avoir essayé la mastication. Il est approuvé par l'École de Médecine. Doutez-vous de ses talents? il en a des preuves. Il a des chapelets de dents canines et molaires, dont il s'enveloppe, et qui font plusieurs fois le tour de son corps.

« Messieurs, dit-il avec une noble fierté, y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ait mal aux dents? veuillez m'honorer de votre confiance. C'est sans effort, sans douleur. On ne le sent même pas. »— Long-temps tout le monde reste immobile; à la fin, un pauvre diable s'avance, la figure empaquetée, la joue gonflée comme un ballon. On l'assied. C'est une grosse dent de la mâchoire inférieure, toute cassée. L'opérateur empoigne une tenaille de maréchal ferrant. La dent est saisie. Voilà l'instant dramatique, l'instant décisif. Un cri s'entend, une secousse est donnée, secousse effroyable, qui déracinerait un chêne, qui arracherait une montagne de sa base; le patient, la chaise, le Gille qui s'y cramponne, tout est ébranlé, tout est enlevé par le bras de fer de l'impitoyable chirurgien. Enfin, la dent rebelle, la dent récalcitrante demeure au bout de l'instrument avec une bonne portion de l'os

maxillaire. Ignoble spectacle! scène de boucherie et de torture! véritable exécution, à laquelle ne manque ni la curiosité avide de la populace, ni les flots de sang, ni le roulement du tambour pour couvrir les hurlements de la victime!

Faites-nous oublier ces horreurs, légers funambules, adroits sauteurs, souples voltigeurs, joyeux baladins, élégants équilibristes! La troupe nomade arrive. L'établissement est bientôt fait. On étend à terre un mauvais morceau de tapis. Les hommes quittent leur redingote, les femmes leur mante, et l'on aperçoit des corsages écarlate, des tuniques jadis blanches et brodées de paillettes usées, des caleçons collants, du clinquant, des bas troués. La clarinette et le tambourin convoquent la foule, et les curieux d'arriver, de former une haie. Mais le cercle est trop serré; Paillasse prend un bâton et fait le moulinet si près du nez des premières loges, que l'enceinte vivante est forcée de s'élargir. Aussitôt les tours de force commencent. Des femmes, des enfants marchent sur les mains, font la cabriole, le grand écart, mettent leur pied sur leur tête, se roulent, se déroulent, se disloquent en cent façons: on les dirait désossés. A ton tour, Paillasse! et Paillasse, facétieux personnage, avec son habit de toile à matelas, à grands carreaux, sa collerette

et son affectation de gaucherie, mais, au fond, le plus habile de tous malgré son air balourd, approche, fait la culbute et se casse le nez, au milieu des éclats de rire des spectateurs. Puis, voici un homme qui danse sur un fil de fer; puis en voici un autre qui porte sur ses dents une grosse échelle en équilibre et un enfant au bout de l'échelle; puis un troisième qui fait voler des anneaux, des boules de cuivre, des poignards, derrière son dos, par-dessous sa jambe, en rond, en long, dans tous les sens, avec une justesse qui confond, et une volubilité qui fatigue la vue; copie habile, mais pourtant imparfaite, de ces jongleurs indiens qu'on vit ici il y a quelques années, avec leurs formes féminines, leurs membres délicats, leurs doigts légers et flexibles, étonnant nos badauds d'Europe par un genre d'adresse alors inconnu.

Toutefois, il est une chose bien préférable à tous les tours d'adresse du monde, parce qu'au plaisir qu'elle procure, ne se mêle pas l'idée pénible d'une torture physique, l'idée de corps vivants et semblables au nôtre, qui souffrent pour nous divertir. Cette chose, c'est l'étroite et sale baraque des marionnettes; c'est Polichinelle.

Le peuple aime Polichinelle, comme il aime le pain; heureux et sage en cela. Car, je vous le

demande, s'il se dégoûtait de Polichinelle que pourrait-on lui donner en échange? Comment remplacer jamais ce burlesque personnage, si récréatif, si original? Par bonheur, rien de pareil n'est à craindre. Polichinelle est aussi jeune, aussi vigoureux, aussi bien portant que jamais; quoi qu'il arrive, Polichinelle vivra.

Un personnage moins imposant, moins historique, moins européen que Polichinelle, mais qui a bien aussi son mérite, c'est Jocrisse, le vrai Jocrisse, le Jocrisse national, avec sa tignasse d'étoupe, sa queue en l'air, son chapeau à trois cornes, ses jarrets demi-ployés, ses manches courtes et ses longues mains, son parler ingénu, sa tournure gauche et son air dadais. Reste de la comédie primitive, il joue en plein jour, en plein vent. Ses momeries ont pour but d'obtenir un public. C'est toujours la même histoire, un pauvre Nicodème arrivant de son village et faisant le récit de ses mésaventures. Il vous raconte ce qui lui est advenu à l'auberge, comment il a été accosté dans Paris par des cousines qu'il ne connaît point, comment il a fini par entrer en condition; tout cela copieusement assaisonné de lazzi, de calembours, d'équivoques, de gravelures, esprit tout fait, saillies au gros sel, qui faisaient rire sur le Pont-Neuf les contemporains

de Boileau, et qu'on s'est soigneusement passées de main en main depuis les anciens gabeurs jusqu'à Tabarin, et depuis Tabarin jusqu'à nous.

Mais tandis que mon Jocrisse amuse l'assistance par ses pasquinades et sa grotesque pantomime, survient le maître qui interrompt brusquement son monologue, et qui commence le dialogue par une ample distribution de coups de pied au derrière et de soufflets retentissants. Ces claques sonores appartiennent en propre à Jocrisse, comme les coups de bâton à Polichinelle. Quand il a bien injurié son valet qui, pour se venger, lui fait de petites niches, de petites espiègleries enfantines, le maître, qui est un escamoteur et qui connaît tous les arcanes de ce grand art, se dispose à captiver à son tour l'attention des spectateurs.

Il prend d'abord une espèce de chapeau dont on a ôté la calotte, et lui fait subir maintes métamorphoses. Sous ses mains savantes, le feutre flexible et docile figure successivement le croissant de la lune, la lune dans son plein, le collet tombant d'un pèlerin, le capuchon d'un moine, la fraise de Henri IV, la coiffure des Cauchoises, des forts de la halle, des portefaix de Marseille, des brigands de Calabre, mille et une autres choses qu'il serait trop long d'énu-

mérer. Il finit ordinairement par représenter la coiffure du bourgeois de Paris, qui consiste en deux cornes pointues placées au sommet du front; ce qui ne manque jamais de provoquer un vif mouvement d'hilarité dans l'assemblée.

Cela fait, il ceint la noble gibecière ou sac à la malice, et prend en main le fameux bâton de Jacob, ce symbole de sa dignité, ce caducée de l'escamoteur, ce sceptre vénérable de la magie blanche. Avec un peu de poudre de perlimpinpin, de petites muscades se changent en grosses balles, de grosses balles en peties muscades; et, toujours à l'aide de la poudre de perlimpinpin, poudre impalpable, invisible, mais toute-puissante, muscades et balles voyagent, disparaissent, reviennent, se multiplient, se séparent, se rejoignent, suivant le caprice de l'enchanteur.

Tout à coup il annonce un tour beaucoup plus beau que ceux qu'on vient de voir, et demande qu'on veuille bien lui confier une montre pour deux minutes. Il est rare qu'on n'en mette pas une à sa disposition. Alors il la place dans un mortier aux yeux de tout le monde; puis, il la pile, la brise, la réduit en mille pièces, après quoi il met le mortier dans un coin, et a l'air de n'y plus penser. Il va chercher un marmouset

de bois, long comme le doigt, et lui commande l'exercice : La tête à gauche ! lui crie-t-il ; la tête à droite ! Il le loue quand il fait bien; il le blâme quand il fait mal, et pourtant le marmouset ne bouge non plus qu'une souche. «Messieurs, dit-il enfin en le prenant dans sa main, je vais escamoter ce petit bonhomme et l'envoyer à Pondichéry ;» et il se met à lui parler à l'oreille, et fait semblant d'écouter ses réponses. Il prétend, poursuit-il, qu'il n'a pas assez d'argeut pour faire le voyage ; et il ajoute cent autres balivernes pareilles. Pendant ce temps, celui qui a prêté la montre est en proie à une inquiétude visible. Enfin, n'y tenant plus, il se risque à la réclamer : l'escamoteur le regarde d'un air surpris, embarrassé ; il joue l'homme déconcerté afin de redoubler la frayeur de l'autre ; puis, lorsqu'il juge que la comédie a duré assez long-temps, il va tranquillement reprendre le mortier, en tire la montre parfaitement intacte, et la rend à son propriétaire en présence de la foule émerveillée.

Mais le moment le plus plaisant est celui où il annonce qu'il va faire trouver, sous un des gobelets, un joli petit oiseau vivant qui s'envolera, et ira se poser de lui-même sur la tête du plus *mari* de l'assemblée. A cette menace, vous

voyez la terreur ou la gaieté se peindre sur la physionomie des spectateurs, suivant leurs positions respectives. Vous reconnaissez facilement les célibataires et les homme mariés, à la tranquillité des uns et à la pâleur des autres. Ceux-ci ne peuvent cacher leur inquiétude; ils se repentent d'être venus là; ils maudissent cent fois leur curiosité. Chacun d'eux croit que cela le regarde personnellement; chacun croit déjà sentir l'oiseau fatal se percher sur son malheureux chef, et néanmoins nul n'ose s'en aller, de peur de révéler par cela seul l'effroi secret qui le tourmente. La crainte de cette horrible avanie plane donc vaguement sur toutes les têtes, et le calme ne renaît dans les cœurs que quand on s'aperçoit que c'était pure plaisanterie, et quand l'escamoteur ajoute charitablement : « Ne craignez rien pour vos têtes, messieurs! le petit oiseau viendra probablement sur la mienne! »

Tout cela, au reste, n'est que pour arriver au point important, à la vente de certains billets qui contiennent l'avenir. Car l'escamoteur n'est pas seulement escamoteur, il est prophète. Il prédit à la jeune fille quand elle doit se marier, à l'indigent quand il doit faire fortune : vieille industrie fondée sur la crédulité des hommes.

A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer le noble marquis d'Argent-Court, avec sa perruque demi-poudrée, son jabot flétri, ses bas mouchetés de fange, son habit français, tout livide et tout flasque de vétusté? Il vend des chansons, et sa dextérité brille à les lancer jusqu'au troisième, jusqu'au quatrième étage, précisément dans la fenêtre qu'il vise. Il fit long-temps les délices de la capitale: mais il n'y a rien d'éternel.

Voilà, j'espère, une belle revue d'histrions et de farceurs. Je ne vous ai pourtant pas tout montré dans ce genre. Mais, je veux rappeler encore, en finissant, trois personnages qui ont été nos contemporains.

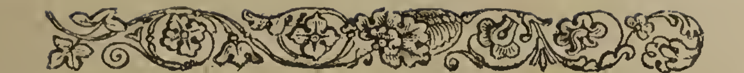
Le premier de mes personnages historiques est cette jeune fille qui tournait, qui pivotait sur ses pieds, en chantant, et en tenant tout près de ses yeux la pointe de petites broches ou de longues aiguilles, comme vous voudrez; elle pirouettait sur place avec une telle vitesse, qu'on ne distinguait plus rien, et qu'elle avait l'air d'une toupie qui s'échappe de la main d'un écolier; tout en tournant de la sorte, elle continuait à chanter, et il ne sortait de sa poitrine que des sons pénibles et intermittents. Le second de mes personnages est le grimacier, bien connu sous l'empire, qui divertissait les

oisifs de carrefour, avec la burlesque mobilité de son masque, avec son fameux air de la Bourbonnaise, et avec ses énormes lunettes sans verres, et chargées de grelots, qui lui pinçaient le nez, et auxquelles il imprimait un si plaisant mouvement oscillatoire. L'autre est ce gros goutteux, qu'on trouvait partout, et qui découpait des silhouettes avec du papier noir. Dès que vous étiez assis dans une promenade, il s'établissait à quelque distance, tirait de sa poche son papier et ses ciseaux, et venait, peu d'instants après, vous offrir votre profil, que vous étiez libre de ne pas trouver ressemblant, mais que vous n'étiez pas libre de refuser, à moins de vouloir vous faire une interminable querelle avec l'auteur. Dans ces occasions, je ne sais ce que devenait sa goutte; vous auriez fui à toutes jambes, qu'il aurait trouvé moyen de vous rattraper. Ce pauvre diable avait, dans le jardin de Tivoli, une petite hutte, pas si large qu'une guérite, toute tendue de papier blanc, sur lequel étaient collées des découpures en noir, comme des ombres chinoises. Le soir, il illuminait l'intérieur, et son échoppe était transparente comme une lanterne. Un jour, le hasard fait qu'on veut lui parler; on va à sa hutte, on frappe, on ouvre; les chandelles étaient entièrement con-

sumées, et le malheureux faiseur de silhouettes était assis et mort. On jugea même que c'était depuis quelques jours.

Ceci est triste, ce qui précède est bouffon : image de la vie, qui a toujours un dénoûment funèbre, quelles que soient les pantalonnades dont on a égayé le cours de la pièce.





# UN ATELIER

## DE LA RUE DE L'OUEST.



Il n'est aucun de nous, — j'entends des plus insoucieux et des plus dissipés, — qui, du sein turbulent de la grande capitale, n'ait, une fois en sa vie, entre un rendez-vous d'amour et un dîner de garçon, entre une affaire et un plaisir, invoqué, par réflexion, l'humble médiocrité d'Horace et la retraite de Racan. Or, rien de plus aisé à se procurer que la médiocrité d'Ho-

race. La retraite de Racan, c'est autre chose. Ne se renferme pas qui veut à Paris. Les bruits de la ville vous suivent partout, les importuns aussi. Les joueurs d'orgue et les visiteurs, les amis et les mendiants sont une espèce tenace et opiniâtre qui n'abandonne pas sa proie. La distance n'a pas été inventée pour ces gens-là; ils ne savent ce que c'est que la distance; ils vous accompagnent ou vont vous chercher: de toutes façons, ils vous trouvent et renversent, à peine éclos, vos beaux projets d'isolement. Savez-vous pourquoi Paris s'est si démesurément agrandi de nos jours; pourquoi nous voyons tant de quartiers nouveaux groupés autour des anciens, tant de cités dans la cité?— Ce n'était pas, comme on l'a cru à tort, spéculation de la part de tant d'honnêtes capitalistes qui se sont ruinés à faire bâtir; mais bien philantropie. Ils voulaient que les gens paisibles (il y en a) pussent divorcer avec Paris sans passer bail avec le Marais. Ajoutez d'ailleurs à cela que le Marais a singulièrement perdu de son ancienne réputation de bonhomie et de tranquillité depuis qu'on y chante la *Marseillaise* et la *Parisienne*, depuis qu'il y va, comme ailleurs, des colporteurs de journaux, des artistes, et des émeutes. Un asile devenait donc indispensable, où cette intéressante partie de la population parisienne qui ne fait pas de bruit

et craint le bruit, pût se recueillir et méditer à son aise. C'est ce que comprirent à merveille nos banquiers philantropes, et plusieurs *cités* s'élevèrent, qui prirent des noms plus ou moins beaux. A la *Nouvelle Athènes* succéda la *Cité de François Ier;* à celle-ci, la *Cité Beaujon;* à cette dernière, la *Cité d'Orléans*, etc., etc.

Tant d'asiles réputés inviolables furent violés l'un après l'autre. Ces petites villes participèrent bientôt de la grande à faire peur aux plus hardis; et, si elles furent un peu moins bruyantes que leur sœur aînée, elles furent incomparablement plus ennuyeuses.

A bien prendre, voyez-vous, il n'est, dans tout ce Paris, qu'un quartier, qu'une rue où l'on puisse s'écouter vivre; où l'on puisse écrire, et peindre, et jouer de la guitare sans distraction, sans préoccupations contrariantes, sans impatience, et sans humeur.

Ce quartier, c'est celui de l'Observatoire; cette rue, c'est la rue de l'Ouest.

Allez rue de l'Ouest, et vous vous croirez dans une rue de Rome; et Paris sera loin, Paris bourgeois et positif, avec ses porteurs d'eau, ses ramoneurs, ses marchands de légumes, et ses odeurs de cuisine. Vous vivrez, vous inventerez; vous deviendrez artiste, si vous ne l'êtes déjà.

Artistes et poètes, on en trouve en quantité dans la rue de l'Ouest.

Et quand je dis *la rue de l'Ouest*, j'entends parler de toutes les rues environnantes : de la rue Madame, de la rue Notre-Dame-des-Champs, de la rue de Fleurus, de la rue Duguay-Trouin. Tout cela, c'est la rue de l'Ouest.

Mais la rue de l'Ouest présente une individualité. C'est pour cela que je m'y tiens.

D'ailleurs j'y ai, ou plutôt, j'y avais un ami, un peintre, Théodebert Munier, dont il m'importe de vous parler, tant je le considère comme un type remarquable de cette *espèce artiste*, peuple distinct, peuple de jeunes gens à tête vive, à tête folle, à tête faible, qui, la plupart avec du talent, quelques-uns même avec du génie, n'arrivent à rien, et se débattent sous leur mauvais sort jusqu'à en mourir. C'est une fatale condition que la leur. Plusieurs succombent. Vous allez voir.

Et d'abord, qu'il me soit permis d'expliquer cette singulière préférence que j'accorde à l'homme sur la chose, à mon ami Théodebert sur la rue qu'il habite. Paris physique et matériel n'a pas seul droit de nous occuper. Paris personnifié dans sa foule, dans son peuple, Paris bigarré de professions diverses, Paris-Musée,

Paris-Théâtre, mérite assurément une place, une belle place dans cette galerie de tableaux qui, comme toutes les expositions, ne saurait se passer de portraits. C'est donc ici plutôt un portrait qu'un tableau que nous prétendons faire : le portrait de Théodebert Munier, l'artiste paresseux par excellence, l'artiste à projets qui rêve des champs dans son atelier, qui rêve de peinture dans les champs; qui compte avec remords chaque jour, chaque mois, chaque année perdue, et ne se console que chez madame Saguet (l'artiste de la rue de l'Ouest dîne assez ordinairement chez madame Saguet), où il perdra encore un jour, encore un mois, encore une année. Ce jeune homme, plein d'avenir et qui manque son avenir, cet artiste qui représente, à lui seul, toute une catégorie d'artistes, a sa place marquée dans ce grand casier où les mille pièces de cette formidable machine qu'on appelle Paris, se trouvent rangées par ordre, étiquetées et numérotées, comme les bouteilles d'une pharmacie, comme les plantes d'un herbier. Si la rue de l'Ouest n'est pas le rendez-vous *obligé* de tous les artistes qui ressemblent à notre ami, du moins elle est leur rendez-vous *probable*. C'est assez, c'est plus qu'il ne nous faut pour conserver à ce chapitre le titre que nous n'étions

pas d'abord bien décidés à lui laisser : — *Un atelier de la rue de l'Ouest.*

Une page bizarre fut écrite une nuit, par quelqu'un. Vous saurez bientôt par qui.

Voici cette page :

— « Il y a de ces moments gris et lourds où « notre âme revêt la chape de plomb des moines « damnés de Dante ; de ces moments où une « souffrance plate pèse sur nous, sans cependant « nous faire crier, et ne nous laisse découvrir au « loin que l'éternelle uniformité d'un horizon « bleuâtre et pluvieux pour toute la vie : se « plaindre ne vient pas seulement à l'idée ; on « ne songe guère davantage à fuir ; car l'avenir, « tel sombre, tel immense qu'il soit, paraît in« franchissable et nécessaire. Il nous tient, il « nous serre, il nous enveloppe : il faut le subir « tout entier. Une affreuse curiosité que combat « en vain le dégoût, nous pousse en avant ; mais « comme le damné replet du poète de *l'Enfer*, « que fouettent sans cesse les démons à tour de « bras pour le faire aller, nous sommes condam« nés à ne faire qu'un pas tous les mille ans. « Siècles de douleurs ennuyeuses, d'incertitudes « démesurées, comment vous remplir !... Il ne « peut passer dans les veilles de celui qui souffre « ainsi que des pensées hautes et mornes, que

« de ces longues figures dantesques, drapées de « grandes robes rouges tombant à plis droits et « roides, à grandes manches noires traînantes « jusqu'à terre; traits bruns et saillants; menton « carré et osseux; figures taciturnes, qui disent « des mots durs et solennels, et dont la voix « creuse ne fait que désoler de plus en plus qui « l'écoute. A ces apparitions succèdent presque « toujours des rêves à l'avenant: tantôt, c'est un « trajet funèbre, fasciné par le regard fixe de « trois vieilles lavandières qui tournent leur tête « en arrière, comme sur un pivot, et tordent du « linge à quelque fontaine maudite; tantôt c'est « le globe des yeux que nous nous sentons cou-« per au tranchant affilé d'un rasoir invisible... « Caprices atroces d'une imagination blasée par « l'habitude du malheur; lugubre occupation qui « n'est pas même le délire, et qui roule à froid « dans un cerveau d'homme découragé!... »

Théodebert Munier n'en écrivit pas davantage. Il se sentait aller à des bâillements convulsifs. Il comprit à la pesanteur de ses paupières que le sommeil allait venir. Plume et papier lui tombèrent des mains... Sa tête, fléchissant peu à peu, finit par peser de tout son poids sur le chevet. Le bout de chandelle qui brûlait à côté de son lit, dans un bougeoir de fer-blanc, roula jusqu'à la porte, renversé par un violent coup de poing.

Cette sage précaution une fois prise, l'artiste s'endormit profondément.

Puisqu'il dort, causons un peu de Théodebert Munier.

C'est un garçon de cinq pieds environ, d'assez mauvaise mine, et d'un extérieur plus que négligé; il a je ne sais quoi de fauve dans le regard, je ne sais quoi d'oblique dans la démarche, qui éloignerait de lui tout d'abord l'homme le plus confiant, pour peu qu'il prît à celui-ci fantaisie de lier connaissance avec Théodebert. Au reste, il serait mal payé de ses avances. L'autre est peu communicatif, et je doute fort qu'il daignât accorder un salut en échange de tant de politesses. C'est sa coutume. Et cette fixité désespérante qu'il porte dans les yeux, n'est, je vous assure, et lui-même me l'a déclaré vingt fois, qu'un moyen assez adroit de passer au milieu des hommes sans les voir. Il se soucie bien des hommes, lui! sans doute il a besoin d'eux, mais il a résolu de s'en passer. Il s'en passe. Pourtant il est artiste, non pas artiste dans le sens vulgaire du mot, mais artiste comme il faut l'entendre d'un ardent jeune homme qui est né, pour ainsi dire, dans la chapelle sixtine, qui y joua tout enfant, devant les marbres prodigieux de Michel-Ange, qui y dessina religieusement, à genoux, jusqu'à l'âge d'homme, et qui, alors, se releva confiant

en lui-même, tant il se sentait de force au cœur, et de chaleur dans l'âme. Une large et belle carrière s'ouvrait pour lui à Rome : princes et cardinaux l'avaient déjà remarqué, déjà appelé. Marche, Théodebert; à l'œuvre, mon garçon! voilà qu'on t'ouvre le Vatican, voilà des chapelles à orner, des chapelles, entends-tu, telles qu'on en donnait aux grands maîtres d'Italie, ces infatigables ouvriers! Exécute aussi ta fresque, jeune homme, et fais-moi de la peinture monumentale, de cette colossale peinture qui fait corps avec un édifice! A tes pinceaux, Théodebert, et brosse-moi hardiment ces murailles d'église comme si le diable en personne était là, te poussant, te fouettant, te criant : *Marche!* et se cramponnant avec contorsions sur ta palette tremblante!... A l'ouvrage, mon brave, et ne t'endors pas. Il me faut cela dans six semaines!...

La jalouse fortune ne lui accorda pas huit jours. Une lettre timbrée de Bayonne lui apprit que sa mère était malade, dangereusement malade... Adieu Rome! adieu l'art, adieu tout! Théodebert se jette, dans un transport de fièvre, à bas de l'échafaud qu'on avait dressé pour lui dans une chapelle latérale de Saint-Pierre, et fuit de Rome comme un insensé, sans argent et sans passe-port. On l'arrête à Pise. Il se mord les poings de rage au fond d'un cachot infect et

malsain, où ses joues se creusent, où ses yeux se cavent, où ses cheveux tombent, où sa santé dépérit. Un jour pourtant on vient lui dire qu'il est libre; on lui donne un peu d'or qu'il avait oublié à Rome, et voilà Théodebert courant de nouveau vers Bayonne. Cette fois il arriva. Sa mère se portait bien. Mais la carrière de l'artiste était fermée du côté de Rome. Il le sentit, et, d'un bond, le voilà à Paris.

Que faire à Paris, où nul ne le connaît, où nul ne le soupçonne, où chaque chose vue à son tour lui fait peine et pitié? Que faire dans ce Paris où il y a un musée pour les badauds, des portraits au lieu de tableaux, des amateurs au lieu d'artistes? Sa chère peinture, sa peinture pieuse et grave, et majestueuse, et toujours immense, il la demande, il la cherche, il ne la trouve plus. Transplanté à Paris, Théodebert est dépaysé, égaré, perdu... — Que faire! — Il loue un atelier, un grand atelier, bien loin de la ville et surtout du Musée; un atelier spacieux comme une halle où l'artiste romain aura ses coudées franches, où il pourra s'entretenir de longues heures face à face avec Raphaël, avec Michel-Ange, avec les deux Carrache, avec Léonard de Vinci. Pardieu! c'est une bonne idée que tu as eue là, Théodebert! Au moins, tu peindras pour toi, tu peindras à ta guise, sans souci de

l'exposition du Louvre et des médailles d'encouragement. Isole-toi, renferme-toi, calfeutre portes et fenêtres, ne sors que pour dîner, dis comme Sertorius : *Rome est toute où je suis ;* — C'est bien, c'est à merveille; je t'approuve, je t'applaudis, je t'admire! — Mais tu ne vendras pas tes tableaux.

Belle menace! eh! que lui importe à lui! Ses tableaux, qu'il les vende ou non, seront toujours faits, toujours là. Aucun n'est encore ébauché : c'est égal, il les finira tous. Il a déjà fait l'acquisition d'une toile de trente pieds. Cela lui semble une dimension des plus ordinaires. Trente pieds de toile qu'il a payés comptant chez Haro!... Le voilà ruiné pour six mois, mais aussi l'œuvre sera belle!

Théodebert couvrit l'immense toile en moins d'un mois, — et en resta là. Quelques parties du tableau étaient déjà fortement accusées, presque terminées; cela promettait d'être beau, mais cela n'était encore, à proprement parler, qu'une esquisse. Théodebert n'y toucha plus. Un jour, je ne sais lequel, il s'avisa de prendre en dégoût le séjour de l'atelier. Il sortit pour se distraire; il ne vit pas le monde, mais il vit du monde, et rentra vers minuit profondément affligé de n'avoir encore rien fait pour de l'argent. Sa tête brûlait, sa main droite fouillait sa poitrine; il

jeta un regard de mauvaise humeur sur son grand tableau que la clarté jaune et vacillante d'une bougie qu'il tenait à la main grandissait encore dans les ténèbres... — « Je ne viendrai jamais à « bout de cela ! » grommela-t-il tout bas en se couchant. Le lendemain il fit venir deux ouvriers qui, armés de brosses, blanchirent du haut en bas la *page* commencée, et annulèrent en un clin d'œil toute une œuvre d'artiste. J'étais là quand l'exécution se fit, et j'en eus le cœur gros jusqu'au soir.

C'est qu'aussi l'échéance du loyer approchait. Un bel atelier, bien situé, c'est cher; la bourse de mon pauvre Théodebert n'eût pu tenir contre l'achat d'une autre toile et le paiement d'un loyer de six cents francs. Un terme moyen se présentait, cruel à la vérité, mais nécessaire : — il fit barbouiller sa toile, et paya son loyer.

Ce sacrifice consommé, vous imaginerez peut-être que notre ami recommença un autre tableau... — Point. — Le malheureux en fut pour son œuvre détruite. Poussé de je ne sais quel sublime caprice, saisi de je ne sais quelle impatience fiévreuse, il avait tout effacé pour tout refaire. Mais presque aussitôt, la conviction profonde, la certitude désespérante que nul ne se souciait de son talent; que ce talent même, après tout, était chose fort douteuse en elle-même, et

fort hypothétique; qu'il se pourrait bien qu'un jour il fût contraint de rouler sa toile et de la jeter dans un coin de son atelier, tant il aurait essuyé de dégoûts et d'insultes grossières à propos de cette misérable peinture sur laquelle il avait la sottise de compter maintenant; la conviction anticipée de tout cela saisit son pauvre cœur encore tout pantelant et chaud d'enthousiasme, ce qui fit qu'à l'instant même l'enthousiasme s'éteignit, et le spleen le mieux conditionné s'empara de sa victime pour ne plus la quitter. En vain Théodebert lutta contre le vautour de toute l'opiniâtreté de son génie, de toute la furie de son crayon; en vain il entassa croquis sur croquis, jetant sur du carton la composition de son tableau, la changeant ensuite et la reconstruisant immédiatement de toutes pièces avec la même hauteur de pensée, avec la même fougue d'exécution; tout fut inutile. Il se consumait en efforts perdus. Le vautour le rongea impitoyablement, et l'artiste haletant, harassé, découragé, tomba enfin de toute la lourdeur d'un cadavre, devant l'immense toile, froide et lisse, que son génie envahissait, et que son pinceau n'effleurait pas.

« — Vois-tu », me dit-il un jour, à la suite d'une conversation presque sérieuse où j'avais entrepris de lui parler morale, « vois-tu bien, le

temps me manque. Il est impossible que ce que j'ai là se réalise jamais. C'est trop grand. Patience, pourtant; dans quelques années nous verrons; je ne suis pas pressé!...—Se peut-il, mon Dieu, qu'avec une figure comme la mienne, figure présentable, après tout, et un nom gaulois, Théodebert..., un nom de première race; se peut-il qu'avec tant de raisons pour arriver, je n'arrive à rien!... N'être rien!... Cette conviction m'obsède, elle m'assassine; elle me tue; elle pèse sur moi de tout le poids d'un cauchemar. Elle me dissuade de continuer, tant elle me prédit affreusement l'inutilité des efforts que je tenterais pour sortir de mon néant...—J'en suis venu à ne plus m'asseoir qu'à contre-cœur devant un chevalet... Ce n'est pas comme Decamps qui s'amuse, lui, devant le sien! Et puis ils appellent cela paresse, parce que mon œuvre ne me sollicite plus, parce qu'elle me rebute!... Eh! pauvres gens! Cette inactivité sombre qui courbe par moments la tête de l'artiste et lui croise les bras sur la poitrine, est, mille fois plus que vos travaux, pénible et laborieuse... Je creuse l'avenir, tandis que vous effleurez le présent... Oh! qu'il ferait beau nous voir changer de rôles! moi, travailleur comme vous; vous, paresseux comme moi! »

Une autre fois Théodebert m'aborda dans la

rue : « — Eh bien, me dit-il, j'ai voulu faire comme tout le monde. J'ai terminé deux petits tableaux dont la vente m'aurait encouragé peut-être à commencer le grand... Bah! personne n'en veut... et cependant... — Viens voir plutôt. »

Il m'entraîna, vous savez où, dans son atelier, patrie de l'artiste, véritable pandémonium comme en rêverait Hoffmann, comme en dessineraient Calot, Cruyskchank, Hogarth, Charlet et Tony Johannot réunis; chaos à faire peur, désordre à faire plaisir... Rien de plus, après tout, que ce que vous avez pu voir dans tous les ateliers. Dessins, gravures, plâtres et esquisses confusément répandus sur le plancher, salis, déchirés, froissés, cassés, formant litière, et contrariant le jeu des portes; meubles gothiques, tentures à fleurs et à rosaces, jaunes, vertes, rouges, bleues, de toutes couleurs, en velours, en laine, en cuir, en crin, en soie; épées à deux mains, épées de rempart, épées de siége; dagues et poignards, cuirasses et cottes-de-mailles; gants, masques et fleurets; le tout rompu, faussé, bosselé, rouillé; le tout bon à voir; le tout bon à rien. Quelques échelles, quelques châssis et deux ou trois chevalets surgissaient çà et là de ce fouillis inextricable à l'autre bout de l'atelier. Théodebert et moi nous y arrivâmes après mainte et mainte enjambée.

— « Regarde! » me dit-il alors, en s'arrêtant devant deux petits tableaux, les plus jolis qui se puissent voir, tels qu'en font Roqueplan, dans ses bons jours, Jeanron, Decamps et Poterlet; — « regarde, ils n'en veulent pas. »

Puis, il promena sur sa grande toile un coup d'œil morne et désespéré. Je le compris et fouillai machinalement dans mon gousset. Car je ne sais comment la pensée m'était venue, en l'écoutant, d'acheter moi-même les deux petits tableaux que je venais de voir..... Un instant je voulus trancher du Fitz-James ou du Sommariva. De hautes considérations m'en empêchèrent. Je ne pus que serrer avec émotion la main de Théodebert et l'entraîner hors de l'atelier. J'étouffais : lui se mit à siffler.

Depuis ce temps, le caractère et la santé du pauvre artiste s'altèrent visiblement. Mille singulières fantaisies lui passent par le cerveau, qu'il s'afflige sérieusement de ne pouvoir réaliser. Il se repaît de regrets interminables au travers desquels perce encore, de temps à autre, une espérance démesurée : celle d'être un jour, — dans vingt ans, peut-être,... car, tout découragé que soit Théodebert, son regard plonge au moins de tout cela dans l'avenir; — une espérance, disons-nous, lui reste : celle d'être, dans une vingtaine d'années, le peintre de l'époque,

le représentant de l'art : — « Je sortirai de la révolution, dit-il souvent, comme Delacroix est sorti de la restauration... Mais, ajoute-t-il toujours, je ne suis pas pressé; cela ne peut me fuir. Attendons. »

Et en attendant il ne fait rien.

C'est, autant je puis m'en souvenir, le 17 du mois dernier, que fut écrite la page singulière qui commence ou à peu près ce chapitre. Théodebert Munier avait marché sans but toute la journée, rêvant de ses projets déçus, de sa vie manquée; rêvant de cette société mal faite qui le repoussait de son adoption, la marâtre, et lui refusait de quoi vivre, à lui qui demandait si peu. Ces idées fatales l'accompagnèrent jusqu'au soir, heure à laquelle il s'enivra pour tout oublier. Mais ce moyen ne lui réussit pas. La douleur changea de forme; elle devint fièvre : voilà tout. Rentré chez lui vers minuit et demi, Théodebert se jeta sur son lit, et, se laissant dériver au courant capricieux de son imagination malade, il griffonna ces quelques lignes où il est parlé des moines damnés de Dante, de trois vieilles lavandières au cou tors, de rasoir invisible, et de fontaine maudite...

Lorsque j'allai le voir le lendemain, il me conta qu'il avait eu une nuit horrible, une nuit

superbe, une nuit telle qu'il en voudrait avoir quelquefois de semblables.

Comme je le regardais avec étonnement :

— « Mon cher, me dit-il, en se dressant sur son séant, voici la chose. — A peine fus-je endormi qu'il me sembla que tout s'agrandissait autour de moi. Les hautes murailles de mon atelier se couvrirent de marbre : les fenêtres s'allongèrent jusqu'au sol et devinrent des portiques. Une forêt de colonnes et de pilastres surgit et s'élança jusqu'aux voûtes qui s'arrondirent aussitôt, et se garnirent de voussures et de médaillons comme une coupole. De riches escaliers s'ouvrirent à ma gauche, précipitant du ciel la nappe éblouissante de leurs degrés de mosaïque. Au milieu de tout cela j'étais seul, perdu, tremblant, écrasé, anéanti. J'étais à Rome,... dans un palais,... je ne sais plus lequel, un palais que je n'avais jamais vu et que pourtant je reconnus bien... — Je recueillais mes souvenirs lorsque, tout à coup, de mille entre-colonnements sortirent à la fois mille poutres énormes qui se croisèrent en l'air et formèrent bientôt un échafaud solide où la volonté de Dieu me transporta, palette en main, sans que j'eusse formé un vœu pour cela, dit un seul mot, fait un seul pas. Je me débattais en vain sous le bras invisible qui m'avait enlevé

par les cheveux et suspendu, moi chétif, à cette merveilleuse hauteur. Il fallait peindre la coupole, et l'on me donnait pour cela jusqu'à la fin du jour. La nuit survint avant que j'eusse achevé l'immense tâche; c'était le terme fatal; l'échafaud craqua sous moi; tout s'écroula : je tombai.

« Je me retrouvai dans mon lit, brisé, haletant, plié en deux. Mon rêve continuait. Cette fois je vis ma toile,... ma grande toile de trente pieds,... je la vis distinctement sortir de terre comme l'*aulea* des anciens, ou le rideau de tôle de l'Odéon, lentement, carrément, à temps mesurés, solennelle et paresseuse. Lorsqu'elle rejoignit le plafond, un coup de sifflet partit de derrière le châssis qui s'illumina aussitôt, et la toile fut transparente.

« J'assistai à une séance d'ombres chinoises.

«D'abord ce fut une collection grotesque de nez de toutes les dimensions depuis Odry jusqu'à Pellegrini, en passant par Garaudé et s'arrêtant à Bousigné. Le diable en personne était là, m'expliquant avec une baguette chacun des sujets qui défilaient processionnellement devant mes yeux. — « *Méchant rapin !* » s'écria-t-il dans un moment, en apostrophant un diablotin qui ne tirait pas la ficelle assez vite...—puis il me fit voir une distribution de croix et de médailles au sa-

lon de 1831 : M. Dubufe réputé peintre de première classe, et Johannot relégué dans la seconde; M. Lancrenon brochant sur le tout. — Puis il me fit voir.........................

.........................................

« Tout à coup la toile s'obscurcit et se renversa. Ce n'était plus une simple toile; c'était un tableau; mais un tableau magnifique, — le mien, — celui que je veux faire, — celui dont je t'ai parlé. Il était fini, et un gros lord anglais m'en offrait six cent mille francs.

« Je refusai; car j'en voulais un million.

« Mon acheteur enchérit jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs...

« Je refusai encore. — Le diable (car c'était lui), poussa un grand éclat de rire, et disparut.

« Quand il fut parti, les brillantes couleurs du tableau s'effacèrent, se mêlèrent, se tordirent en ruisseaux sur la toile, comme la sueur sur la peau d'un discobole. Les figures grimaçaient, se tourmentaient, se contournaient péniblement avec une hideuse variété d'attitudes, — si hideuse qu'à la fin n'y tenant plus :

— « Messeigneurs! » criai-je de toutes mes forces aux cardinaux dont la pourpre déteignait à vue d'œil; aux évêques dont le visage devenait

violâtre comme leurs bas et leurs camails : —« Messeigneurs, dites-moi, de grâce, si vous suez là du vin ou du sang !... »

« Ils me répondirent par un plain-chant monotone qui semblait s'éloigner et s'affaiblir de plus en plus à mesure que les couleurs disparaissaient. Ce râle étrange dura ainsi quelques secondes, et s'éteignit enfin dans une espèce de gloussement semblable au dernier hoquet d'un ivrogne, au dernier soupir d'un noyé.

« Quand je me réveillai, je regardai machinalement au milieu de ma chambre...— Plus rien ; le tableau avait disparu. Je fouillai alors sous mon chevet où je croyais trouver au moins les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs du lord anglais... Rien !...

« Désespéré, je saute à bas du lit et cours à mon atelier... — ma toile y était debout, à la place où je l'avais laissée la veille : vaste, blanche, froide, muette, impassible !... Ah ! mon ami ! ce rêve !... ce rêve !... C'est le coup de grâce, vois-tu. Il m'a découragé du double. »

Théodebert se tut. J'entrepris de le consoler. Ce fut en vain. Le jour même il quitta Paris.....

*N. B.* Il y a deux mois à peu près que Théodebert est parti, et l'on m'apporte à l'instant

même une lettre timbrée de Bayonne et cachetée en noir.

Ce n'est pas que sa mère soit morte;... mais le malheureux s'est détruit.

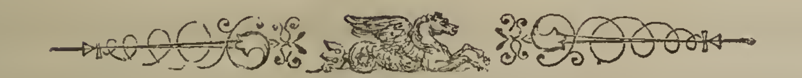
Son propriétaire de la rue de l'Ouest vient de mettre écriteau.

CORDELLIER-DELANOUE.





# LE COCHER DE CABRIOLET.



Je ne sais si, parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'impassibilité d'un stoïcien ; isolé sur son siége ; au milieu de la société, sans contact avec elle ; se permettant, pour toute distraction, un coup de fouet à son camarade qui passe ; sans amour pour les deux mai-

gres rosses qu'il conduit; sans aménité pour les infortunés qu'il brouette, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant, qu'à ces mots classiques : « *Au pas, et toujours tout droit.* » Du reste, être assez égoïste, fort maussade, portant des cheveux plats, et jurant Dieu.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet; il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se dérider aux avances qu'il vous fait, à la paille qu'il vous pousse sous les pieds, à la couverture dont il se prive, soit qu'il pleuve, soit qu'il gèle, pour vous garantir de la pluie ou du froid; il faut être frappé d'un mutisme bien obstiné, pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait, aux exclamations qui lui échappent, aux citations historiques dont il vous pourchasse. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde, il a vécu dans la société; il a conduit, à l'heure, un candidat académicien faisant ses 39 visites, et le candidat a déteint sur lui, voilà pour la littérature; il a mené, à la course, un député à la chambre, et le député l'a frotté de politique; deux étudiants sont montés près de lui, ils ont parlé opérations, et il a pris une teinture de médecine; bref, superficiel en tout, mais étranger à peu de choses de ce monde, il est caustique, spirituel, causeur, porte une casquette, et a toujours un parent ou un

ami qui le fait entrer pour rien au spectacle : nous sommes forcés d'ajouter à regret, que la place qu'il y occupe est marquée au centre du parterre.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs, n'ayant de rapports avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions, assommant, mais honnête homme.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieillies, la civilisation est venue à lui, il s'est laissé faire par elle : sa moralité est à peu près celle de Bartholo.

En général, les cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre, son chapeau ciré sur la tête, son manteau bleu sur le dos, son fouet d'une main, et une bourse de l'autre, avec cet exergue : « *Au Cocher fidèle.* »

Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet, dans la même situation morale.

N'importe, j'ai une prédilection toute particulière pour les cochers de cabriolets, cela tient peut-être à ce que j'ai rarement une bourse à laisser dans leur voiture.

Quand je ne pense pas à un drame qui me préoccupe, quand je ne vais pas à une répétition qui m'ennuie, quand je ne reviens pas d'un spectacle qui m'a endormi, je cause avec eux,

et quelquefois je m'amuse autant en dix minutes que dure la course, que je me suis ennuyé dans les quatre heures qu'a duré la soirée de laquelle ils me ramènent.

J'ai donc un tiroir de mon cerveau consacré uniquement à ces souvenirs à 25 sous.

Parmi ces souvenirs, il y en a un qui a laissé une trace profonde.

Il y a cependant déjà près d'un an que *Cantillon* m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221.

C'est un homme de 40 à 45 ans, brun, aux traits fortement accentués, portant, à l'époque dont je vous parle, 1er janvier 1831, un chapeau de feutre, avec un reste de galon, une redingote de drap lie de vin, avec un reste de livrée, des bottes avec un reste de revers. Depuis onze mois, tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout à l'heure d'où vient, ou plutôt, car je ne l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues [1].

C'était, comme je l'ai dit, le 1er janvier 1831, il était dix heures du matin, j'avais réglé, dans ma tête, cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même. J'avais établi, par

[1] Voir plus haut le costume habituel du cocher de cabriolet.

rue, cette liste d'amis, auxquels il est toujours bon d'embrasser les deux joues, et de serrer les deux mains, même un jour de l'an : bref, de ces hommes sympathiques, qu'on est quelquefois six mois sans voir, vers lesquels on s'avance les deux bras ouverts, et chez lesquels on ne met jamais de cartes.

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet : il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de galon, à son reste de livrée, et à son reste de retroussis; Joseph avait flairé un ex-confrère. Son cabriolet en outre était couleur chocolat, au lieu d'être barbouillé de jaune ou de vert, et, chose étrange, des ressorts argentés permettaient d'abaisser au premier degré sa coiffe de cuir : un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence; je lui donnai congé pour la journée : je m'établis carrément sur d'excellents coussins; Cantillon tira sur mes genoux un carrick café au lait, fit entendre un clapement de langue, et le cheval partit, sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement obligé, que comme un moyen coercitif.

— Où allez-vous, notre maître ?

Chez Charles Nodier, à l'Arsenal.

Cantillon répondit par un signe qui voulait dire, non-seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce nom-là. Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire *Antony*, que le cabriolet était très-doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte qui ne laissait pas que de m'inquiéter considérablement.

Je ne connais pas pour un poète d'instant de béatitude plus grand que celui où il voit son œuvre venir à bien : il y a, pour arriver là, tant de jours de travail, tant d'heures de découragement, tant de moments de doute, que lorsqu'il voit, dans cette lutte de l'homme et de l'esprit, l'idée qu'il a pressée par tous ses points, attaquée sur toutes ses faces, plier sous la persévérance, comme sous le genou un ennemi vaincu qui demande grâce, il a un instant de bonheur, proportionné, dans sa faible organisation, à celui que dut éprouver Dieu, quand il dit à la terre, *Sois*, et que la terre fut : comme Dieu, il peut dire dans son orgueil, j'ai fait quelque chose de rien ; j'ai arraché un monde au néant.

Il est vrai que le monde du poète n'est peuplé que d'une douzaine d'habitants, ne tient d'espace dans le système planétaire que les 34 pieds carrés d'un théâtre, et souvent naît et meurt dans la même soirée.

C'est égal, ma comparaison n'en subsiste pas

moins, j'aime mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse.

Je me disais ces choses ou à peu près ; je voyais comme derrière une gaze, mon monde prenant sa place parmi les planètes littéraires, ses habitants parlaient à mon goût, marchaient à ma guise, j'étais content d'eux, j'entendais venir d'une sphère voisine un bruit non équivoque d'applaudissements, qui prouvaient que ceux qui passaient devant mon monde, le trouvaient à leur gré, et j'étais content de moi.

Ce qui ne m'empêchait pas, sans que cela me tirât de ce demi-sommeil d'orgueil, opium des poètes, de voir mon voisin mécontent de mon silence, inquiet de mes yeux fixes, choqué de ma distraction, et faisant tous ses efforts pour m'en tirer, tantôt en me disant : Notre maître, le carrick tombe ; je le tirais sur mes genoux sans répondre ; tantôt en soufflant dans ses doigts, je mettais silencieusement mes mains dans mes poches ; tantôt en sifflant la Parisienne, et je battais machinalement la mesure. Je lui avais dit en montant que nous avions quatre ou cinq heures à rester ensemble, et il était véritablement tourmenté de l'idée que, pendant tout ce temps, je garderais un silence très-préjudiciable à sa bonne volonté de causer. A la fin cependant ces symp-

tômes de malaise redoublèrent à un point qu'ils me firent peine : j'ouvris la bouche pour lui adresser la parole; sa figure se dérida; malheureusement pour lui l'idée qui me manquait pour finir mon troisième acte me vint en ce moment, et comme je m'étais tourné à demi de son côté, que j'avais la bouche entr'ouverte pour parler, je repris tranquillement ma place, et je me dis à moi-même. « *C'est bon.* »

Cantillon crut que j'avais perdu la tête.

Puis il fit un soupir.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant : « C'est ici. » J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez mais peut-être ne le connaissez pas. Plus tard.

Cette fois c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis; il m'abaissa gracieusement le chasse-crotte; je repris ma place auprès de lui, et après un *brrrrrr* préalable, et quelques mouvements du torse, je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative; et je dis, les paupières à demi fermées :

« Taylor, rue de Bondy. »

Cantillon profita de mon instant d'épanchement, pour me dire rapidement :

— M. Charles Nodier n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres ?

— Précisément ; comment diable savez-vous cela, vous?...

— J'ai lu un roman de lui, dans le temps que j'étais chez M. Eugène. (Il poussa un soupir.) Une jeune fille dont on guillotine l'amant.

— *Thérèse Aubert?*

— C'est ça même... Ah! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour un roman.

— Ah!

— Il n'y a pas de ah! si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres ; je le ferais moi-même.

— Eh bien, racontez-moi cela.

Il me regarda en clignant les yeux.

— Oh! vous, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi?

— Vous ne faites pas de livres, vous?

— Non, mais je fais des pièces; et peut-être votre histoire me servirait-elle pour un drame.

Il me regarda une seconde fois.

— Est-ce que c'est vous qui avez fait *les Deux Forçats* par hasard?

— Non, mon ami.

— Ou l'*Auberge des Adrets?*

— Pas davantage.

Pour où faites-vous des pièces donc?

— Jusqu'à présent je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

Il fit un mouvement de lèvres figurant une moue, qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit; puis il réfléchit un instant et comme prenant son parti:

— C'est égal, dit-il; j'ai été dans le temps aux Français, avec M. Eugène; j'ai vu M. Talma dans *Sylla*, c'était tout le portrait de l'Empereur; une belle pièce tout de même; et puis, dans une petite bamboche après, un intrigant qui avait un habit de valet, et qui faisait des grimaces; ce mâtin-là était-il drôle... c'est égal, j'aime mieux l'*Auberge des Adrets*.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête.

— Vous faites donc des tragédies, vous, dit-il en me regardant de côté.

— Non, mon ami.

— Qu'est-ce que vous faites donc?

— Des drames.

— Ah! vous êtes romantique, vous; j'ai con-

duit l'autre jour un académicien à l'académie, qui les arrangeait joliment, les romantiques; il fait des tragédies, lui; il m'a dit un morceau de sa dernière; je ne sais pas son nom, un grand, sec, qui a la croix d'honneur, et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous : je fis un signe de tête correspondant à un *oui.*

— Et votre histoire?

— Ah! voyez-vous, c'est qu'elle est triste; il y a mort d'homme!

Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots, augmenta ma curiosité.

— Allez toujours, mon brave.

— *Allez toujours!* c'est bien aisé à dire, et si je pleure, je ne pourrai plus aller, moi...

Je le regardai à mon tour. — Voyez-vous, me dit-il, je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée (et il me montrait complaisamment ses parements, où il restait quelques fragments d'un liséré rouge.) — Il y a dix ans que j'entrai au service de M. Eugène; vous ne l'avez pas connu M. Eugène?

— Eugène qui?

— Ah! dame, *Eugène qui?...* Je ne l'ai jamais entendu appeler autrement, et je n'ai jamais vu son père ni sa mère; c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge; quel âge avez-vous?

— Vingt-sept ans.

— C'est ça; pas si brun, tout-à-fait, et puis vous avez les cheveux nègres, et il les avait tout plats, lui; du reste, joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un bonnet de nuit; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien; si bien que j'ai cru long-temps qu'il était malade du pylore. Pour lors, j'entrai donc à son service; c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. « Cantillon, mon chapeau... « Cantillon, mets le cheval au cabriolet... Can- « tillon, si M. Alfred de Linar vient, dis que je « n'y suis pas. » Faut vous dire qu'il n'aimait pas ce M. de Linar. Le fait est que c'était un roué, celui-là. Oh! mais, un roué, suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre dos, que c'en était fastidieux. Il vient, le même jour, demander M. Eugène; je lui dis: Il n'y est pas... Paf, voilà l'autre qui tousse; il l'entend, bon! Alors il s'en va, en disant: « Ton maître est un impertinent. » Je garde ça pour moi; prenons qu'il n'ait rien dit.

— A propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy?

— N° 64.

— Haoh!... C'est ici.

Taylor n'y était pas, je ne fis qu'entrer et sortir.

— Après ?

— Après? Ah! l'histoire... Où allons-nous d'abord ?

— Rue Saint-Lazare, n° 58.

— Ah! chez mademoiselle Mars; c'est encore une fameuse actrice, celle-là. Je disais donc que le même jour nous allions en soirée dans la rue de la Paix : je me mets à la queue, houp. A minuit sonnant, mon maître sort d'une humeur massacrante. Il s'était rencontré avec M. Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant, C'est un fat, qu'il faudra que je corrige. J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh mais! et l'épée comme un Saint-George. Nous arrivons sur le pont où il y a des statues, vous savez; il n'y en avait pas encore à cette époque-là : voilà que nous croisons une femme qui sanglotait si fort, que nous l'entendions, malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit : Arrête. J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre. C'est bien...

« Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout à coup elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends, Paouf! Mon maître ne fait ni une ni deux : v'lan, il donne une tête; faut vous dire qu'il nageait comme un éperlan.

« Moi je me dis : Si je reste dans le cabriolet, ça ne l'aidera pas beaucoup ; d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux à retirer au lieu d'une. Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre ans de moins sur le corps, et deux picotins d'avoine de plus dans le ventre : « Reste là, Coco. » On aurait dit qu'il m'entendait ; il reste, c'est bon.

« Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière ; il y avait une petite barque, je saute dedans : elle tenait par une corde ; je tire, je tire. Je cherche mon couteau, je l'avais oublié ; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

« Je tire si fort une secousse, que, crac, la corde casse, encore un peu, je tombais les quatre fers en l'air dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque, heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis : C'est pas le moment de compter les étoiles : je me relève.

« Du coup, la barque était lancée, je cherche les deux avirons ; dans ma cabriole, j'en avais jeté un à l'eau. Je rame avec l'autre, je tourne comme un tonton. Je dis : C'est comme si je chantais ; attendons.

« Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur ; c'était effrayant, on aurait cru que la

rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait, et jetait son écume; puis, au milieu, on voyait paraître un instant la robe blanche de la jeune fille, ou la tête de mon maître, qui revenait pour souffler; une seule fois ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis M. Eugène dire : « Bon! je la vois. » En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait l'instant d'auparavant. Tout à coup, je ne vis plus sortir de l'eau que ses jambes écartées. Il les rapprocha vivement, et il disparut... J'étais à dix pas d'eux, à peu près, descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon aviron entre mes mains, comme si je voulais le broyer, et disant : Dieu de Dieu! faut-il que je ne sache pas nager!

« Un instant après il reparut. Cette fois-là il la tenait par les cheveux; elle était sans connaissance; il était temps; pour mon maître aussi. Sa poitrine râlait, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, vu que, comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un plomb : il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut... « Cantillon, dit-il, à moi! » J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron, mais ouiche! il s'en fallait plus de trois

pieds... « A moi ! » répéta-t-il... Je faisais un mauvais sang ! « Cantillon ! » Une vague lui passa sur la tête. Je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'estomac; j'étendis encore l'aviron; il s'était un brin rapproché de moi... Du courage, mon maître, du courage, que je lui criais. Il ne pouvait plus répondre. Lâchez-la, que je lui dis, et sauvez-vous. « Non, non, dit-il, je... » L'eau lui entra dans la bouche. Ah! monsieur, je n'avais pas un cheveu sur la tête qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron, je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'Hôtel des gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux à fleur d'eau, qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double; puis je ne vis plus que ses cheveux; les cheveux s'enfoncèrent comme le reste, son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés; je fis un dernier effort, je tendis la rame; allons donc, han!... Je lui mis l'aviron dans la main. Ah!... Cantillon s'essuya le front! je respirai, il reprit :

« On a bien raison de dire que quand on se noie, on s'accrocherait à une barre de fer rouge; il se cramponna à la rame que ses ongles étaient

marqués dans le bois; je l'appuyai sur le bord du bateau, ça fit bascule, et M. Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton, j'étais couché dessus, la tête au bord du bateau. Je tirais l'aviron en l'assujettissant avec mon corps. M. Eugène avait la tête renversée en arrière comme quelqu'un qui est évanoui, je tirais toujours la machine, ça le faisait approcher; enfin, j'étendis le bras, je le pris par le poignet; bon! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme un étau: huit jours après il en avait encore les marques bleues autour du bras.

« Il n'avait pas lâché la petite; je le tirai dans le bateau, elle le suivit; ils restèrent au fond tous les deux pas beaucoup plus fringants l'un que l'autre; j'appelai mon maître, votre serviteur! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées, comme s'il voulait casser des noix. C'était à se manger la rate.

« Je repris ma rame, et je voulus gagner le bord; quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier, avec un seul, c'était toujours la même chanson; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis que définitivement je m'en allais au Havre, je me dis, ma foi, pas de fausse

honte, appelons au secours : là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

« Les farceurs qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés, m'entendirent, ils mirent leur embarcation du diable à l'eau, en deux tours de main ils m'avaient rejoint. Ils accrochèrent mon bateau au leur, cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel, comme des harengs.

« On demanda si j'étais noyé aussi, je répondis que non, mais que c'était égal, que si l'on voulait me donner un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des écheveaux de fil.

« Mon maître rouvrit les yeux le premier; il se jeta à mon cou... Je sanglotais, je riais, je pleurais... Mon Dieu, qu'un homme est bête!...

« M. Eugène se retourna; il aperçut la jeune fille qu'on médicamentait : « Mille francs pour « vous, mes amis, dit-il, si elle n'en meurt pas, et « toi, Cantillon, mon brave, mon ami, mon sau- « veur (je pleurais toujours), amène le cabriolet. »

« Ah! que je dis, c'est vrai, et Coco!... Faut pas demander si je pris mes jambes à mon cou. J'arrive à la place, où je l'avais laissé... Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva; c'était un amateur qui s'était reconduit avec.

« Je reviens, et je dis : Bernique. Il me répond: « C'est bien, alors, amène un fiacre. » Et la jeune fille? que je demande. « Elle a remué le bout du « pied, » dit-il. Fameux! J'amène un fiacre, elle était revenue tout-à-fait, seulement elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot. « Cocher, rue du Bac, n° 31 ; et vivement! »

— Dites donc, notre maître, c'est ici mademoiselle Mars, n° 58.

— Est-ce que ton histoire est finie?

— Finie, peuh!... Je ne suis pas au quart; c'est rien ce que je vous ai dit, vous verrez.

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté; je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice, c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830; au bout de 10 minutes, j'étais dans le cabriolet.

— Et l'histoire?

— Où faut-il vous conduire d'abord?

— Cela m'est égal, allez devant vous. L'histoire?

—Ah, l'histoire! nous en étions... « Cocher, rue du Bac, et vivement. » Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois.

Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai mademoiselle Marie... Est-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie?

— Non.

— Eh bien, c'était son nom de baptême : je trouvai mademoiselle Marie, couchée dans un lit avec une garde auprès d'elle : je ne peux pas vous dire comme elle était jolie, avec sa figure pâle, ses yeux fermés, ses mains en croix sur sa poitrine, elle avait l'air de la Vierge dont elle porte le nom, d'autant plus qu'elle était enceinte.

— Ah! dis-je, c'est pour cela qu'elle s'était jetée à l'eau.

— Eh bien, vous dites juste ce que mon maître répondit au médecin, quand il lui annonça cette nouvelle; nous ne nous en étions pas aperçus, nous; le médecin lui fit respirer un petit flacon, je me le rappellerai celui-là, imaginez-vous, qu'il l'avait posé sur la commode, moi bêtement, voyant que ça l'avait fait revenir, je dis ça doit avoir une fameuse odeur; je flâne autour de la commode, sans faire semblant de rien, et pendant qu'ils ont le dos tourné je retire les deux bouchons, et je me fourre le goulot dans le nez. Oh, quelle prise? ça n'aurait pas été pire quand j'aurais eu respiré un cent d'aiguilles... C'est bon, je dis, je te connais toi. Ça m'avait fait pleurer à chaudes larmes, M. Eugène me dit : « Faut te consoler, mon ami, le docteur en « répond. » Je dis en moi-même, c'est égal, il peut

être fort ce docteur, mais quand je serai malade, ce n'est pas lui que j'irai chercher.

« Pendant ce temps-là mademoiselle Marie était revenue à elle, elle regardait tout autour de la chambre et elle disait : « C'est drôle ; où donc suis-je ? je ne reconnais pas cet appartement. » Je lui dis : C'est possible, par la raison que vous n'y êtes jamais venue. Mon maître me fit : « Chut, Cantillon. » Puis, comme il s'entendait à parler aux femmes, il lui dit : « Tranquillisez-vous, madame, j'aurai pour vous les soins et le respect d'un frère, et dès que votre état permettra de vous transporter chez vous, je m'empresserai de vous y reconduire. » « Je suis donc malade », reprit-elle étonnée ; puis, rassemblant ses idées, elle s'écria tout d'un coup : « Oh ! oui, oui, je me souviens de tout, j'ai voulu !... » Un cri lui échappa. « Et c'est vous, vous monsieur, qui m'avez sauvée sans doute ; oh, si vous saviez quel service funeste vous m'avez rendu ! quel avenir de douleur votre dévouement pour une inconnue a rouvert devant elle ! » Moi, j'écoutais tout ça, en me frottant le nez, qui me cuisait toujours, ce qui fait que je n'en ai pas perdu une parole ; et que je vous le raconte comme ça s'est passé ; mon maître la consolait, comme il pouvait ; mais à tout ce qu'il disait, elle répondait : « Ah, si vous saviez ! » Il paraît que ça l'ennuya d'enten-

dre toujours la même chose, car il se pencha à son oreille, et il lui dit : « Je sais tout. — Vous ? dit-elle. — Oui ; vous aimez, vous avez été trahie, abandonnée. — Oui, trahie, répondit-elle, lâchement trahie, cruellement abandonnée. — Eh bien, lui dit M. Eugène, confiez-moi tous vos chagrins ; ce n'est point la curiosité, mais le désir de vous être utile qui me guide ; il me semble que je ne dois plus être un étranger pour vous. — Oh ! non, non, dit-elle, car un homme qui expose sa vie comme vous avez fait doit être généreux ; vous, j'en suis sûre, n'avez jamais abandonné une pauvre femme, en ne lui laissant que le choix d'une honte éternelle ou d'une prompte mort. Oui, oui, je vais vous dire tout! » Je dis bon, moi, ça doit être intéressant ; ça commence bien, écoutons l'histoire.

« Mais auparavant, ajouta-t-elle, permettez que j'écrive à mon père, à mon père, à qui j'avais laissé une lettre d'adieu, dans laquelle je lui apprenais ma résolution, et qui croit que je l'ai accomplie ; vous permettrez qu'il vienne ici, n'est-ce pas ? Oh ! pourvu que, dans sa douleur, il ne se soit pas porté à quelque acte de désespoir. Permettez que je lui écrive de venir à l'instant ; je sens que ce n'est qu'avec lui que je pourrai pleurer, et pleurer me fera tant de bien !

« Écrivez, écrivez, lui dit mon maître, en lui

avançant une plume et de l'encre, eh! qui oserait retarder d'un instant cette réunion solennelle, d'une fille et d'un père qui se sont crus séparés pour toujours? Écrivez, c'est moi qui vous en supplie; ne perdez pas un instant. Oh, votre père, le malheureux, comme il doit souffrir!

« Pendant ce temps-là elle griffonnait une jolie petite écriture en pattes de mouches; quand elle eut fini, elle demanda l'adresse de la maison : Rue du Bac, n° 31, que je lui dis.

« Rue du Bac, n° 31! » répéta-t-elle; et vlan, voilà l'encrier sur les draps. Après un instant, elle ajouta d'un air mélancolique : « C'est peut-être la Providence qui m'a conduite dans cette maison. » Je dis, C'est égal, la Providence ou non, il faudra un fameux paquet de sel d'oseille pour enlever cette tache-là.

« Mon maître paraissait tout interloqué. « Je conçois votre étonnement, dit-elle, mais vous allez tout savoir, vous concevrez alors l'effet qu'a dû me faire l'adresse que vient de me donner votre domestique. » Et elle lui remit la lettre pour son père.

« — Cantillon, porte cette lettre. » Je jette un coup d'œil dessus; « rue des Fossés-Saint-Victor. » Il y a une trotte, que je dis; il me répond : « C'est égal, prends un cabriolet, et sois ici dans une demi-heure. »

« En deux temps j'étais dans la rue, un cabriolet passait, je saute dedans; cent sous, l'ami, pour aller à la rue des Fossés-Saint-Victor, et me ramener ici; je voudrais bien de temps en temps avoir des courses comme ça, moi.

« Nous arrêtons devant une petite maison; je frappe, je frappe; la portière vient ouvrir en grognant; je dis, grogne. M. Dumont? « Ah, mon dieu! qu'elle dit, apportez-vous des nouvelles de sa fille? » Et de fameuses, je réponds. « Au cinquième, au bout de l'escalier. » Je monte quatre à quatre; une porte était entre-bâillée; je regarde, je vois un vieux militaire qui pleurait sans dire un mot, baisait une lettre, et chargeait des pistolets; je dis, ça doit être le père, ou je me trompe fort.

« Je pousse la porte. — Je viens de la part de mademoiselle Marie, que je m'en vas.

« Alors il se retourne, devient pâle comme la mort, et dit :.. Ma fille! »

— Oui, mademoiselle Marie, votre fille. — Vous êtes M. Dumont, ancien capitaine sous l'autre. — Il fit un signe de tête. — Eh bien! voilà ma lettre. — De mademoiselle Marie. — Il la prit. — Je n'exagère pas, monsieur, il avait les cheveux dressés sur la tête, et il lui coulait autant d'eau du front que des yeux.

— Elle est vivante, dit-il. — Et c'est ton maître

qui l'a sauvée. — Conduis-moi vers elle à l'instant, à l'instant, tiens, tiens, mon ami!

« Il fouille dans le tiroir d'un petit secrétaire, il prend trois ou quatre pièces de 5 francs, qui couraient l'une après l'autre, et me les met dans la main. Je les prends pour ne pas l'humilier; je regarde l'appartement; je dis en moi-même, tu n'es pas cossu, toi. Je fais une pirouette, je glisse les 20 francs derrière un buste de l'autre. Et je dis : Merci, capitaine.

« Es-tu prêt? — Je vous attends. — Alors il se met à descendre comme s'il glissait le long de la rampe ; je lui dis : Dites donc, dites donc, mon ancien, je n'y vois pas dans votre limaçon d'escalier. — Peuh! il était déjà en bas.

« Enfin, c'est bon, nous voilà dans le cabriolet. Je lui dis : Sans indiscrétion, capitaine, qu'est-ce que vous vouliez donc faire de ces pistolets que vous chargiez? — Il me répond en fronçant le sourcil : L'un était pour un misérable à qui Dieu peut pardonner, mais à qui je ne pardonnerai pas.

« Je dis bon! c'est le père de l'enfant.

— L'autre était pour moi.

— Ah! bien, il vaut mieux que cela se soit passé comme cela, que je lui réponds.

— Ce n'est pas fini, dit-il. Mais raconte-moi

donc comment ton maître, cet excellent jeune homme, a sauvé ma pauvre Marie.

«Alors je lui racontai tout; il sanglotait comme un enfant... C'était à fendre des pierres de voir un vieux soldat pleurer, si bien que le cocher lui dit: —Monsieur, c'est bête tout ça, je n'y vois plus à conduire mon cheval, et si ce pauvre animal n'avait pas plus d'esprit que nous trois, il nous conduirait tout droit à la Morgue.

—A la Morgue, dit le capitaine en tressaillant, à la Morgue; quand je pense que je n'avais plus l'espoir de la retrouver que là, que je voyais ma pauvre Marie, l'enfant de mon cœur, étendue sur ce marbre noir et suant. Oh! le nom, le nom de ton maître, que je le bénisse, que je le place dans mon cœur à côté d'un autre nom.

— Celui de l'autre, n'est-ce pas, dont vous avez le buste?

— Oh Marie! Et il n'y a plus de danger, n'est-ce pas, le médecin a répondu d'elle?

— Ne m'en parlez pas de votre médecin, c'est une fière cruche.

—Comment, il reste donc des craintes pour ma fille?

—Je dis non, non.—C'est relatif à moi, par rapport à mon nez.

«Nous faisions du chemin pendant ce temps-là,

si bien que tout à coup le cocher nous dit : — Nous sommes arrivés.

— Aide-moi, mon ami, me dit le capitaine, les jambes me manquent. Où est-ce?

— Là, au second, où vous voyez de la lumière, et une ombre derrière le rideau.

— Oh! viens, viens.

« Pauvre homme! il était pâle comme un linge, je pris son bras sous le mien, j'entendais battre son cœur. — Si j'allais la trouver morte, me dit-il, en me regardant d'un air égaré.

« Au même instant la porte de l'appartement de M. Eugène s'ouvrit, deux étages au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix de femme qui criait : Mon père, mon père!

— C'est elle, c'est sa voix, dit le capitaine; et le vieillard qui tremblait une seconde auparavant, s'élança comme un jeune homme, entra dans la chambre sans dire bonjour ni bonsoir à personne, et s'élança sur le lit de sa fille en pleurant, et en disant: Marie! ma chère enfant, ma fille!

« Quand j'arrivai c'était un tableau de les voir, dans les bras l'ún de l'autre; le père frottant la figure de sa fille avec sa face de lion et ses vieilles moustaches, la garde pleurant, M. Eugène pleurant, moi pleurant. Enfin une averse.

« Mon maître dit à la garde et à moi : Il faut les laisser seuls. — Nous sortons tous les trois ; il me prend à part, et me dit : Guette Alfred de Linar quand il rentrera du bal, tu le prieras de venir me parler. — Je me mets en sentinelle sur l'escalier, et je dis, ton compte est bon à toi.

« Au bout d'un quart d'heure j'entends derling, derling. C'était M. Alfred. Il monte l'escalier en chantant. Je lui dis poliment : — Ce n'est pas ça ; mais mon maître veut vous dire deux mots.

— Est-ce que ton maître n'aurait pas pu attendre à demain ? qu'il me répond d'un air goguenard.

— Il paraît que non, puisqu'il vous demande tout de suite.

— C'est bon, où est-il ?

— Me voici, dit M. Eugène, qui m'avait entendu. — Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'entrer dans cette chambre ; et il montrait celle de mademoiselle Marie ; je n'y comprenais plus rien.

« J'ouvre la porte, le capitaine entrait dans un cabinet, il me fait signe d'attendre qu'il soit caché ; quand c'est fini, je dis : Entrez, messieurs ; mon maître pousse M. Alfred dans la chambre, me tire en dehors, ferme la porte sur nous. J'entends une voix tremblante dire, Alfred ! une voix

étonnée répondre : Marie! Marie! vous ici. — M. Alfred est le père de l'enfant, que je dis à mon maître; il me répond : —Oui, reste avec moi ici, et écoutons.

« D'abord, nous n'entendions rien que mademoiselle Marie, qui avait l'air de prier M. Alfred. Ça dura quelque temps. A la fin nous entendîmes la voix de celui-ci, qui disait : —Non, Marie, c'est impossible. Vous êtes folle, je ne suis point maître de me marier, je dépends d'une famille, qui ne le permettrait pas. Mais je suis riche, et si de l'or...

« Par exemple, à ce mot-là, ce fut un bacchanal soigné. Pour ne pas se donner la peine d'ouvrir la porte du cabinet, où il était caché, le capitaine venait de l'enfoncer d'un coup de pied. Mademoiselle Marie jeta un cri; le capitaine fit un juron à faire lézarder la maison. Mon maître dit : — Entrons.

« Il était temps.

« Le capitaine Dumont tenait M. Alfred sous son genou, et lui tordait le cou comme à une volaille. Mon maître les sépara.

« M. Alfred se releva, pâle, les yeux fixes, et les dents serrées; il ne jeta pas un coup d'œil sur mademoiselle Marie, qui était toujours évanouie. Mais il vint à mon maître, qui l'attendait

les bras croisés. —Eugène, lui dit-il, je ne savais pas que votre appartement était un coupe-gorge; je n'y rentrerai plus qu'un pistolet de chaque main, entendez-vous. — C'est ainsi que j'espère vous revoir, lui dit mon maître, car si vous y rentriez autrement, je vous prierais à l'instant d'en sortir.

— Capitaine, dit M. Alfred en se retournant, vous n'oublierez pas que j'ai une dette aussi avec vous.

— Et vous me la paierez à l'instant, dit le capitaine, car je ne vous quitte pas.

— Soit.

— Le jour commence à paraître, continua M. Dumont. Allez chercher des armes.

— J'ai des épées et des pistolets, dit mon maître.

— Alors, faites-les porter dans une voiture, reprit le capitaine.

— Dans une heure au bois de Boulogne, porte Maillot, dit M. Alfred.

— Dans une heure, répondirent à la fois mon maître et le capitaine. Allez chercher vos témoins.

« Il sortit.

« Le capitaine se pencha alors sur le lit de sa fille. M. Eugène voulait appeler du secours. « Non, non, dit le père, il vaut mieux qu'elle ignore tout.

Marie! chère enfant, adieu. Si je suis tué, M. Eugène, vous me vengerez, n'est-ce pas, et vous n'abandonnerez pas l'orpheline. — Je vous le jure sur elle, répondit mon maître, et il se jeta dans les bras du pauvre père.

— Cantillon, fais avancer un fiacre.

— Oui, monsieur, irai-je avec vous?

— Tu viendras.

« Le capitaine embrassa encore sa fille, il appela la garde : — Secourez-la maintenant, dit-il, et si elle demande où je suis, dites que je vais revenir. Allons, mon jeune ami, partons.

« Ils entrent dans la chambre de M. Eugène. Quand je revins avec le fiacre, ils m'attendaient déjà en bas, le capitaine avait des pistolets dans ses poches, et M. Eugène des épées sous son manteau.

— Cocher, au bois de Boulogne.

— Si je suis tué, dit le capitaine, mon ami, vous remettrez cette bague à ma pauvre Marie, c'est l'alliance de sa mère; une digne femme, jeune homme, qui est maintenant près de Dieu, ou il n'y aurait pas plus de justice là-haut qu'il n'y en a dans ce monde. Puis, vous ordonnerez que je sois enterré avec ma croix et mon épée. Je n'ai d'autre ami que vous, d'autre parent que ma fille. Ainsi, vous et ma fille derrière mon cercueil, et c'est tout.

— Pourquoi ces pensées, capitaine? elles sont bien tristes, pour un vieux militaire.

« Le capitaine sourit tristement : —Tout a mal tourné pour moi depuis 1815, M. Eugène, et puisque vous avez promis de veiller sur ma fille, mieux vaut, pour elle, un protecteur jeune et riche qu'un père vieux et pauvre. » Il se tut. M. Eugène n'osa plus lui parler, et le vieillard garda le silence jusqu'au lieu du rendez-vous.

« Un cabriolet nous suivait à quelques pas, M. Alfred en descendit avec ses deux témoins.

«Un des témoins s'approcha de nous : —Quelles sont les armes du capitaine?

— Le pistolet, répondit celui-ci.

— Reste dans le fiacre, et garde les épées, dit mon maître, et ils s'enfoncèrent tous cinq dans le bois.

« Dix minutes s'étaient à peine écoulées que j'entendis deux coups de pistolet. Je bondis, comme si je ne m'y attendais pas. C'était fini pour un des deux, car dix autres minutes se passèrent sans que ce bruit se renouvelât.

« Je m'étais jeté dans le fond du fiacre, n'osant regarder. La portière s'ouvrit tout à coup.—Cantillon, les épées? dit mon maître.

« Je les lui présentai. Il étendit la main pour les prendre; il avait au doigt la bague du capitaine.

— Et... et... le père de mademoiselle Marie, dis-je.

— Mort!

— Ainsi ces épées?

— Sont pour moi.

— Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

— Viens, si tu le veux.

« Je sautai à bas du fiacre, j'avais le cœur aussi petit qu'un grain de moutarde, et je tremblais de tous mes membres. Mon maître entra dans le bois; je le suivis.

« Nous n'avions pas fait dix pas que j'aperçus M. Alfred debout, et riant au milieu de ses témoins. — Prends garde, me dit mon maître, en me poussant de côté. Je fis un saut en arrière, j'avais manqué de marcher sur le corps du capitaine.

« M. Eugène jeta sur le cadavre un seul coup d'œil, puis il s'avança vers le groupe, laissa tomber les épées à terre, et dit : — Messieurs, voyez si elles sont de même longueur.

— Vous ne voulez donc pas remettre les choses à demain? dit un des témoins.

— Impossible!

— Eh! mes amis, soyez donc tranquilles, dit M. Alfred; le premier combat ne m'a pas fatigué; seulement je boirais volontiers un verre d'eau.

— Cantillon, va chercher un verre d'eau pour M. Alfred, dit mon maître.

« J'avais envie d'obéir comme d'aller me pendre: M. Eugène me fit un second signe de la main, et je pris le chemin du restaurant qui est à l'entrée du bois; à peine si nous en étions à cent pas : en deux tours de main je fus revenu. Je lui présentai le verre, en disant en moi-même: Tiens et que ce verre d'eau te serve de poison! Il le prit, sa main ne tremblait pas; seulement, quand il me le rendit, je m'aperçus qu'il l'avait tellement serré entre ses dents qu'il en avait ébréché le bord.

« Je me retournai en jetant le verre par-dessus ma tête, et j'aperçus mon maître qui s'était apprêté pendant mon absence. Il n'avait conservé que son pantalon et sa chemise, encore les manches en étaient-elles relevées jusqu'au haut du bras. Je m'approchai de lui : — N'avez-vous rien à m'ordonner? lui dis-je. — Non, répondit-il, je n'ai ni père ni mère; si je meurs,... il écrivit quelques mots au crayon.... tu remettras ce papier à Marie....

« Il jeta encore un coup d'œil sur le corps du capitaine, et s'avança vers son adversaire, en disant :

— Allons, messieurs.

—Mais vous n'avez pas de témoins, répondit M. Alfred.

—L'un des vôtres m'en servira.

—Ernest, passez du côté de monsieur.

« Un des deux témoins passa du côté de mon maître. L'autre prit les épées, plaça les deux adversaires à quatre pas l'un de l'autre, leur mit à chacun une poignée d'épée dans la main, croisa les fers, et s'éloigna en disant :—Allez, messieurs.

« A l'instant même chacun d'eux fit un pas en avant, et leurs lames se trouvèrent engagées jusqu'à la garde.

—Reculez, dit mon maître.

—Je n'ai point l'habitude de rompre, répondit M. Alfred.

—C'est bien.

« M. Eugène recula d'un pas, et se remit en garde.

« Il y eut dix minutes effrayantes à passer. Les épées voltigeaient autour l'une de l'autre, comme deux couleuvres qui jouent. M. Alfred seul portait des coups. Mon maître suivait l'épée des yeux, arrivait à la parade, ni plus ni moins tranquillement que dans une salle d'armes. J'étais dans une colère ! si le domestique de l'autre avait été là, je l'aurais étranglé.

« Le combat continuait toujours. M. Alfred riait amèrement ; mon maître était calme et froid.

— Ah! dit M. Alfred.

Son épée avait touché mon maître au bras, et le sang coulait.

— Ce n'est rien, répondit celui-ci; continuons.

« Je suais à grosses gouttes.

« Les témoins s'approchèrent : M. Eugène leur fit signe du bras de s'éloigner. Son adversaire profita de ce mouvement, il se fendit; mon maître arriva trop tard à une parade de seconde, et le sang coula de sa cuisse. Je m'assis sur le gazon; je ne pouvais plus me tenir debout.

« Cependant M. Eugène était aussi calme et aussi froid; seulement ses lèvres écartées laissaient apercevoir ses dents serrées. L'eau coulait du front de son adversaire; il s'affaiblissait.

« Mon maître fit un pas en avant; M. Alfred rompit.

— Je croyais que vous ne rompiez jamais, dit-il.

« M. Alfred fit une feinte; l'épée de M. Eugène arriva à la parade avec une telle force que celle de son adversaire s'écarta comme s'il saluait; un instant sa poitrine se trouva découverte, l'épée de mon maître y disparut jusqu'à la garde.

« M. Alfred étendit les bras, lâcha le fer, et ne resta debout que parce que l'épée le soutenait en le traversant.

« M. Eugène retira son épée, et il tomba.

— Me suis-je conduit en homme d'honneur? dit-il aux témoins. — Ils firent un geste affirmatif, et s'avancèrent vers M. Alfred.

« Mon maître vint à moi.

— Retourne à Paris, et amène un notaire chez moi; que je le trouve en rentrant.

— Si c'est pour faire le testament de M. Alfred, que je lui dis, ce n'est pas beaucoup la peine, vu qu'il se tord comme une anguille, et qu'il vomit le sang, ce qui est un mauvais signe.

— Ce n'est pas cela, dit-il.

— Pourquoi était-ce donc? dis-je à mon tour, en interrompant le cocher.

— Pour épouser la jeune fille, me répondit Cantillon, et reconnaître son enfant.

— Il a fait cela?

Oui, monsieur, et bravement.

Puis il m'a dit: Cantillon, nous allons voyager ma femme et moi: je voudrais bien te garder; mais, tu comprends, ça la gênerait de te voir. Voilà mille francs; je te donne mon cabriolet et mon cheval, fais ce que tu voudras; et si tu as besoin de moi, ne t'adresse pas à d'autres. »

Comme j'avais le fond de l'établissement, je me suis fait cocher.

Voilà mon histoire, notre bourgeois. Où faut-il vous conduire?

— Chez moi ; j'achèverai mes courses un autre jour.

Je rentrai, et j'écrivis l'histoire de Cantillon telle qu'il me l'avait racontée.

Alex. DUMAS.





LES

# DEUX SAINT-SIMONIENS.



## CONVERSATION.

Après avoir couru pendant trois jours les salons, les spectacles, les jardins, les voitures publiques, pour tâcher d'entendre quelque chose de neuf et de piquant, afin de paraître avec honneur en excellente compagnie dans un livre merveilleusement imprimé, et surtout pour obliger un galant homme digne de l'intérêt général, parce qu'il a traité son commerce comme un art à une époque où tant de gens font de l'art un trafic;

harassé, anéanti de tant de courses, humilié de l'inutilité de mes recherches, j'allai de désespoir me jeter sur une des chaises de la rotonde, dans le jardin du Palais-Royal; je pris la ferme résolution de lire les journaux, assis à l'ombre de ces arbres qui n'en donnent point.

Il était très-bonne heure; je n'avais guère pour voisins que des bonnes, des enfants et des cerceaux, sauf un jeune homme très-occupé d'une énorme brochure, et un vieillard qui parcourait assez négligemment un paquet de feuilles patriotes.

Le premier avait d'assez beaux traits, mais quelque chose de hagard dans la physionomie. Ses cheveux se relevaient en coup de vent. Sa cravate de foulard bariolé se dessinait sur une barbe épaisse. Il portait une grande redingote boutonnée jusqu'au cou. Sa lecture semblait l'absorber entièrement, et quelquefois le ravissait en extase ; il poussait de temps en temps des exclamations assez bruyantes; il s'écriait souvent : beau ! superbe ! admirable ! et semblait se croire absolument seul au fond de son cabinet.

Le vieillard suspendait aussi la lecture de ses journaux par des monosyllabes plus rapides et moins articulés; c'était des oh ! des ah ! des fi donc !... Il me semble pourtant qu'il dit une fois : Imbécile ! et une autre fois : Jacobins ! Il pro-

nonça ce dernier mot en jetant par terre un numéro du *Figaro ;* il le ramassa en grommelant et faillit perdre sa perruque d'un blond hasardé. Je ne me donnerai pas la peine de le dépeindre. Qu'on se figure Henry Monnier, en douillette de soie violette, dans le premier travestissement de la *Famille improvisée.*

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'un se rassit après avoir reporté ses feuilles dans le kiosque quasi-chinois, et l'autre remit son livre dans sa poche.

Le vieillard mourait d'envie de parler; cela était évident; il se retourna plusieurs fois vers son voisin en toussant. Enfin il prit son parti comme un homme qui va sauter un fossé, et dit :

Monsieur, il est bien étonnant que le canon n'ait pas encore tiré, il est pourtant ordinairement très-exact.

— C'est qu'il ne fait pas beau aujourd'hui.

— Le monde commence à arriver ; toutes les chaises seront bientôt occupées.

— Je le crois.

— Monsieur, votre lecture avait l'air de vous faire grand plaisir, c'est sans doute un ouvrage bien intéressant ?

— Oui, monsieur.

— Quelque grand écrivain ?...

— Mieux qu'un écrivain.

— Racine, Bossuet, Fénélon ?

— Ni Racine, ni Bossuet, mais Saint-Simon.

— Ah ! monsieur, s'écria le vieillard tout transporté, que je suis aise de vous voir apprécier ainsi M. de Saint-Simon ! Il a eu du succès, un grand succès, on l'a beaucoup lu, mais bien peu de gens l'admirent avec cet enthousiasme passionné, lui rendent ce culte dont il est si digne ! Pour moi, c'est depuis bien des années ma nourriture habituelle, mon *vade-mecum ;* il ne se passe pas de jour que je n'en lise au moins quelques pages.

— Vous parlez de votre bonheur, monsieur !... En effet, vous êtes plus heureux que moi, car il y a bien peu de temps que je me désaltère à cette source vivifiante ! Quel était mon aveuglement !... Avant 1829, je ne connaissais pas Saint-Simon, mais depuis deux ans il s'est emparé de toutes mes facultés.

— Oui, c'est en 1829 qu'il a été révélé à nos jeunes gens. Je voudrais être comme vous dans la fraîcheur de cette délicieuse lecture. Que de vigueur ! quel style énergique !

— Le style ? Vous songez à son style !..... Eh ! qu'importe son style ? Vous vous apercevez de son style ?

— C'est le moindre de ses mérites, j'en conviens; mais quelle force de pensée!

— Plus, mille fois plus que de la pensée!

— Comme il juge son temps et les hommes de son siècle!

— Comme il s'élève au-dessus d'eux!

— M. de Saint-Simon est le résumé de son époque.

— Dites qu'il suffit à Saint-Simon d'un pas, d'une enjambée pour la devancer, pour la jeter bien loin derrière.

— Quelle connaissance intime du passé!

— Quelle sainte prescience de l'avenir!

— Je croyais l'admirer de tout mon cœur, mais en vérité je ne suis pas de votre force. Me voilà jaloux. Notre auteur chéri est un grand écrivain, un grand homme même, si vous voulez, mais ne m'en demandez pas davantage. Vous en faites un dieu.

— Qu'appelez-vous un homme! Qu'appelez-vous un dieu! répliqua le jeune saint-simonien d'un air pédant. Si une haine vigoureuse, ardente, une sainte colère des abus, des vices, des crimes de quelques hommes, sont des titres pour ne plus faire partie de l'humanité tout entière, oui, Saint-Simon était un dieu!... Et en débitant ce galimatias, ses yeux brillaient d'une ardeur fanatique.

Le vieillard garda un moment le silence ; il fit une mine qu'il serait possible de traduire ainsi : Je n'aurais pas cru que les jeunes gens de ce temps pussent apprécier si bien M. de Saint-Simon, celui-ci surtout... car ce n'est pas un homme de la société. Puis, se tournant d'un air gracieux vers son interlocuteur : Vos impressions sont de votre âge ; je vois malheureusement les choses avec moins de vivacité... Ce pauvre M. de Saint-Simon ! ah ! s'il vivait, comme il tonnerait contre tout ce qui se passe ! Il n'était pas de facile composition, lui ! il sentait bien ce qu'il valait. C'était là un vrai grand seigneur, un grand seigneur comme il n'y en a plus. Il ne se serait pas accommodé de tous ces bavards, de tous ces clubistes, de tous ces avocats ! Oh ! oh ! comme il vous aurait mené tout cela ! témoin son chapitre du bonnet.

— Du bonnet !... du bonnet ! Vous moquez-vous de moi ?...

— Mais non, monsieur, souvenez-vous du bonnet du premier président... dans le fameux lit de justice.

— Et de qui parlez-vous donc ?

— Du duc de Saint-Simon, de l'auteur des Mémoires.

— Quoi ! de ce suffisant personnage, ivre d'une folle vanité ?...

— Et vous, ne parleriez-vous pas par hasard de ce Henri Saint-Simon, l'apôtre ridicule d'une secte plus ridicule encore ?

— Respectez les convictions.

— Respectez les convenances.

— Ne confondez pas un révélateur avec un fou.

— Que dirait le duc de Saint-Simon, s'il voyait abuser ainsi du nom qu'il a rendu immortel ?...

Ici le vieillard fit une pause : et je souriais à part moi en songeant au caprice de la destinée, qui avait mis sous la même enseigne l'exagération de deux siècles si différents, si opposés !

Le jeune homme reprit d'un air méprisant :

— Sans doute au mot d'assemblée saint-simonienne, votre M. le duc s'imaginerait que nous nous réunissons pour éplucher des étiquettes de cour, pour régler les grandes et les petites entrées, le fauteuil ou le tabouret, la *main*, le *pour*, le *si*, le *car*... que sais-je, moi ? tant d'autres absurdités, la honte de l'esprit humain.

— Et que verrait-il dans ces belles assemblées ? Des puritains qui poussent l'amour de l'égalité jusqu'à prêcher l'expropriation ! Il vous écouterait les mains dans ses poches.

— Comme il s'escrimerait sur les prérogatives de la pairie !

— Il se garderait bien de défendre deux cents

collègues, lui qui à peine pouvait en supporter une quinzaine.

— Ce serait toujours cela; ce serait toujours une occasion de crier.

— Monsieur, on doit défendre ses prérogatives, quoi qu'il puisse en advenir; on doit mourir sur la brèche.

— O orgueil aristocratique, il veut tout entraîner dans sa chute!

— Monsieur, vous autres ne connaissez pas le monde.

— Et *vous autres* ne connaissez pas les hommes.

Au plus fort de la dispute arriva un officier de trente à trente-cinq ans, que je connaissais un peu de vue; c'était à la fois un très-bon gentilhomme et un excellent militaire, au total un homme fort raisonnable; il s'appelait le marquis de Z***, car il y a des marquis raisonnables, n'en déplaise à Molière et à la *Tribune*.

Vous voilà bien échauffé, mon oncle, dit-il au vieillard; je viens d'entendre quelques mots de votre discussion avec monsieur; je ne sais si je serai de son avis ou même du vôtre.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Ne parlons pas de cela, mon neveu, vous vous êtes *rattaché;* et nous sommes convenus d'éviter ce sujet de conversation.

LE MARQUIS.

Je ne me suis pas rattaché, mais je suis resté *attaché* à mon pays, et je seconde de tout mon cœur ceux qui l'ont préservé de l'anarchie. Mais revenons à votre discussion. Vous vous accusiez mutuellement, monsieur et vous, de ne point connaître les classes dont vous faites partie l'un et l'autre. Vous aviez tous deux raison. La noblesse et le reste de la France ne se sont jamais ni connus ni compris; leur aversion mutuelle s'est peut-être amortie; il n'y a plus de haine, mais de l'aigreur et de la méfiance: tous ces sentiments plus ou moins hostiles n'ont été et ne sont encore qu'un long malentendu. Malentendu funeste à l'aristocratie surtout, mais non pas à elle seule, car la France entière en a souffert... Qu'aurions-nous à désirer maintenant? Quels obstacles nous resterait-il à vaincre? Où seraient nos difficultés, si les diverses classes de la société marchaient d'un commun accord? Étrange situation! Filles d'une même mère, nées sur le même sol, elles semblent former deux pays à part. Si quelque curieux appartenant à l'une d'elles se détache par hasard pour aller visiter l'autre, c'est un voyageur intrépide, un autre Robinson qui va explorer un nouvel hémisphère. Et Dieu sait ce qu'il en rapporte!... Dieu sait à travers quelles lunettes il regarde les objets; à

sa vue tout s'enfle et se dénature : ce qu'il y a au monde de plus simple, de plus indifférent, prend aussitôt un caractère menaçant, hostile. S'agit-il du peuple examiné par un noble observateur? Le peuple est une bête féroce toujours prête à se jeter sur quiconque porte un nom connu ou des armes à sa voiture. Partout reparaissent les carmagnoles, les bonnets rouges, les piques de 93! Si notre La Bruyère voit un peu moins en noir, si son caractère doux et conciliant rejette ces images affreuses pour se borner à des nuances légères; s'il ne veut pas s'indigner, mais s'égayer et rire, les occasions ne lui font pas faute : tout, hors de son monde, de sa coterie particulière, lui paraît trivial, ridicule. Passé sa société, il ne trouve nulle part ni simplicité, ni bon goût, ni naturel. Sur la rive droite de la Seine, on ne sait ni entrer, ni sortir, ni parler, ni s'asseoir; un banquier a toujours son or à la bouche, et quelque magnifiques que soient ses fêtes, ses bals, ils ne sont jamais complètement bien; il y manque toujours un je ne sais quoi aristocratique impossible à attraper. Avez-vous lu les *Deux Jumeaux de Chevreuse*, infortuné roman du duc de Lévis? Vous rappelez-vous comme il peint les libéraux de la classe moyenne? Il n'a aucune malveillance contre eux, bien au contraire il les aime, il leur veut du bien, il les protége, il

cherche à les ramener; mais il leur dit franchement leur fait; il leur apprend qu'ils sont tout au plus de petits polissons, de petits mauvais sujets qui mériteraient le fouet! Le ridicule ne pourrait pas aller au-delà, si le grand monde n'était jugé d'une manière plus absurde encore par ceux qui n'y vont pas ou plutôt qui n'en sont pas. Voici le faubourg Saint-Germain! terme allégorique, personnification de la caste nobiliaire. Voyez cette grande maison avec ses immenses portes cochères... C'est un repaire, une forteresse féodale dressée contre la liberté; tout en est sombre et sauvage: l'élégance, la grâce moderne n'y ont jamais eu d'accès. Là, de vieux salons dorés sont toujours meublés de vieux portraits et de vieux fauteuils sur lesquels siégent gravement de vieilles douairières..... Ces dames s'entretiennent sans cesse de leur naissance, de leurs parchemins, de leurs trente-six quartiers... Leurs titres les préoccupent soir et matin. Lorsqu'elles s'abaissent jusqu'à parler de leur marchand de bois ou de leur boulanger, elles ne disent jamais que ce roturier, ce vilain, taillable et corvéable à merci. Toutes ont été fort gaies dans leur jeunesse, c'est la règle; en revanche toutes maintenant sont hargneuses, méchantes, dévotes, atrabilaires. Elles ont de fondation un chat et un abbé; l'abbé est toujours là; c'est

l'ami, le factoton, le confesseur de la maison; l'abbé n'en bouge; son langage est à la fois galant et biblique; il offre des bonbons à madame la Marquise, et appelle pieusement le feu céleste sur la nouvelle Gomorrhe..... Quant aux jeunes gens de ce pauvre faubourg, leurs manières sont un peu moins grotesques; ils tâchent même de se modeler tant qu'ils peuvent sur les agents de change; ils sont presque *jeune France,* mais aussi ils sont tous faux, intéressés, perfides; leur politesse affectée déguise mal leur orgueil. Les femmes sont prudes et guindées; elles n'ont jamais le moindre abandon en public, elles en ont trop en particulier. En un mot, voulez-vous une peinture fidèle du grand monde? lisez *Rouge et Noir;* faites connaissance avec mademoiselle Mathilde, le type des demoiselles du faubourg Saint-Germain. Voilà de la vérité! voilà de l'exactitude! C'est là dans toute la force du terme un auteur bien informé et un livre de bonne foi.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Et la grande dame des *Trois Quartiers?*

LE MARQUIS.

Les *Trois Quartiers!*... C'est une pièce charmante.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Elle m'a fait rire, j'en conviens, mais où diable

feu Picard a-t-il pris l'argot néologique qu'il prête à son noble faubourg?

LE MARQUIS.

Ce pays-là n'est pourtant pas novateur, on ne l'en accusera jamais.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Le parterre trépigne de joie quand la grande dame s'écrie avec un enthousiasme emphatique: *Il est né ce monsieur!* C'est, dit-on, la nature prise sur le fait; c'est ainsi que l'on s'exprime dans le voisinage de Saint-Thomas-d'Aquin. Picard l'a apparemment entendu : il a écrit sous la dictée d'une marquise véritable, d'une marquise en chair et en os! Pardi! je voudrais bien savoir son adresse.... Où demeure-t-elle? dans la rue de Varennes, ou dans la rue de l'Université? C'est une personne très-vive, très-amusante, très-sémillante, très-aimable, je ne le lui conteste pas; mais elle parle, comme de la vie personne n'a parlé. Qu'est-ce que c'est qu'*un homme né?* On dit : *Un homme bien né.*

LE MARQUIS.

Et c'est déjà bien assez; l'expression serait passablement impertinente, si elle n'était pas banale.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Mais *un homme né! Il est né ce monsieur!* Mon neveu, avez-vous entendu cela quelque part?

LE MARQUIS.

A la Comédie-Française, mon oncle, jamais ailleurs.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Messieurs, je n'entre pas dans ce débat; vous pouvez le vider à votre aise, je ne m'arrête pas à des distinctions si frivoles.... Mais, de grâce, comment vous y prendrez-vous pour justifier la noblesse de son opposition constante à toute idée généreuse? Je ne me ferai pas le champion de nos prétendues institutions, des Chartes de 1815 ou de 1830; ce sont des transactions éphémères, des leurres, des piéges, dont la destinée nous touche peu, et vous voyez que sur cet article le *Globe* n'est pas difficile à vivre.... Sans entrer dans beaucoup de détails, je me bornerai à établir, en général, que votre haute société, votre bonne compagnie, comme il vous plaît de la qualifier, la noblesse enfin, a toujours été opposée à toute amélioration. Le progrès n'a jamais eu de plus mortelle ennemie.

LE MARQUIS.

De quelle noblesse parlez-vous? car il y en a de plusieurs espèces; ce mot semble indiquer un corps; erreur radicale! La noblesse n'a rien de compacte, elle n'a aucune unité, ses éléments sont non-seulement divers, mais ennemis. L'aristocratie française ne ressemble guère à Saturne;

c'est elle qui a été dévorée par ses propres enfants. Je vous épargne les arguties généalogiques, les vieilles subdivisions entre nobles anciens ou modernes, entre gentilshommes d'origine chevaleresque et anoblis, présentés et non présentés, ceux qui montaient dans les carrosses, et ceux qui n'y montaient point. Toutes ces dénominations de noblesse de robe et d'épée, de gens de qualité, de gens de bonne maison, de gens de condition, nuances imperceptibles, infinies, distinctions fractionnaires, algèbre de l'orgueil, inventée par les membres d'une même famille, mais d'une famille plus désunie que la race d'Œdipe. Toutes ces vieilleries ont à peu près disparu; il n'en est plus guère question que de loin en loin, dans des paroxismes de vanité heureusement assez rares; mais une grande division, une division fondamentale a pourtant survécu à cette incroyable diversité de pavillons et de bannières. Il y a tout un monde entre la noblesse de province et celle qui, tout en habitant la campagne pendant quelques mois de l'année, passe régulièrement ses hivers à Paris. Deux contrées placées aux deux extrémités du globe diffèrent moins entre elles par leur manière de voir, de juger, de sentir. Cet éloignement pour nos institutions, qui en accusez-vous? Est-ce la noblesse de province? Vous avez par-

faitement raison. Là, comme ailleurs, il y a beaucoup d'exceptions à la règle, mais, en général, la Charte, dès son origine, y a été regardée comme un pacte impie; elle y a passé pour un lâche compromis avec la révolution; elle y a toujours été considérée comme un attentat aux droits de l'aristocratie, et, qui pis est, aux droits du clergé, car la noblesse de province est plus féodale que royaliste, plus dévote que féodale. La chambre des pairs, par exemple, a de tout temps été en horreur à cette caste. Elle voyait, dans la pairie, une aristocratie nouvelle, qui remplaçait l'ancienne en l'étouffant, et l'hérédité, sapée par la presse libérale, vient de tomber, aux applaudissements des nobles de province. La chambre des trois cents a véritablement représenté cette partie de la France. Attribuez-lui les folies de l'année dernière, vous aurez parfaitement raison; c'est elle, c'est son impatronisation dans les affaires, qui a ouvert l'abîme sous les pas d'un roi devenu son esclave, et d'un grand seigneur tombé en démence. Mais, je puis vous l'affirmer avec vérité et en pleine connaissance de cause, la masse de la haute société de Paris n'a point pris part à ces violences; habituée à une vie élégante et facile, aimant les arts, recherchant ceux qui les cultivent, se plaisant à se parer des célébrités de toute espèce, cette société, dans les derniers

temps surtout, s'était mêlée aux hommes des diverses couleurs d'opinions. Ce faubourg Saint-Germain, si accusé, si méconnu, n'était point cantonné dans une solitude superbe; il voyait beaucoup le faubourg Saint-Honoré, qui lui servait d'intermédiaire avec la Chaussée d'Antin. Qu'on se souvienne du bal des pauvres en 1829; les noms des dames commissaires n'indiquent-ils pas cette fusion? Les idées violentes, réactionnaires, n'y étaient point du tout accueillies; le ministère Villèle avait fini par fatiguer l'élite de l'aristocratie. L'arrivée de M. de Polignac lui fit peur, et l'opinion de nos salons, sage, modérée, mais un peu molle, était parfaitement représentée par le système de M. de Martignac. Jamais ministre ne fut mieux venu des femmes; jamais, en effet, il n'y en eut de plus aimable, de plus gracieux : ses manières étaient aussi agréables que sa politique était douce et rassurante. On desirait avec ardeur son maintien, et sa chute fut l'objet d'un deuil général. Il y avait certainement, dans la haute classe, quelques incorrigibles qui s'associaient avec les provinciaux, pour donner le premier coup de cognée aux institutions. Quelques plats valets ont certainement tâché de faire leur cour au prince en épaississant le triple bandeau qui couvrait ses yeux; il serait fort ridicule de le nier; mais, parmi les cour-

tisans même, combien n'y en eut-il pas qui déploraient l'aveuglement de leur maître. Ils ont cherché à l'éclairer, quelques-uns l'ont fait avec énergie, à la vérité c'était le petit nombre, et si, au lieu d'accuser la bonne compagnie de mauvaises intentions, d'hostilités aux libertés publiques, vous déploriez sa mollesse, son indécision, l'absence totale du relief dans ses démarches comme dans ses discours, monsieur, vous seriez dans le vrai. C'est là la plaie; c'est là l'infirmité des mœurs trop élégantes et trop polies; une éducation soignée, correcte, mais froide; un enseignement dont la mission est d'indiquer non ce qu'il faut faire, mais ce qu'il est bon d'éviter, donne à la vie aristocratique un ton brillant et monotone qui rappelle les peintures sur porcelaine; tout est uni, tout est propre, il n'y a rien de heurté, mais aussi rien de vigoureux. Là on apprend à trop respecter l'opinion publique, non pas cette opinion large et vaste, qui s'établit sur une espèce de vote universel, mais l'opinion étroite et limitée d'une coterie. On apprend à agir non pas suivant son cœur ou ses goûts, mais suivant sa position; c'est une table d'harmonie montée dès le berceau, et dont il n'est permis de s'écarter par aucune dissonnance. Aussi, tel brave qui s'élancerait sur la mitraille (et nos jeunes gens à Wagram,

à Austerlitz, n'étaient ni des nobles, ni des bourgeois, mais simplement des Français), tel qui eût affronté mille morts et même une destitution, sentait son courage défaillir à l'idée d'une mine équivoque, d'un air désapprobateur, d'un froid accueil dans la société où il passait sa vie; c'est cette fatale habitude de tourner éternellement dans le même cercle, de ne se mêler jamais à la foule, qui énerve les résolutions, arrondit les paroles, et leur ôte cette verdeur, cette sève, cette chaleur pénétrante, qui porte la conviction et la fait naître à son tour. Que faire, que résoudre quand la voix chérie d'une femme ou d'une mère vous dit, non avec amertume, mais avec l'accent d'une vive tendresse : « On fait beaucoup de fautes, il est vrai, vous n'avez pas tort de blâmer tout cela.... mais il faut de la mesure.... Songez à votre nom.... Il est des convenances de position qu'on ne peut pas blesser impunément.... » Position!... convenances!... mots négatifs!... castration politique!... Combien j'ai vu de villélistes par convenance, d'absolutistes par position!... Au surplus, la bonne compagnie n'aurait rien gagné à se montrer plus romaine, car, dans ces derniers temps, elle n'avait aucun crédit auprès du gouvernement; elle n'était consultée sur rien.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Ah! par exemple, le paradoxe est un peu fort; la France toute palpitante était entre ses mains.

LE MARQUIS.

Nouvelle erreur.... La noblesse de cour, ou, pour mieux dire, la noblesse de Paris, n'avait pas, depuis long-temps, la moindre influence dans les affaires. Une duchesse aurait eu beaucoup de peine à procurer un bureau de tabac. M. de Villèle détestait ce qu'on appelle la bonne compagnie; après la tribune, c'est à elle pourtant qu'il devait tout. Mais cet escabeau, devenu inutile, l'ingrat ministre l'avait écarté. Ceci mérite d'être repris de plus loin. L'influence de la haute société subit des phases diverses. En 1814, à l'apparition de la Charte, le monde des salons jeta les hauts cris, personne ne comprit un mot au nouveau pacte social, et à parler franchement, cette éducation politique, qui, un peu plus tard, s'acheva si vite, n'était encore commencée nulle part. Quelques hommes supérieurs eurent beau vouloir expliquer la Charte aux femmes, ils en furent pour leurs frais. Mais, leur répondait-on, c'est la révolution de 91; le roi abdique en montant sur le trône. Le roi n'est plus qu'un préfet, peut-être même un roi d'Angleterre. La publicité de la tribune, de la presse, semblait

une innovation inouïe, monstrueuse, intolérable. Impossible de marcher avec de pareilles entraves; c'était vouloir danser les fers aux pieds. Comme peu de gens savaient s'il fallait prendre la Charte au sérieux, les modérés se turent, et les exagérés parvinrent seuls à se faire entendre. Ils se révoltèrent contre le duc de Richelieu, ministre honnête homme, qui approuvait le système représentatif, et voulait l'appliquer de bonne foi. On lui contesta jusqu'à sa probité. Rempli de désintéressement et de conscience, il fut accablé d'invectives, surtout par les gens de sa sorte; on se rappelle *le Conservateur;* on se rappelle le ton des conversations de cette époque. Ineptie, scélératesse, trahison, tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux dans ce genre fut prodigué aux ministres de Louis XVIII; on les accusa même d'assassinat. Demandez à M. Decazes! MM. de Villèle, de Corbière, et les autres coryphées du parti provincial, profitèrent de cette démence; ils ne tardèrent pas à s'introduire dans les salons de la princesse de ***, de madame de ***, toutes personnes influentes par leur esprit, considérables par leur rang, et d'une exagération connue; enfin, pour parler le langage de M. Cabet, ils se firent appuyer par les *notabilités anti-libérales*. La violence était extrême dans la société; les jeunes femmes finirent par

s'en lasser; elles ne prirent aucune part à toutes ces diatribes; elles voulurent absolument s'amuser, et formèrent des coteries fashionables, d'où l'ennui seul se trouva exclu. L'indifférence politique y régna en souveraine; satisfaites d'une belle existence, se croyant sûres de la conserver, les femmes à la mode ne se tinrent nullement en garde contre les idées nouvelles, et proscrivirent un puritanisme fastidieux. On mit les haines politiques au ban du grand monde; on les déclara de mauvais goût. Dans l'intervalle, les dames influentes, les *gros bonnets*, c'est le terme technique, vieillirent, et, en grande partie, se résignèrent à la retraite. La violence disparut avec elle; le ton du *High-life* devint généralement modéré. Ce n'était pas là ce qu'il fallait à M. de Villèle; d'ailleurs, son chemin était fait, il n'avait plus besoin de personne. Ne s'appuyant plus sur la haute société, il battit en brèche l'influence aristocratique dans l'esprit du prince qui devait succéder à la couronne. Ce fait sera nié; mais il y en a mille preuves; je me contenterai de la première et de la dernière. A l'avénement de Charles X, son ancienne maison, composée de grands seigneurs et d'autres personnes connues, perdit absolument sa confiance, et, quatre ans plus tard, la cour se réunit en masse pour renverser M. de Villèle. Il suffit

d'ailleurs de se rappeler les votes de la chambre des pairs sur les lois d'amour, d'aînesse, des rentes, et *tutte quante*. Ce fut, sans contredit, le moment le plus agréable de la société parisienne. Éloignée de la politique ministérielle, n'ayant aucun moyen de se mêler d'affaires, elle se réfugia dans le goût des lettres et des nobles plaisirs. L'horizon n'était pas encore assez sombre pour ravir toute sécurité. Les bals, les fêtes, les tableaux en action, les spectacles de société se succédaient joyeusement. Nous regretterons long-temps Lormois et son théâtre, et ses frais ombrages, et sa franche hospitalité. Le duc de M***, l'excellent propriétaire de ce beau lieu, défierait aisément l'adversité, parce qu'elle ne parviendrait pas à lui faire perdre un seul de ses amis; sa noble compagne réunit tous les dons de l'esprit à un caractère empreint d'énergie et de force. Modèle de grâce dans une situation brillante et facile, elle donnerait, s'il le fallait, l'exemple d'un inébranlable courage. Je vous citerai encore la marquise de M****, digne sœur d'un ministre dont la France conservera long-temps le souvenir; madame de Ch....x, la vicomtesse de N...les, mesdames de C***, de B...gne, de N....ty, si distinguées, si supérieures dans des genres très-différents. Nous les possédons encore; mais qui nous rendra la femme accom-

plie qu'une voix unanime mettait à la tête de la société? Qui nous rendra ce salon, véritable asile de l'égalité, puisque l'aristocratie du mérite était la seule qui s'y fît sentir? Les ouvrages de la duchesse de Duras, justement appréciés par les hommes de lettres, étaient souvent l'objet du dénigrement des gens du monde, car, dans ce qui s'appelle le monde, on accueille avec quelque défiance tout ce qui sort des habitudes ordinaires. A quoi bon se mettre en spectacle? Pourquoi ne pas rester tranquille? Quelle fureur de faire parler de soi? de s'exposer à être tympanisée dans les journaux? Telles sont les objections de la foule élégante à toute tentative un peu hardie. Madame de Duras se sentait supérieure à ces vaines considérations. Ce n'est pas à un cercle borné qu'elle s'adressait. L'Europe l'appréciait, et se faisait souvent représenter chez elle par l'élite de ses hommes d'état, de ses savants ou de ses littérateurs. Les souverains même s'y rendaient avec empressement. J'ai eu l'honneur d'y voir le roi et les princes de Prusse. Alliant l'observation de hautes convenances au sentiment de sa propre dignité, la duchesse recevait ses illustres hôtes avec les formes d'une amitié respectueuse. Mais ses affections véritables ne l'entraînaient pas vers le pouvoir; le génie, le talent eurent toujours pour elle un

attrait irrésistible. Là se rendaient habituellement le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, dont l'entretien semble tous les jours plus nouveau et plus attachant; M. Pasquier, qui a tant et si bien vu, et dont la conversation est l'ingénieux résumé d'une grande époque. C'est là aussi que nous avons entendu, pour la première fois, les vers inspirés de Delphine Gay; madame de Duras l'écoutait avec un orgueil presque maternel; Châteaubriand, Humboldt, Villemain furent ses amis.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Oui, je vois cela d'ici, madame de Duras était libérale, bel esprit.... Son salon était un cercle littéraire, une académie.

LE MARQUIS.

Rien n'y ressemblait moins. Bonne, indulgente, elle accueillait la jeunesse, lui laissait pleine liberté, et voyait avec joie son aimable fille se livrer, parmi ses compagnes, à la douce gaieté de leur âge... Vous sentez bien, monsieur, que des réunions de ce genre, que cette alliance de l'excellent ton d'autrefois et des lumières de notre époque, ne pouvait convenir au ministère le plus rétrograde et le plus vulgaire que jamais ait essuyé un pays.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

En vérité, monsieur, voilà d'étranges asser-

tions! vous êtes de bonne foi, sans doute, mais un peu trop préoccupé! il semblerait, à vous en croire, que votre faubourg Saint-Germain était le sanctuaire du libéralisme, la forteresse inexpugnable de l'ordre constitutionnel.... Et l'influence du clergé! et la congrégation!... qu'en direz-vous, s'il vous plaît?...

LE MARQUIS.

Que rien au monde ne fut si pernicieux sous tous les rapports; que ce mariage du trône et de l'autel brisa l'un et faillit renverser l'autre... Mais pensez-vous, monsieur, que cette congrégation fût une assemblée de cordons bleus, et qu'il fallût faire des preuves pour y entrer? des hommes de la plus grande naissance y étaient certainement affiliés; l'un des fondateurs de cette institution portait même un nom historique, pour le moins égal aux plus beaux noms de France; mais la majorité se composait d'individus d'un étage très-inférieur. Les *gens de rien* se montrèrent, comme c'est l'ordinaire, plus adroits, plus avisés que leurs illustres patrons. Ils encombrèrent toutes les avenues du pouvoir; ils tinrent seuls le fil des affaires, et beaucoup de ceux qui les avaient poussés se virent réduits à leur servir de postillons et de factotons....

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

O Saint-Simon! (non pas le vôtre, monsieur,

mais le mien) ô Saint-Simon! qu'aurais-tu dit de tout ce tripotage dévot renouvelé de la triste Maintenon, ton ennemie de cœur? Qu'êtes-vous devenue, jeunesse du grand roi? Où êtes-vous, beaux jours où, comme dit M. de Voltaire,

Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes,
Dansaient avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Que de fois je me suis transporté par la pensée dans la galerie de Versailles, où Bossuet, M. le Prince, Racine et madame de Sévigné devisaient ensemble dans la douce intimité du génie!

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Illusion! illusion! l'entretien devait être froid et gêné; Racine mourait de peur; il faisait des révérences; madame de Sévigné, terrifiée par les *mille boucles* de madame de Montespan, se serrait contre son ami Dangeau, et conseillait son jeu pour se donner une contenance; Bossuet flattait d'un air austère, et le grand Condé mendiait la main d'une bâtarde pour son petit-fils!

LE MARQUIS.

Il y a du vrai sous cette caricature, mais qu'en conclurez-vous? Le siècle de Louis XIV fut une belle et noble époque; l'oublier serait à la fois de l'ingratitude et de la maladresse: les étrangers ne font pas si bon marché de leurs souve-

nirs. Toutefois, j'en conviendrai, le grand siècle était au nombre de ces morts qui ne pouvaient plus revenir, et, si on voulait absolument le rendre à la vie par une injection galvanique, il fallait lui emprunter son goût pour les lettres, sa haute intelligence de tout ce qui contribue à l'éclat de la nation, et dédaigner ce cérémonial gothique, déjà trop lourd pour son ancien cadre, et hors de toute proportion avec nos mœurs nouvelles. Il fallait permettre, non pas *Tartuffe*, car on n'en fait plus, mais la petite monnaie de *Tartuffe;* il fallait, n'en déplaise à mon oncle, n'avoir ni compagnie rouge, noire ou grise, ni gardes-du-corps, ni gardes de la manche, et laisser le tabouret au grenier... Divin tabouret!... symbole du bonheur, siége prestigieux, lorgné par les filles de bonne maison, comme la pairie par les bourgeoises!... Napoléon avait négligé le tabouret; c'est singulier, lui, qui savait tant de gré à M. de Narbonne de lui avoir présenté une lettre sur la forme de son chapeau. En 1814 cet injurieux oubli fut réparé; on alla en pompe chercher le tabouret au garde-meuble. Il était couvert de poussière, il lui manquait même un de ses quatre pieds... jugez ce qu'en avaient fait les rats depuis 89!... Mais les vieilles dames l'époussetèrent, le raccommodèrent avec ardeur, et puisque vous aimez les citations classiques:

Baucis en égala les appuis chancelants
Des débris d'un vieux vase... autre injure des ans.

Au fond, il y avait du parvenu dans tous les esprits; personne n'avait joui de son rang ni de sa fortune; les gens de qualité eux-mêmes arrivaient pour la plupart à une existence inespérée : *Madame la Duchesse!*... était une harmonie nouvelle qui chatouillait l'oreille pour la première fois. Toutes les têtes tournèrent. On ne se contenta pas du tabouret et du grand couvert; on inventa les entrées de la salle du trône, distinction qui n'avait jamais existé dans l'ancien régime. Les comtesses ou marquises furent reléguées comme indignes dans le salon de la paix; les femmes titrées, c'est-à-dire les duchesses et les grandes d'Espagne (c'est ainsi qu'elles se qualifiaient par excellence) pénétrèrent seules dans la salle du trône. Plus d'une fois une de ces dames dit d'un air léger à sa compagne non titrée : « Ma chère, je vais entrer là-dedans; comme j'aurai bientôt fait, j'attendrai dans la galerie de Diane que vous ayez fini. » Ce sont des pauvretés, j'en conviens, mais elles irritèrent beaucoup; les personnes exclues de ces prétendus avantages les virent avec un vif dépit. En France, la démocratie ne se contente pas de couler au pied de l'édifice social, elle est montée jusqu'au faîte. Tout le monde veut l'égalité avec ses supérieurs.

On souffre tout, excepté le cran placé immédiatement au-dessus de soi.

Je vous épargne le détail de pareilles misères; je ne les indique en passant que pour vous mettre sur la voie de la fausse direction qu'on donnait alors à toutes choses. Cela n'avait pas d'inconvénients graves, car le gros du public ne s'en aperçut jamais; il ne savait rien de ce qui se passait dans cette région particulière. C'était une petite France de poche égarée dans la grande France; une espèce de château enchanté, bien entouré de fossés, de murailles, de contrescarpes, et jeté au milieu d'une forêt d'où sortaient parfois des rumeurs lointaines et vagues. La cour, disait-on, n'était pas à la mode, elle avait néanmoins beaucoup d'influence sur la haute société, dans la dernière année surtout. On devinait ses projets hostiles aux libertés publiques. Elle se prononçait d'une manière positive contre les personnes qu'elle suspectait de tiédeur ou d'une secrète désapprobation; elle leur faisait pressentir un traitement sévère, surtout dans l'avenir et en cas de succès. On ne voulait pas s'associer à ses vues, mais on craignait aussi de l'irriter. Dans cette situation embarrassante, les conversations politiques tombèrent; elles eussent été trop sérieuses. Le romantisme fit une diversion, mais le grand monde s'occupait peu de littéra-

ture; chacun à son tour alla voir *Hernani* dans la loge des premiers gentilshommes de la chambre, mais on n'en parla guère. Les bals, les cohues, les routs furent généralement préférés à la conversation et aux réunions intimes. Des pressentiments sinistres circulaient déjà sourdement; on voulait s'étourdir à force de bruit. Les fortunes avaient augmenté, le luxe devint général; il ne consistait pas dans l'étalage d'une opulence fastueuse, mais dans une sollicitude excessive des moindres commodités de la vie. Il y eut rivalité d'arrangements de maison, de beaux chevaux, de jolies voitures. La table devint aussi une occupation capitale, moins par une délicatesse outrée de bonne chère que par l'élégance extrême du service. La vieille argenterie de l'empire n'osa plus se montrer avec ses formes grecques; pour être présentable il fallut qu'elle s'habillât à la Walter-Scott; qu'elle devînt gothico-anglaise. L'assortiment du linge, des cristaux, des bronzes, devint un intérêt d'amour-propre; les maîtres de maison y songeaient beaucoup plus qu'au choix des convives. La liberté, la facilité de la conversation s'éclipsait devant cette préoccupation trop matérielle. Un froid glacial, une contrainte fatigante succédèrent à l'ancienne cordialité, et si je ne me trompe, depuis la fin de la première révolution, il y eut peu d'époques

plus ennuyeuses, plus lourdes à porter que la dernière année du règne de Charles X. M. de Salvandy a raison; on dansait sur un volcan, ce qui est assez poétique, mais on s'en apercevait trop, on sentait trop la fumée du Vésuve.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Et tandis que ce luxe insensé amusait quelques oisifs, le pauvre souffrait et mourait de faim.

LE MARQUIS.

Personne n'a jamais accusé le faubourg Saint-Germain de n'être pas charitable; vous êtes assurément le premier.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Belle charité! quelques aumônes pour briller, pour se vanter!... Faire l'aumône n'est pas un mérite, c'est donner au pauvre ce qu'il aurait le droit de prendre; mais un temps viendra où on fera justice de ces sots préjugés, et bientôt naissance, fortune.....

LE MARQUIS.

Oh! pour la fortune, halte-là!... Vous ne parviendrez point à la détrôner... C'est qu'elle n'est plus une divinité, mais une simple et très-simple mortelle. Appréciable dans son origine, mobile par essence, elle n'appartient pas à un monde exceptionnel; si elle jouit de quelques priviléges, elle n'en a que l'usufruit, encore n'est-il pas toujours viager : le moindre revers peut la faire ren-

trer dans le droit commun. Le sentiment de sa fragilité rassure et désarme. Le piéton en la voyant passer dit quelquefois : Voilà peut-être comme je serai demain. Il dit surtout avec un sourire plus épanoui : Demain peut-être elle sera comme moi. Enfin, la fortune appartient à un ordre d'idées général, comme la santé, comme le bonheur domestique; elle est desirée, appréciée, comprise par tous les états. La fortune n'est point une étrangère pour la foule, c'est une amie, c'est un visage de connaissance; c'est tout uniment l'enfant gâté d'une seule et même famille. Souvent sa physionomie a quelque chose d'un peu matériel, d'un peu vulgaire, d'un peu trivial même, qui ne déplaît pas. Parfois elle s'enivre d'elle-même, elle se rengorge; on aime alors à l'humilier un peu, on lui donne une leçon, un léger correctif, un coup de caveçon, comme dit le duc de Saint-Simon, votre ami; mais la condamner sans appel, la bannir de la cité! le ciel en préserve! c'est une compatriote, une sœur; ce n'est point une rivale d'un sang étranger. Il n'en est pas ainsi de la noblesse. Tous les préjugés plébéiens sont armés contre elle. On ne la connaît pas, on ne veut pas même l'étudier. C'est un être à part, il ne vit pas de la vie commune. Son allure, son langage, ses habitudes lui

appartiennent exclusivement. Rien en elle n'est du peuple; il y a dans sa physionomie quelque chose qui inspire l'éloignement et la défiance. Ainsi s'expriment trop souvent des préventions peut-être sincères, mais généralement injustes et funestes à l'union du pays. Haine aveugle et puérile! cruel enfantillage! Que veut-on?... Contre quoi est-on armé? La noblesse est-elle encore une réalité? n'est-ce pas une ombre, ou plutôt un nuage légèrement teint des couleurs du soleil couchant?... Oui, l'aristocratie politique n'existe plus, mais l'aristocratie sociale est indestructible. Il n'y a plus d'aristocratie dans un pays où il n'y a point de démocratie. Un banquier millionnaire, un industriel qui fait travailler un arrondissement tout entier appartiennent-ils à l'aristocratie? La réponse est embarrassante. Preuve que la classification est idéale, qu'elle n'est plus un fait, mais une manière de parler, une vieille habitude, une convention. Sur les cartes de géographie, tel pays est rouge, bleu ou jaune. En réalité, est-il jaune? est-il bleu? est-il rouge? Non, sauf un ciel plus ou moins ardent, toutes les contrées d'une même zone se ressemblent à peu près. Elles sont toutes couvertes de villes, de champs, de forêts. Entre elles similitude complète au physique. On leur donne des noms divers pour ne les pas con-

fondre. Il en est ainsi de ces vieilles dénominations d'aristocratie et de démocratie; elles aident la mémoire, ou plutôt elles brouillent les idées. Il serait temps d'y renoncer. Un orateur habile de l'opposition l'a dit avec raison : il n'y a en France que deux classes d'hommes, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent point. La propriété (j'en demande pardon à l'ombre de Henri Saint-Simon), la propriété est toujours la force, le nerf, l'âme de la France. Les Saint-Simoniens se plaisent à nous traiter d'oisifs; des oisifs comme nous sont nécessaires; sans nous autres oisifs les travailleurs iraient tout au plus à l'hôpital. Que leur offriraient les Saint-Simoniens pour les soulager? sans doute un numéro du *Globe*. Faible secours! notre croupissante oisiveté est plus profitable aux malheureux. C'est aux propriétaires, c'est à cette phalange nationale que la noblesse française doit se rallier. Elle y appartient en grande partie. Elle possède peut-être un quart du pays. Qu'elle se fasse donc le champion de cet intérêt sacré, compris par mille intelligences, défendu par mille bras, et qu'elle cesse de s'épuiser dans la rêverie creuse d'intérêts qui ne tiennent plus à rien, que personne ne comprend, et qu'elle est trop faible pour défendre à elle seule. Qu'elle fasse cause commune avec la classe

moyenne (il faut bien se servir en attendant de termes qui n'ont plus aucun sens). La propriété d'une terre de cent mille livres de rente, et celle d'une échoppe au coin de la rue Mouffetard, ne sont qu'un même fait sous une forme différente. Les mêmes lois les garantissent; elles sont sacrées et inviolables au même titre. Je l'ai dit souvent avant juillet : qu'il arrive une révolution, et, grâce à l'heureuse division des propriétés, la chaumière sauvera le château. Touchez au château, la chaumière court de grands risques. Voilà le droit de la noblesse; il est inhérent à sa qualité de propriétaire, et si elle prétendait s'arroger une existence étrangère à ce droit, le reste de la France réclamerait avec raison. La chambre des pairs n'est point une exception à cette règle. Fût-elle restée héréditaire, la pairie n'est qu'une magistrature, nullement une aristocratie. Ses amis lui ont donné ce sobriquet; ils l'ont proclamée la seule noblesse possible en France. Ils ont eu tort, on les a pris au mot; on a traité la pairie comme une noblesse. Voilà, si je ne m'abuse, la situation exacte de la classe prétendue privilégiée. Je crois aussi qu'elle se présente à la saine opinion sous son vrai jour. Les hommes raisonnables de toutes les classes lui contesteront ses souvenirs comme droit, mais non

comme ornement. Il existe cependant une opinion plus difficile, plus ombrageuse, plus exigeante. C'est une quintessence, un élixir de vanité plébéienne; à l'en croire, un beau nom ne devrait donner aucun relief même social. Il serait absolument indifférent de s'appeler Montmorency ou Pierrot; il vaut même mieux ne pas s'appeler Montmorency! Il faut presque contraindre le public à n'attacher aucun sens à un nom historique; il faut surtout abolir les titres. Abolissez donc les noms, car un titre n'ajoute rien à un nom connu. Qu'importe à M. de Montmorency d'être ou de n'être pas duc? Quand Napoléon l'a fait comte, il regrettait son vieux titre de baron. Mais qu'il soit comte, baron ou duc, sa race ne s'en retrouve pas moins dans toutes les pages de l'histoire de France. Je cite, il est vrai, le sublime du genre. Le retranchement d'un titre causerait plus de dommage à beaucoup d'autres familles, j'en conviens, mais tout va par échelons. Supposons, ce qui n'arrivera pas, que les idées mesquines et violentes aient le dessus. Qu'obtiendra-t-on en persécutant le passé, en proscrivant ce qu'on ne peut proscrire? On forcera les débris de la vieille société à s'agglomérer, à vivre uniquement entre soi. C'est le comité de salut public qui a créé le faubourg Saint-Ger-

main. L'empire l'a continué, il lui a donné une nouvelle force. La restauration l'a anéanti. Sous l'empire il formait une caste à part. Sous la restauration, la similitude des titres, des emplois, le niveau de la chambre des pairs surtout, a passé sur les deux aristocraties. Voulez-vous faire tracer de nouveau l'ancienne ligne de démarcation? Voulez-vous renfermer la noblesse dans son quartier comme les Juifs au *Ghetto* de Rome? Voulez-vous empêcher la fusion qui tôt ou tard arrivera par la vie parlementaire, l'habitude de se voir, de se rencontrer, par des liaisons d'amitié, peut-être par des mariages? Qu'y gagnerez-vous? La vieille noblesse redeviendra une puissance!... L'abolition de l'hérédité des pairs a déjà fait la moitié de l'ouvrage. Vous vous en apercevrez bientôt. Vous croyez-vous plus habiles niveleurs que les hommes de 93?

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

A la bonne heure, qu'on nous persécute! qu'on nous force à vivre ensemble!... Je ne verrai plus du moins cette odieuse confusion, ce mélange... que M. le duc de Saint-Simon n'aurait jamais supporté...

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Vous entendez! Oh! les incorrigibles!...

LE MARQUIS.

Persécuter ! proscrire !... eh ! mon cher oncle, personne n'y songe. Pardonnez-moi l'expression, mais cette soif du martyre qui dévore tant de beaux messieurs au foyer des Bouffes, n'est au fond qu'une fatuité. Le martyre !... vous voulez le martyre !... Vous n'êtes pas dégoûtés... mais vous ne l'obtiendrez pas. Persuadez-vous bien cela et dites-le beaucoup à vos amis ! L'attitude actuelle de l'aristocratie est assez difficile à définir, ou plutôt l'aristocratie est divisée. Une partie s'est franchement ralliée au gouvernement. Il n'est pas un des grands noms, et des plus grands noms de France, qui n'ait ses représentants au Palais-Royal. D'autres boudent encore, la raison les ramènera; c'est à elle qu'ils se rendront, et non à l'attrait des bals et des fêtes, comme le prétendait naguère un journal dans un article d'assez mauvais goût attribué obligeamment à des gens que l'on en savait de toute manière fort incapables. D'ailleurs, qui songe à tendre des rets et des piéges ? La dynastie actuelle n'est point une parvenue; elle est de trop bonne maison pour quêter des courtisans. Les portes des Tuileries sont ouvertes. Ceux qui entrent sont bien reçus; la présence est accueillie, l'absence n'est point remarquée. Nous ne sommes plus au

temps où on allait à la cour par ordre et par corvée, où un ministre de la police croyait sauver l'état en faisant une presse aux présentations, comme en Angleterre la presse aux matelots. Tout le monde comprend d'ailleurs l'autorité des convenances et des souvenirs. Des serviteurs comblés par la dernière cour peuvent conserver religieusement la mémoire de ses bienfaits; leur conduite est respectable; quelques-uns d'entre eux ont tort seulement de faire tourner leurs regrets en aigreur et en amertume. Pourquoi ces insultes? pourquoi ces provocations? Qui n'est pas étonné des discours envenimés dont a retenti dernièrement la salle du Luxembourg? Ils contrastaient avec le caractère et la jeunesse de l'homme auquel échappait ce torrent d'injures; je l'aime, je l'estime, j'en suis désolé pour lui et pour moi; heureusement ses paroles ont eu peu d'échos. En effet, qu'attendre de déclamations absolument dénuées de preuves? Il est impossible de ne pas sourire lorsqu'on entend attribuer à un gouvernement une tendance réactionnaire à laquelle il s'est formellement opposé!... Je vois avec plus de douleur encore le génie s'amuser à ces frivoles jeux d'esprit. Lui convient-il de descendre jusqu'à la plus usée des figures de rhétorique : la supposition! *Quand on aura fait*

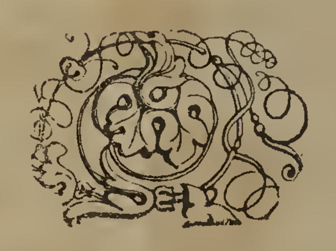
*tomber mon chef*... dit l'illustre écrivain... Eh! bon Dieu! qui songe à ce sacrilége? Quelle main oserait toucher un chef si long-temps couvert de lauriers? Nous vous admirons toujours, ô grand poète, mais permettez-nous de ne pas vous croire. Si vous aimez votre patrie, et vous contribuez trop à sa gloire pour ne pas la chérir, soutenez ses pas à travers les obstacles qui heureusement s'aplanissent tous les jours, et ne cherchez pas à la plonger dans les hasards d'une révolution nouvelle. Ce rôle n'est pas digne de vous. Attenter à vos jours!... Mais a-t-on seulement attenté à votre livre?... Non, il se vend à tous venants; on le voit sous les vitres de tous les magasins de libraires. Peut-être de bonnes âmes se figurent-elles le noble auteur proscrit, chargé de fers, plongé dans un cachot infect, et comme le Tasse, privé du bonheur d'écrire. Je puis les rassurer. J'ai eu le plaisir de le rencontrer avant-hier, qui regardait tranquillement des lithographies sur le quai Malaquais.

A peine le marquis eut-il achevé cette espèce de prosopopée qu'une ondée survint et dispersa les promeneurs. Mille parapluies se déployèrent à la fois comme autant de palanquins. Mes Saint-Simoniens disparurent sous les arcades. Je ne les vis plus; j'entendis seulement dans le lointain une

voix de ténor et une voix de basso, s'écrier à la fois, avec un accent lugubre : O Saint-Simon!... O Saint-Simon!... O Saint-Simon!...

Or, tout cela eut lieu le 6 novembre de l'an de grâce 1831.

LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST.





# UN CONSEIL DE DISCIPLINE

## DE LA GARDE NATIONALE.



C'était le mois dernier, un mardi : madame Malibran faisait sa rentrée par le rôle de *Ninetta*, et je me respecte assez pour aimer avec enthousiasme son talent poétique ! il faut être, à mon avis, incomplet dans son organisation, ou rédacteur de certain journal, pour éprouver autre chose que de l'admiration, à la vue de cette délicieuse création de femme, qui serait déjà la plus séduisante entre toutes,

si elle n'était que femme. Mais ce n'est rien encore que l'attrait de sa personne, piquante fantaisie de la nature; sa voix surprend, transporte, son âme parle à votre âme, sa pantomime puissante comme l'aimant, vous attire, vous tient sous le charme! Si elle le veut, vous allez frémir, pleurer... puis, vous avez encore les larmes dans les yeux, qu'elle peut à son gré vous faire rire, sauter sur votre banquette, vous extasier, crier des bravos, et trépigner des pieds !...

Je vous disais donc qu'elle rentrait, après une longue, longue absence.... Lablache en était, Lablache à la voix puissante, au jeu brillant et facile : belle connaissance d'amateur à faire, plus douce encore à retrouver; puis, je n'avais jamais entendu de ténor, puisque je ne connaissais pas Rubini. Triple attrait, suave soirée ! Je pars, je vole, j'y suis déjà !... O néant des jouissances humaines, puissance stupide du positif ! me voilà descendu du ciel de mes illusions... pas une place, une seule, la plus modeste, même à prix d'or...! les banquiers de la place ont déjà négocié leurs coupons à la hausse.

Que faire de ma soirée, et de ma mauvaise humeur...? Irai-je porter mon argent à l'un de nos pauvres théâtres nationaux, si besogneux,

pour la plupart? ma foi non... je suis égoïste dans mes plaisirs! D'ailleurs, en fait de théâtres, je pense comme le ci-devant jeune homme à propos de sa culotte: si je peux y entrer, je n'en veux pas. Irai-je m'enfermer dans un cabinet de lecture, et y chercher, dans les journaux du soir, un 1025$^{e}$ protocole de la conférence? Pas davantage: ces protocoles m'ennuient, ils ressemblent à la chanson du roi Dagobert, dont personne, jusqu'ici, n'a pu trouver la fin. A quoi donc dépenserai-je les cinq heures qui me restent à vivre aujourd'hui, jusqu'à minuit?

Heureusement, la mémoire me revient d'une certaine citation au conseil de discipline de ma légion... Je voulais faire défaut pour la Malibran. Eh bien, puisque la *diva* me fait défaut, allons au conseil de discipline: c'est un spectacle tout comme un autre, et celui-là du moins aura pour moi le piquant de la nouveauté. Je jette donc un dernier regard, un regard d'adieu sur le péristyle des Italiens, et me garant des voitures élégantes qui arrivent de toutes parts, et m'humilient en m'éclaboussant, je me dirige lentement vers la mairie de mon arrondissement.

La soirée était peu avancée, et bien que la citation fût pour six heures, l'aréopage-citoyen

n'avait pas encore fait acte de présence. Un tambour était là, seul, dans une antichambre, près d'une petite table, chantant la *Parisienne*, car un tambour de la garde nationale chante nécessairement la *Parisienne :* j'aurais mieux aimé la *Gazza*, tout patriote que je suis. Enfin je dépose ma citation à comparoir entre les mains du troubadour galonné.

« — Ah, c'est pour la chose que monsieur « vient... bon, donnez-vous la peine de vous « asseoir. Monsieur est sans doute dans les gre-« nadiers... c'est une bien *belle* uniforme, pour « quelqu'un qui a les *moilliens* du bonnet. « — Non, mon ami, je ne suis pas grenadier. « — Oh! pour lors, monsieur est chasseur, ça « se voit tout de suite, *chasseur diligent* comme « dit la chanson; monsieur en est digne à tous « égards. — Pas plus chasseur que grenadier. « Ah, monsieur est voltigeur, j'en fais mon « compliment à monsieur : le voltigeur est bien « pris dans sa taille, et agréable au civil comme « au militaire. — Eh mon Dieu, tambour, je « n'ai pas même l'avantage de porter la plaque « et les épaulettes jaunes. — Si monsieur est « biset, monsieur n'en est que plus *méritoire*, « car enfin, le chapeau rond n'a rien de dis-« gracieux...» Mon officieux tambour va sans doute me prouver que le costume de *biset* est

*la plus jolie* uniforme de la légion, mais un léger bruit se fait entendre, on monte l'escalier, la porte s'ouvre, et mes juges entrent successivement. Pendant cette défilade de magistrats quasi-militaires, le tambour s'est remis à chanter *la Parisienne*, mais cette fois, il me semble qu'il y met de l'intention.

Le premier des membres du conseil qui passe devant nous, est un petit monsieur brun, bien ficelé, bien attaché, coiffé à la Bonaparte, la troisième corne en avant; c'est un ancien militaire, brave, mais tant soit peu gascon : il tient à cette manière de mettre son chapeau, parce que, dans sa famille, on lui a dit qu'il ressemblait à l'Empereur, quoiqu'il ait le nez retroussé.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté!...

s'écrie en fausset le digne tambour, et le monsieur salue, comme saluait Gobert à la Porte-Saint-Martin. Un autre officier arrive, et le chanteur infatigable reprend d'une voix plus grave:

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté!...

un sourire affectueux accueille cette nouvelle variante, et il m'est facile de deviner que mon-

sieur le capitaine de voltigeurs va plus souvent aux Tuileries que chez Lafayette. — Tous les juges se succèdent, et mon diplomate de corps-de-garde continue sa manœuvre variée et cadencée qui me met parfaitement au fait de toutes les opinions. Chacun flatte à sa manière, et ce tambour-là ne peut manquer d'être bientôt tambour-maître.

Il est sept heures passées, le sanctuaire de la discipline est ouvert, et les prévenus arrivés en foule, y pénètrent avec moi. — C'est une petite salle peu éclairée (notez que je parle de la salle,) garnie de six banquettes, trois quinquets, un garde municipal, et deux sentinelles empruntées à l'ordre public. Ah, pardon, j'oubliais le tambour qui remplit, maintenant, les fonctions honorables d'huissier-audiencier. Au fond de la salle, et sur une petite estrade ornée d'un bureau, siége le tribunal. Le président occupe naturellement la place du milieu, et les conseillers forment un demi-cercle à sa gauche et à sa droite, par rang de grade, car depuis le chef de bataillon jusques et y compris le simple soldat citoyen, il y a un peu de tout, dans la composition de la cour.. Plus bas, et devant un bureau, sont placés le capitaine rapporteur et le secrétaire, l'un à la gauche, l'autre à la droite du président. Voilà pour la décoration et la

mise en scène, au lever du rideau, je veux dire à l'ouverture de l'audience.

Je sais déjà, comme vous l'avez vu, comment pensent tous ces messieurs, en fait de politique et de garde nationale : maintenant je vais chercher à deviner sur leur figure, et d'après le système de Lavater, la nature de leurs professions, et de leur capacité. Allons, à l'ouvrage, ces messieurs jugent, je vais juger aussi. Reconnaissons d'abord mes voisins, car ils ont passé si rapidement devant moi que je n'ai rien vu : d'ailleurs, l'uniforme change un homme à son avantage, et c'est pour cela sans doute que tant de gens tiennent à être de la garde nationale.

Deux gros yeux de mouton sont fixés sur moi et semblent me dire, comme au bal masqué : « Je te connais »... Quel est donc cet homme? Eh mais, je ne me trompe pas, c'est mon ancien médecin, qui a couvert sa lèvre stupide d'une large moustache blonde : ce monsieur-là m'a déjà condamné comme docteur, il y a quelque temps, mais j'en ai appelé, Dieu merci... Je me souviens que la sangsue était chez lui un système, même une affection, signe évident de ministérialisme; aussi, en juillet 1830, était-il pour les ordonnances (jeu de mots à part); Charles X aussi avait

condamné la nation; elle et moi nous avons changé notre médecin...

Continuons l'inspection de la galerie... Derrière le nez d'un sergent de chasseurs, j'entrevois une figure toute arithmétique, une quittance incarnée, un propriétaire enfin... c'est le mien; il veut se cacher, mais en vain; il est forcé d'échanger avec moi un regard. Je sais bien que demain, après m'avoir jugé, il me parlera de la sévérité de la loi, de ses devoirs de magistrat-sergent-major; mais moi condamné, je lui parlerai à mon tour du juge de paix, car j'ai un bail, et mes cheminées fument.

Quatre physiques insignifiants me passent encore sous les yeux; pas un trait, pas une ligne qui dise quelque chose : têtes de bois, voilà tout!... Ah! une bonne fortune! voilà aussi une tête sur un habit bleu à collet rouge, mais une tête qui dit au premier abord : « Vous voyez à « qui j'appartiens ». Si celui-là n'est pas épicier, j'ai bien du malheur; tenez, vous allez en juger, d'après son portrait; mais non, c'est inutile, vous le voyez d'ici : l'épicier est type, et sa figure est une pour toute l'espèce!—N'êtes-vous pas de mon avis qu'on naît épicier comme on naît poète ou grand capitaine? Seulement, par amour-propre, on aimerait mieux naître poète ou grand capitaine.

Au résumé, dans ce conseil de discipline, comme dans toutes les assemblées parlantes, jugeantes, discutantes et souvent déraisonnantes, il y a une ou deux capacités, puis bon nombre de braves gens qui remplissent leurs fonctions sans être trop ridicules, parce qu'ils n'y mettent ni morgue ni prétention; puis, le reste, la masse!... ce sont d'honnêtes bourgeois uniformés, qui viennent juger, pour passer un moment, comme ils iraient, au café de la Régence, faire galerie à une partie d'échecs; ils approuvent, désapprouvent, acquittent, condamnent, et ils comprennent peu; il y en a même qui ne comprennent pas du tout; mais ils sont du conseil de discipline, et le dimanche, mesdames leurs épouses peuvent dire : « Mon mari est du con« seil de discipline. » C'est flatteur, c'est une dignité dans une famille d'électeurs... c'est l'aristocratie de la boutique.

Je vais continuer mes observations tacites sur le personnel de l'assemblée. Quand M. le secrétaire prononce mon nom, l'huissier-tambour le répète (en l'écorchant, bien entendu), et me voilà sur la sellette, c'est-à-dire sur la petite estrade faisant face au tribunal, et tournant le dos au public. — Je commence par demander ce qu'il y a pour le service de la garde nationale, et l'on m'apprend que je fais partie du 1er ba-

taillon, 2e compagnie, et que je suis dans les chasseurs. Je remercie qui de droit de l'aimable surprise qu'on a bien voulu me faire, car je ne m'en doutais nullement. — «Vous avez pourtant «reçu des billets de garde, » me dit-on. — « C'est « possible, mais je ne lis jamais ces sortes de cho- « ses-là. » — «Vous n'en êtes pas moins inscrit dans « les chasseurs. Tenez, c'est monsieur, à ma gau- « che, qui vous a recruté.» Je m'incline devant mon recruteur; c'est un homme de quatre pieds au plus, et pourtant il est entré dans les grenadiers en prouvant qu'il présentait un effectif de cinq pieds dix pouces: voici son calcul : quatre pieds d'homme, et vingt-deux pouces de bonnet à poil, y compris le plumet, total cinq pieds dix pouces. Il y a bien eu, à cet égard, quelques réclamations, mais on a reconnu qu'il y avait justice à ne faire qu'un du citoyen et de son *ourson*, car ils sont inséparables, on ne les a jamais vus l'un sans l'autre : M. Gispard reçoit ses visites coiffé de son bonnet, il se promène avec son bonnet, mange avec son bonnet, danse, walse, joue à l'écarté avec son bonnet. Cela me rappelle les bains de Dieppe en 1824; il y avait là un jeune prince piémontais qui se trouvait fort désobligé de partager la mer avec nous autres de la roture; on le confondait avec tout le monde, car au bain, sauf le caleçon, c'est la nature et

par conséquent l'égalité. M. le prince, qui n'aime pas ce vilain mot-là, avait imaginé de se baigner avec ses épaulettes de colonel et ses armoiries sur le vêtement obligé. Mais revenons à nos moutons, je veux dire aux juges.

On m'interroge dans toutes les formes, et je crois même que, pour abréger le temps, on a la bonté de faire en même temps les demandes et les réponses; c'est ce qu'on appelle, au conseil de discipline, les explications et la défense de l'accusé. Bref, on m'assure que j'ai manqué au service, étant commandé comme garde *hors de tour;* il me semble, à moi, que si ce n'était pas *mon tour,* je ne suis pas coupable; mais le rapporteur prend des conclusions, et n'est pas du tout de mon opinion. Alors, tous les juges se lèvent, entourent le bureau du président qui recueille les voix dans l'ordre inverse des grades, et comme ces messieurs tournent le dos au capitaine faisant les fonctions du ministère public, ils s'imaginent qu'ils délibèrent *hors la présence du rapporteur,* ainsi que le veut la loi. En conséquence de ce qui précède, on me condamne à un jour de prison, pour avoir manqué à une garde *hors de tour.* Qu'est-ce que cela me fait? J'irai en prison, j'aime mieux cela que de monter la garde; d'abord, on a plus chaud, et ensuite, on n'est pas forcé de patrouiller la nuit. Puis,

vingt-quatre heures passées dans le recueillement et la solitude... j'aurai peut-être le temps de comprendre ce qu'ils veulent dire avec leur garde hors de tour.

La personne qui me remplace au tribunal de la pénitence civique, est un individu appelant d'un jugement qu'il a laissé prendre contre lui par défaut. — « Vos moyens de défense. — Je n'en « ai pas. — Vos motifs d'excuse. — A quoi bon ? « — Vous voulez donc qu'on vous condamne, « qu'on vous envoie en prison? — Qu'on me con- « damne, c'est possible, mais en prison, non. — « Vous irez pourtant, monsieur, ou vous ferez « votre service. — Je ne ferai pas de service, et « je n'irai pas en prison... » Alors le monsieur explique tranquillement son affaire : il gagne du temps, autant que possible, il demande des délais, des remises; enfin, arrivé au conseil de discipline, il se laisse condamner par défaut, puis appelle, puis est condamné contradictoirement : « Pour tout cela, ajoute imperturbablement l'ac- « cusé, il faut du temps, sans compter les signi- « fications et les oppositions... C'est justement « la position où je me trouverai la semaine « prochaine : alors, pourvoi de ma part à la « Cour de Cassation, nouveaux délais, et bien « autrement longs; les mois se passent, la fête du « Roi arrive, et je suis compris dans l'amnistie

« générale des délits de la garde nationale. Au « revoir, messieurs, après la Saint-Philippe, car « j'espère bien recommencer l'année prochaine. » Le tribunal un peu étourdi par l'audace du singulier personnage, se venge de lui par le *maximum* de la peine, mais je crois qu'il eût été plus prudent de le faire taire, car son système n'est pas mauvais, *et cela fait venir de coupables pensées.*

A un autre : celui-ci est M. Martin, il s'avance gravement vers ses juges, précédé, à une distance de deux pieds, d'un abdomen peu ordinaire, et qui ne témoigne pas en faveur de sa sobriété : la figure de cet homme est fraîche et riante, sa taille élevée, ses épaules larges, et d'énormes favoris blonds achèvent de lui mériter le titre honorable que lui ont décerné toutes les dames un peu cossues de son quartier..... on ne l'appelle que le *beau Martin.* — « Pourquoi re-« fusez-vous de monter la garde? lui dit le pré-« sident. — Je suis poitrinaire, répond M. Martin, « d'une voix de basse-taille, qui rappelle les beaux « jours de Dérivis. » — Le rire que ce motif d'excuse excite dans l'assemblée, lui prouve assez qu'il a eu peu de succès... — « Je vous jure, pré-« sident, que je ne bois que du lait d'ânesse. » — Renvoie le tribunal M. Martin, devant le conseil de recensement.

« M. Bayeux ! » dit le secrétaire. Or, comme M. le secrétaire n'a pas la prononciation très-nette, tout le monde a entendu : M. Mayeux. On se lève sur la pointe des pieds, les cous sont tendus, les oreilles attentives, on croit enfin qu'on va voir cet être idéal, poétique, et jusqu'ici introuvable, ce type de vingt mille portraits qui n'ont pas d'original. — Vain espoir, c'est un petit homme très-vif, très-remuant, qui se trouve en un saut devant le bureau du président : il fait tant de mouvements, qu'il renverse une bougie et deux tabourets. — Pardon, pardon, c'est mon caractère, aussi je demande à ne pas faire partie de la garde sédentaire, je suis de la mobile, je ne connais que la mobile; et en gesticulant, il jette par terre le chapeau à cornes du vice-président. — Le tribunal apprécie le patriotisme de M. Bayeux, et l'engage provisoirement à vouloir bien se mobiliser de chez lui au corps-de-garde.

Un pauvre diable est cité alors pour avoir monté sa garde en redingote bourgeoise, lui qui jusque-là s'était fait remarquer par sa tenue; on le taxe de mauvaise volonté... Indigné, il jette sur le bureau une preuve parlante de son innocence.... C'est une reconnaissance du Mont-de-Piété : son habit et son pantalon sont en gage.

« M. Lefèvre, » dit le secrétaire... « Voici M. Lefèvre, » répond le tambour, en amenant quelqu'un

par la main. — Or, M. Lefèvre se trouve être une vieille femme de soixante-dix ans... On rit d'abord du quiproquo, mais cette pauvre femme a les larmes dans les yeux, et l'on est fâché d'avoir ri. — Elle vient pour son fils qu'on veut forcer absolument à monter la garde, et que des douleurs insupportables empêchent même de travailler chez lui. — « Depuis quand a-t-il ces dou-« leurs ? — Depuis le 29 juillet 1830. » Un murmure sourd se fait entendre, le président fait signe à la veuve Lefèvre de se retirer... On prononce le mot de quête... J'en serai.

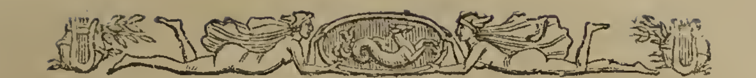
L'heure s'avance, encore un, et ce sera fini... Il est impossible, quand les juges le voudraient, de se refuser à entendre ce brave homme ; depuis qu'il a reçu sa citation, il ne dort plus, sa femme ne dort plus, sa bonne ne dort plus. Il réclame l'indulgence du tribunal, l'indulgence du public, il témoigne de son respect pour ses chefs. S'il était condamné seulement au blâme, il en mourrait de chagrin, « lui qui ose se dire « un modèle d'exactitude, lui qui n'a pas manqué « une revue, une émeute, qui a conquis un cha-« peau gris le 14 juillet, et arrêté deux femmes « et une fruitière, rue du Cadran ! » Le tribunal, ayant égard au zèle habituel du prévenu, et considérant qu'il ne s'agit que de trois heures d'absence du poste de la mairie, le renvoie de la plain-

te. « Vive le roi, vive la garde nationale! » s'écrie alors le digne homme, en pleurant de joie, « c'est « le plus beau jour de ma vie... » Puis, dans son enthousiasme, il embrasse une des sentinelles, et demande s'il faut donner quelque chose au tambour.

La séance est levée. — En rentrant chez moi, j'entends les sons d'une musique discordante à briser le tympan... Je me dirige du côté d'une assez belle maison dont la foule obstruait les abords... Je m'approche, et j'interroge... C'était un charivari qu'on donnait à un officier supérieur de la garde nationale nouvellement décoré... Le peuple a aussi son *conseil de discipline!*

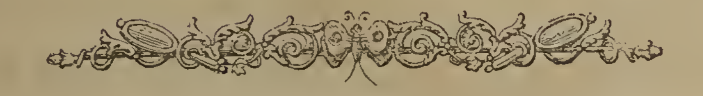
Charles DUPEUTY.





# UN BAL

## CHEZ LE COMTE D'APPONY.



« O soleil ! fais ce que tu voudras, mais n'é-
« claire point les bals de Paris ! »

Telle était l'invocation qui commençait la quatre-vingt-douzième page du journal de John D***, jeune gentilhomme écossais, à Paris depuis trois mois, et que lisait par-dessus son épaule, George H*** son ami et son compatriote, arrivé la veille d'Édimbourg.

— Je ne m'attendais pas à cette conclusion, s'écria George !

— Ah! c'est vous, dit John. Et il rougit d'abord, puis rejeta loin de lui le livre relié en cuir de Russie, et dont les feuillets étaient dorés sur tranche.

— Me trouveriez-vous indiscret, mon ami? aurais-je surpris votre secret?

— Un secret!... Oh! je n'en ai plus, de secret... Tenez, George, prenez le livre et lisez; lisez tout.

En parlant ainsi, John se leva et sortit, laissant George lire tranquillement son journal.

Ce journal disait que, le 21 avril, sir John avait rencontré dans un cercle très-élégant, la comtesse Hélène de.... C'était le soir... Jamais rien d'aussi beau n'avait frappé les regards du jeune Écossais. Quelle blancheur éclatante! quels yeux étincelants! quelles tresses noires et épaisses, se croisant sur un front d'ivoire! quelle pose de tête! quel goût dans l'arrangement de cette magnifique parure!... Sir John ébloui, ne parla point. Un jeune homme communicatif, et qui lui sembla bienveillant, devina la cause d'un silence, que la direction des yeux de sir John rendait très-éloquent, et fit un éloge pompeux de l'esprit d'Hélène. Graces aux soins de ce jeune homme, nommé d'Orviller, l'Écossais s'était souvent rencontré avec la cómtesse. Peu à peu, il s'était enhardi; il avait parlé; il avait glissé un billet dans

le mouchoir d'Hélène, tombé à terre. Enfin, toutes ces premières phases d'un amour de société civilisée, John les avait parcourues. Mais ce fut à travers une foule d'énumérations, d'interjections, de points, qui lui rendirent fort pénible la lecture de ce manuscrit, que George apprit ces circonstances si communes d'une passion qui commençait à le devenir très-peu, puisqu'elle avait décidé sir John à prêter mille louis à d'Orviller pour acquitter une dette de jeu...

George, en suivant son ami, sur les pas de la comtesse, remarqua avec étonnement que la scène où lui apparaissait ordinairement cette *ravissante* personne, semblait étrangère à la ville de Paris par ses accessoires. Tantôt John avait vu les mains délicates de la dame servir d'un *pudding* anglais, d'un *kuglof* allemand, d'une *polpetta* italienne : tantôt d'une *olla* espagnole ou d'un *carry* indien.

On apprenait les langues vivantes et la géographie de l'Europe, rien qu'en apprenant ce que John avait mangé lorsqu'il s'était rencontré à dîner avec Hélène; et les personnages épisodiques qu'il nommait n'étaient pas plus indigènes que les préparations alimentaires qu'il avait citées. Le corps diplomatique apparaissait habituellement dans les cercles qu'Hélène faisait parcourir à sir John.

Ce fut chez un hospodar, dans un petit cabinet incrusté de lapis-lazuli et de nacre, drapé en moire, où la lumiere n'arrivait qu'à travers un plafond de gaze bleue, parsemé d'étoiles d'argent, et en s'échappant des parois transparentes d'une lampe d'albâtre, que John recueillit ces paroles enivrantes: « Soyez *demain* « chez l'ambassadeur d'Autriche.... à trois heu- « res.... le cinquième arbre.... une touffe de lilas.... « pendant le galop.... je pourrai vous parler loin « de la foule... Mais soyez prudent, discret.... « Ah! quelle faiblesse!... Quoi, cela ne vous suffit « pas?... Eh bien! peut-être une autre fois.... Je « vous le dirai demain.... » Des femmes cherchant aussi la fraîcheur et les doux effets de la clarté *lunaire* s'élancèrent alors des galeries de l'hospodar, et envahirent le cabinet où, pendant quelques minutes, sir John, pour la première fois, avait pu contempler *en face*, et tête à tête, Hélène devenue sensible.

Là, le livre justifiait son titre d'*album*, et le manuscrit finissait. Demain? se dit George, demain? C'était mardi.... C'était avant-hier... Pourquoi a-t-il ici interrompu son journal?... Conçoit-on qu'il ait cessé d'écrire au moment le plus intéressant!

George éprouvait une véritable impatience, lorsqu'un vieux homme, d'une tournure fort

noble, entra dans la chambre, le salua, et prit possession du canapé et de ses coussins, d'un air qui annonçait l'habitude de s'établir ainsi.

Vous êtes sûrement M. George H......., dit-il après un instant, l'ami attendu par sir John?

Cette question provoqua une explication; et George apprit qu'il causait avec le chevalier de B...., ancien émigré, venu à Paris pour régler ses indemnités, occupant une chambre dans l'hôtel où demeurait sir John, et devenu assez l'ami de ce dernier, pour demander de ses nouvelles avec une apparence d'anxiété, qui alarma George. Celui-ci, avec beaucoup de réserve, parla de la curiosité qu'avait excitée en lui la lecture du journal, suspendu, quand il s'attendait à la description d'une fête....

Eh! comment voulez-vous que l'on songe à faire une narration dans de pareils moments? dit le vieux chevalier.... Est-ce que sir John ne vous a pas conté ce qui s'est passé hier chez l'ambassadeur d'Autriche!... Il est curieux que ce soit moi qui vous apprenne.... Au reste, tout Paris parlera demain de cette affaire-là.

—Mais je ne comprends point une telle publicité... Rien ne ressemble aussi peu au caractère de mon ami... Il est vrai, monsieur, que je ne sais rien du tout, et si vous pouvez...

—Eh bien! je vais tout vous raconter, moi,

reprit le chevalier de B... en s'asseyant plus commodément sur le canapé, avec cette mine satisfaite d'un bavard parlant par obligation, et dont la conscience ne trouble pas les plaisirs; j'ai été témoin de tout... Il faut d'abord que vous sachiez que les bals donnés par madame la comtesse d'Appony, précédant et suivant un déjeuner, ont produit une grande sensation à Paris, où l'on ne prévoit jamais les conséquences d'une innovation... Comme l'on n'est pas admis légèrement chez l'ambassadrice, entre la nouveauté et la difficulté, les esprits ont été conduits jusqu'à l'engouement pour ces fêtes diurnes. J'avoue qu'elles sont belles. Ces voitures à larges armoiries qui remplissent la rue Saint-Dominique; ces chevaux écumant et piaffant; cette livrée qui encombre la cour et le vestibule de l'hôtel, tout cela a un grand air, et l'on n'en perd rien, comme aux réunions de nuit... Puis les ameublements sont d'une grande somptuosité. La dorure, les riches étoffes, les crépines, les bronzes éclatent partout. Les femmes, là, ne sont habillées comme nulle part : leurs habits sont si simples, si frais, si blancs, que je ne sais quoi de jeune et de naïf donne une nouvelle physionomie à leur parures... On leur offre, en arrivant, des bouquets de fleurs naturelles, qu'elles tiennent à la main, et qui, lorsqu'elles soulèvent

leurs robes pour danser, se détachent comme sur un fond de neige, et produisent un effet ravissant : cette odeur de jasmin et de violettes réveille des idées d'innocence champêtre, que détruirait la clarté des bougies, et qui s'accorde avec celle du jour... Assurément je ne peux pas dire un mot contre l'ordonnance de ces bals, dont, au reste, madame la comtesse d'Appony fait les honneurs avec un charme et une élégance qui deviennent plus rares chaque jour. Sa personne et son maintien semblent destinés à rappeler les grâces de l'ancien régime, comme les peintures d'Herculanum à nous représenter celles de leur siècle. Hélas! de telles manières se conservent encore comme une tradition, dans quelques familles à origine perdue; mais elles cesseront bientôt d'être inhérentes au sol de la France. La révérence n'est-elle pas déjà supprimée dans beaucoup de salons?... Moi qui ai vu présenter madame la princesse de Beauvau et madame de Genlis!... Mais pour juger une femme, rien qu'en qu'en la voyant entrer dans un appartement, il ne faut pas partager son temps entre la Bourse, les restaurateurs, et les théâtres du boulevart... Il ne faut pas pour demeurer appréciateur habile d'un mérite tout féminin, d'une grâce fugitive comme la forme des nuées, démurer la vie privée, et faire écraser par la presse tant de ré-

putations. Quand un peuple qui sait lire, ne demande plus à ses auteurs que des noms propres, c'est qu'il s'est fait homme ; il n'y a plus de femmes chez ce peuple-là, puisqu'il n'y a plus de modestie, de crainte, ni de secret... Je sais bien que l'on nous promet des compensations, mais je regrette les femmes... Enfin, j'avais le plaisir d'en contempler *une* hier dans l'ambassadrice, quand je reconnus sir John auprès de moi. Il était invité pour la première fois, et il me demandait cent noms; mais d'un air préoccupé qui me frappa. Je désirais pourtant, puisque nous nous étions rencontrés, lui faire remarquer plusieurs choses très-intéressantes. Par exemple, il n'aurait pas observé sans moi à quel point le vert dominait... Il y avait des femmes dévouées, qui, bien que très-brunes, étaient en vert de la tête aux pieds... On le saura à Holy-Rood, je vous en réponds.

J'aurais voulu, à ce sujet, communiquer quelques réflexions à sir John, mais il me quittait à chaque instant pour parcourir les salons, ou passer dans le jardin. Je le vis interroger plusieurs jeunes gens : quelques-uns d'entre eux souriaient après lui avoir répondu. Après ses excursions, il revenait se placer auprès de moi, cherchait à causer, mais son agitation était évidente : je commençai à m'en inquiéter, quand

je lui vis refuser toute espèce de rafraîchissements; et surtout, quand, malgré ma recommandation, il ne voulut pas goûter à un certain chocolat mousseux, préparé avec une telle perfection chez le comte d'Appony, que moi qui vous parle, j'en ai pris quatorze tasses, qui ne m'ont point empêché de déjeuner... Enfin, je me doutai que sir John attendait ou cherchait vainement une femme, quand je le vis suivre toutes celles qui arrivaient, puis revenir tristement dans mon embrasure... L'orchestre joua le galop : c'est toujours le signal d'un grand mouvement : parce que le neveu de l'ambassadeur galope comme il valse : il n'y a pas d'homme de vingt ans qui ne souhaite d'avoir la Hongrie pour patrie, afin de saisir la mesure, l'*accent*, pour ainsi dire, de cette danse nationale, que le jeune comte d'Appony exécute à désespérer tout ce qui danse là. On se range ; on semble écouter des yeux. Ceux qui ont un peu de sang allemand dans les veines, s'élancent, tournent, volent avec le jeune homme et sa danseuse. Il y en a qui discutent l'influence du galop sur les mœurs, et vantent la morale des *chassés* et de la *queue-du-chat*... Pour moi, qui ne vois rien d'intellectuel dans la danse, hors du menuet, je ne me prononce pas, mais je m'a-

muse de l'animation que répandent cette musique si gaie et ces pas si vifs... Mais ce pauvre sir John était là d'un air soucieux... regardant sa montre, soupirant... Tout à coup il sembla prendre une grande résolution, et me dit : Connaissez-vous la comtesse Hélène de T. ? Je n'eus garde de remarquer son embarras, et je lui répondis : Pas beaucoup, mais je la rencontre souvent.

— Il est singulier qu'elle ne soit pas ici ?

— Ce serait si singulier qu'elle y est depuis long-temps... Je l'y ai trouvée...

— Où donc ? où donc ? interrompit sir John, rougissant comme un séminariste devant son évêque, et regardant autour de lui avec une avidité incroyable ; où donc ?

— Elle vient de passer devant vous...

— Devant moi ?

— A l'instant.... Elle galope avec un grand officier russe, fort beau garçon vraiment...

J'étais fâché d'avoir dit cela à sir John ; mais il reprit avec un mouvement d'humeur :

— C'est impossible ! Tout le monde s'entend, je crois, pour me dire la même chose... On me dit : Elle est ici.... Elle est là.... Connaissez-vous la comtesse de T....? Est-elle ici ?

— Je la connais. Elle est ici ; elle vient de pas-

ser là. Je l'ai vue... à telle enseigne qu'elle a un chapeau, des marabouts, et de grands rubans voltigeants couleur de rose...

— C'est toujours la même réponse!... Mais, *à présent*, la voyez-vous ?

— Elle ne s'est jamais assise dans cette pièce-ci....

— J'ai compté les femmes dans les autres salons, comme dans celui où nous sommes, et je suis physiquement sûr qu'elle n'y a jamais été.

— Pardonnez-moi : elle était dans le second salon, contre une console, entre deux fenêtres... Vous avez passé devant elle tout à l'heure.... Enfin, la dernière fois que vous êtes allé dans le jardin, elle y était. Tenez! d'ici nous voyons le tilleul sur lequel elle s'appuyait d'un air assez ennuyé.

— Est-il possible! s'écria sir John; puis il parut se repentir de son exclamation. Je commençai à me douter de quelque chose, et je continuai : Si vous avez besoin de parler à madame de T..., attendez un instant. On va servir le déjeuner... On se met par coterie autour de ces petites tables dressées dans le jardin, et vous tâcherez d'avoir une place auprès d'elle.... Je m'interromps ici pour vous faire l'éloge de votre ami; sa discrétion fut parfaite. Il me répondit que ce

qu'il avait à dire à la comtesse était peu important, et fit tout ce qu'il put pour me persuader que leurs relations étaient des plus communes... Mais vous concevez bien qu'avec mon expérience on ne prend pas le change.... Aussi cet excellent sir John m'a-t-il inspiré le plus vif intérêt... Ce n'est pas par curiosité, je vous assure, que je me suis attaché à ses pas!... Mais je ne répondrais point des trois ou quatre jeunes gens auxquels il s'était adressé d'abord... Ils se placèrent à quelques pas de la table où vint s'asseoir madame de T....; et je les vis très-distinctement rire et chanter, quand sir John et moi approchâmes... Dès que je lui eus indiqué la comtesse, il me devança... puis je le vis marcher lentement... puis s'arrêter... Je conviens.... Laissez-moi donc vous conter bien la chose... Si vous n'étiez pas arrivé d'hier à Paris, vous seriez déjà au courant... Votre ami a eu tort de ne pas rire le premier.... bien d'autres que lui y ont été attrapés plus ou moins... Il n'avait vu la comtesse qu'aux lumières..... elle est éclatante alors : c'est le privilége des teints bilieux et d'un rouge bien appliqué... Ses yeux gris lui avaient paru bleus;... il n'avait pas reconnu qu'elle se peint les sourcils et les cils... et il est vrai de dire qu'hier matin cette figure,

entourée d'une auréole couleur de rose, et éclairée par un soleil ardent, était *désolément* remarquable. Je comprenais à peine moi-même que l'illusion des bougies eût fait donner à la comtesse le sobriquet de *Belle-de-nuit*.... Presque tout le monde passant à la fois des appartements dans le jardin pour déjeuner, je me trouvai séparé de sir John.... Je vous avoue que son aventure me semblait drôle; j'en riais un peu, tout en m'approchant de la grille du jardin, derrière laquelle s'avançaient les promeneurs des boulevarts neufs. Il y avait bien autant d'envie que de curiosité sur ces physionomies vulgaires; mais peut-être moins que n'en laissaient voir des dames, qui venaient de faire arrêter leurs voitures pour respirer un instant dans cette atmosphère de fête... La méditation du pauvre devant la boutique d'un boulanger, je la conçois;... mais quelque chose de honteux accompagne la faim des plaisirs... J'allais à cette occasion écrire une observation sur mes tablettes, quand j'aperçus sir John venant à moi. Il était un peu pâle... Je vis qu'il cherchait à cacher son émotion, mais que pourtant il avait besoin de parler... A l'exception de son amour, il me confiait toutes ses affaires. Je crus pouvoir prendre l'initiative :

—Eh bien! vous étiez si pressé de voir madame de T....?

— Ah! me répondit-il, pourquoi l'ai-je rencontrée!...

La manière dont il me regarda alors m'ôta toute envie de rire. Je l'emmenai dans un coin isolé. — Que s'est-il passé? lui dis-je. Mon âge, mon caractère, doivent vous inspirer de la confiance... Depuis trois mois nous nous voyons tous les jours...

— Que voulez-vous que je vous dise?... Vous m'avez montré une femme dont les yeux me regardaient.... la bouche me souriait... Il me semblait que ma vue était troublée... J'approche... Cette femme au front jaune, au cou jaune, aux yeux ternes, aux joues vermillonnées... c'est elle!... c'est elle, et elle mange du boudin!... Oui, de tant de mets délicats, c'est du boudin qu'elle a choisi;... et son mari m'engage gaîment à en manger aussi... Mais vous pensez bien que je me sentais fort peu disposé à partager l'hilarité des cinq ou six convives réunis autour de la table. D'Orviller en était... Il observe que je suis silencieux. Madame de T.... répète qu'il est étrange que je la salue pour la première fois, après m'être aussi souvent approché d'elle. Je m'excuse avec gaucherie; elle m'adresse plusieurs mots très-piquants; d'Orviller en rit, et fait le plaisant jusqu'à l'impertinence. Je serre sa main

à la briser; ... il me comprend, et je m'éloigne sans déjeuner.... Ce que je viens d'éprouver n'est pas exprimable !.... Si je l'avais trouvée ingrate ou perfide, mon amour me serait resté;... et j'aimais presque autant mon amour que je l'aimais elle-même.... Encore si elle eût été douce, aimable!.... mais prétentieuse, aigre, emportée,... avec un visage!.... Ah! maudit soleil...

— Je ne vois vraiment de fâcheux dans ceci que votre affaire avec d'Orviller;.... cependant.... Êtes-vous bien avancé avec madame de T....?

— Très-peu.

— Eh bien! tenez-vous-en là... C'est une connaissance dangereuse... surtout pour vous...

— Comment cela ?

— Il est reconnu que M. de T.... fait, en grand, j'en conviens, le plus vil métier... Il est payé par la police pour surveiller les étrangers de distinction, et se procurer, dans leur intimité, mille petits secrets utiles au gouvernement....

— M. de T.... *recherche* les étrangers par ordre de la police?

— Et sa femme le seconde merveilleusement, ainsi que ce petit d'Orviller...

— Quoi! l'on trouve ces gens-là partout!

— On les invite exprès. Les diplomates habiles les font servir à leurs desseins; le reste les craint, ou se fait recommander par eux aux ministres.

—Ainsi, pour une femme odieuse, j'allais me couper la gorge avec un espion!!!

O soleil! fais ce que tu voudras... mais n'éclaire point les bals de Paris!...

La Comtesse de BRADI.





# LES MUSICIENS.



Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
HORACE.

Quel est ce fashionable aux cheveux frisés, dont on admire l'élégance? son habit taillé par les plus habiles mains servira de modèle; la forme, la couleur, en seront adoptées; un habit si bien porté mérite les honneurs de l'impression, nous le verrons estampé sur le Journal des Modes. Son gilet, largement échancré, laisse voir un plastron de batiste d'un éclat éblouissant,

plissé, empesé avec un soin extrême. La chaîne d'or où pend sa montre, le ruban du lorgnon, se croisent sur cette cuirasse de lin où brillent des agrafes dont l'or enchâsse les rubis, les saphirs. Sa cravate est un chef-d'œuvre de l'art; dix, quinze, peut-être vingt carrés de mousseline ont été froissés, torturés, et renvoyés à la blanchisseuse avant qu'il ait pu ajuster ce nœud dont les seuls connaisseurs peuvent apprécier l'artifice et détailler les perfections. Un castor superfin, des bas de soie au tissu transparent, un escarpin juste et reluisant comme l'acier d'Angleterre, des gants plus blancs que la neige, une badine où l'or brille, complètent la toilette de ce beau fils. Son menton n'est rasé qu'à demi, j'en conviens, mais comme ces touffes de poils sont avec art disposées, comme les intervalles fauchés par le rasoir sont nets et polis! que de savants contrastes obtenus au moyen de cette barbe en fer-à-cheval, qui tient de l'une à l'autre oreille, de ces moustaches dont la cire affermit les contours! Quelle harmonie bien combinée dans les couleurs des diverses pièces de l'ajustement! Il fait un peu crotté, mais nous avons la chaise; et ce pantalon d'une *entière* blancheur, cette chaussure dont la semelle même a conservé tout son lustre, attestent qu'on ne va point à pied, et qu'un véhicule rapide a trans-

porté le *dilettante* du café de Paris au foyer des Italiens, bien que ces deux points de réunion du beau monde ne soient qu'à cent pas l'un de l'autre. Quel est ce raffiné, ce petit-maître, ce muscadin, cet incroyable, ce merveilleux, cet élégant, ce fashionable? c'est un artiste, un musicien.

Tant de soin, de recherche, dans la toilette d'un homme raisonnable, d'un homme d'esprit, pourraient paraître ridicules, mais non, c'est un artiste; on lui pardonne ce travers, cette faiblesse, comme à une jolie femme. Il semble tout naturel que les personnes dont l'occupation est de chanter, et de faire chanter, de peindre des tableaux ou d'écrire des vers, de la prose, aient cette légèreté d'esprit, cette coquetterie.

Quel est cet individu singulier dont l'extérieur est si négligé? il a du linge assez blanc, mais son gilet est sale, et, depuis quatre jours au moins, le rasoir n'a pas touché son menton. Il n'a pas de boutons d'or à sa chemise; à quoi bon, il la cache toujours; d'ailleurs, saurait-il les placer? sa cravate noire est arrêtée par un simple nœud et roulée de manière à faire croire qu'il a la corde au cou. Crotté jusqu'à l'échine, il devrait se cacher dans quelque coin du parterre, mais non, il se promène au milieu d'un essaim fashionable et musqué, ses grosses bottes ferrées et couvertes de boue insultent les tapis rouges

tendus sur les escaliers et dans les corridors du théâtre Favart. Il foule la pourpre des rois avec un aplomb admirable, on pourrait le suivre à la trace et compter ses pas imprimés sur le noble tissu. La pluie a mouillé ses vêtements et déformé son chapeau; des gouttes de rosée brillent encore sur son collet de velours. On le montre au doigt, il s'en moque. Son habit est coupé sur le patron depuis deux ans abandonné, il est râpé, mais il le préfère au frac le plus élégant. Il sera désolé s'il faut un jour renouveler cette pièce de sa garde-robe. Il n'est point avare, et l'état de ses finances lui permet largement de faire cette emplette, mais il voudrait ne porter que de vieux habits. Son air est gracieux, sa tournure n'a rien de grotesque, il a brillé dans le monde galant et ne songe nullement à donner sa démission. Il a des gants qu'il porte dans sa poche; moyen excellent pour ne pas les déchirer. Il pourrait se donner une canne, mais ce meuble inutile arrête à chaque pas l'imprudent qui le porte. S'il se présente au théâtre, aux musées, dans certains bureaux, s'il veut aller risquer ses pièces d'or à Frascati, on le met à contribution pour lui garder ce sceptre de jonc ou d'ébène. Le cigare ou la tabatière ne coûtent pas plus cher que l'entretien d'une canne quand on veut avoir la satisfaction de la promener dans Paris.

Notre homme se garde bien d'adopter la badine, son ajustement est toujours en désordre ou mal assorti, on ne le voit pourtant jamais en redingote, par la raison que ce vêtement est trop négligé, que d'ailleurs il gêne la progression et cache les jambes, que le pantalon, si favorable à ceux qui sont montés sur des flûtes, voile déjà trop. Quel est ce rustre, cet ours mal léché? c'est un artiste, un musicien.

Tant de négligence, d'oubli des convenances pourraient paraître ridicules dans un homme que sa profession appelle dans les plus brillantes réunions musicales de Paris. Mais non, c'est un artiste, ce mot désarme la critique. Le peu de soin de sa toilette semble une conséquence nécessaire de l'importance et du grand nombre de ses occupations. Il est distrait, insouciant, c'est tout naturel; il n'a pas fait sa barbe, j'en conviens, mais il a fait peut-être une cavatine, un finale. Il est crotté, sans doute, il est probable qu'il préfère aller à pied pour jouir de toute sa liberté, afin de pouvoir suivre le cours de ses idées. La promenade élabore bien des choses et fait naître d'heureuses inspirations. — Votre inspiré n'a pas toujours la tête dans les nuages, il devrait bien jeter un coup d'œil vers ses talons et juger qu'il ne peut se présenter dans une société honnête sans avoir passé par les mains des restaurateurs

de la chaussure humaine. — D'accord, mais ce retard l'aurait fait arriver après la symphonie, il faut bien qu'il l'entende; peut-être doit-il rendre compte de l'opéra dans quelque journal, et nous devons lui savoir gré de son exactitude. C'est un artiste, ce mot excuse tout ce qui peut être excusé.

Un artiste ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit, ne rend pas les visites qu'on lui a faites, vient s'asseoir aux dîners d'apparat une demi-heure après que l'on a servi. D'autres fois il s'engage pour une soirée et n'y paraît pas. Toutes ces incivilités seraient remarquées et blâmées s'il s'agissait d'une autre personne, on les pardonne à un artiste. Laborieux et plein d'ambition, son habitude n'est pas de rester oisif; mais s'il lui prend la fantaisie de ne rien faire pendant une semaine, de partir pour la campagne à l'instant où on le lui propose, et d'y rester un mois, personne ne réclamera contre cette escapade. Il est vrai qu'il peut y rendre utiles ses loisirs, mais, ne fît-il qu'y dénicher des merles ou bayer aux corneilles, son temps ne serait pas perdu. Il se repose, prend haleine, et profite ensuite des économies de son esprit. Lancé dans la société la plus brillante et la plus agréable, sans être assujetti aux devoirs qu'elle impose; admis à tous les spectacles, à tous les concerts

où sa place est gardée sans autre rétribution que le bienfait de sa présence. Désiré, fêté partout; acceptant une invitation comme on accorde une grâce, jouissant de tous les avantages d'une immense fortune sans avoir à compter avec son intendant. Réclamé dans vingt châteaux, appelé aux festins splendides, et, comme les anciens troubadours, gracieusement accueilli par les jolies femmes; il se laisse faire, s'abandonne au courant qui l'entraîne, il est tellement accoutumé à recevoir, qu'il accepte tout, même la croix d'honneur!

Chose admirable! il n'est tenu à aucune réciprocité, il veut bien accepter, sa dette est payée. Le lendemain c'est à recommencer et sans inquiétude pour l'arriéré.

Libre comme l'Osage au milieu des forêts, comme le Cafre sur les sables brûlants de l'Afrique, il jouit, au sein de la capitale de l'univers, de tous les agréments que le luxe et l'industrie prodiguent à l'humaine nature.

Comparez les brillantes destinées de l'artiste avec le sort d'un pauvre receveur général, qui se dévoue à compter des écus toute sa vie, pour avoir le droit de prendre sa mouture sur cette précieuse farine, et s'abrutit parmi les états de perception, les cotes irrécouvrables, et les dégrèvements; avec l'existence d'un malheureux

préfet, qui ne saurait sortir de son département sans un congé du ministre, et dont le soin le plus important est de régaler des électeurs, de rire même de leurs plaisanteries insipides et surannées, afin de s'assurer de nombreux suffrages, qui passe d'une opération de recrutement à de longs débats sur l'établissement d'une usine, à des rapports diffus sur les chemins vicinaux, et qui est obligé d'improviser des réponses aux questions singulières, burlesques même, que les bureaux du ministère lui adressent sur la statistique du coin de terre qu'il administre. L'ambition, le désir d'acquérir de la fortune, peuvent faire supporter patiemment ces ennuis, mais il faut un grand dévouement pour gagner de l'argent à ce prix. Je sais bien que ces financiers, ces administrateurs de haut parage s'imaginent que leur emploi les place bien au-dessus des artistes; ils prétendent même s'ériger en protecteurs; laissons-leur cette jouissance.

On dira qu'un artiste n'est recherché, accueilli, fêté, que pour son talent, cela peut être vrai jusqu'à un certain point. Ce que le financier doit à son cuisinier, l'artiste le doit à son esprit, à son génie : il est donc aimé pour lui-même ; s'il perdait ce charme puissant, il est probable qu'il serait obligé de renoncer aux avantages qu'il lui donne. Une femme cesse d'être jeune

et belle, les adorateurs se retirent, et vont porter ailleurs le tribut de leurs hommages, elle n'en meurt pas de chagrin; tel est le cours des événements de la vie, il faut bien en subir les conséquences avec un peu de philosophie.

Ce bonheur d'être artiste, et de ne pas mourir de faim! d'être artiste, et d'avoir une honnête aisance! d'être artiste, et de pouvoir marier convenablement ses filles! d'être artiste, et de posséder une grande fortune conquise à la pointe de l'archet ou de la plume, fait entreprendre de grandes choses. Cette dernière béatitude est le partage du plus petit nombre, et cela doit être, c'est le sommet de la pyramide. Les faiseurs de livrets, les fabricateurs de partitions, n'eussent-ils que Scribe et Rossini pour point de mire, cet exemple unique serait encore assez encourageant pour l'une et l'autre bande. On en voit un assis au sommet du mât, enfourchant le cercle qui le termine, prenant les couronnes et les posant sur sa tête, rongeant, à belles dents, le cervelas épicé, embouchant la bouteille *ad libitum*. Il est là-haut, et n'est pas tombé des nues, il est donc possible d'y arriver. Et l'on part sans consulter son esprit, ses forces, son adresse; on monte, on grimpe, on s'accroche, on se presse, on s'étouffe; le plus grand nombre s'arrête après quelques efforts, d'autres

se maintiennent dans les basses et les moyennes régions ; quelques-uns dont l'habileté n'égale pas l'ambition, veulent pousser trop haut, et leur chute est si rude, qu'ils se cassent les reins : enfin tous ne dégringolent pas, et les sommités sont toujours occupées.

Comme l'état militaire, la carrière des arts offre beaucoup de renom, et quelques chances de fortune. « Je voudrais être maréchal de France, « avec solde de retraite, disait un joyeux com- « pagnon au maréchal Moncey; quelle superbe « existence ! vous possédez sept ou huit cent « mille francs de rentes, des hôtels, des châteaux, « tous les honneurs vous sont acquis, la fortune « vous a comblé de ses faveurs, et tous ces biens « vous sont tombés du ciel, et venus, pour ainsi « dire, en dormant. — Vous le croyez, répliqua « le maréchal ; eh bien ! je veux vous les céder « pour la cent millième partie de ce qu'ils m'ont « coûté. — Vraiment? — Je ne plaisante pas; « cette fortune m'embarrasse, et je cherche quel- « qu'un qui veuille bien s'en charger à vil prix. « Postez-vous au bout de cette allée, à 75 pas, « à 100 pas même, pour vous prouver combien « je suis généreux ; je vais faire avancer trente « grenadiers, bons tireurs; vous voyez que je « vous traite en ami; sur votre commandement, « ils feront feu sur vous, une seule fois, vous ne « serez pas touché, et ma fortune est à vous après

« cette petite épreuve. » Le joyeux compagnon fit la grimace, et ne voulut pas tenter cet essai, qu'il trouva périlleux, bien que le maréchal eût été fusillé, pendant trente ans, par deux ou trois millions de soldats qui toujours avaient manqué leur but.

Les béatitudes des artistes arrivés au premier rang font envie à bien des gens, qui ne voient que les avantages dont jouit le talent, et ne songent nullement au travail effroyable qu'il a coûté, aux efforts, à la patience, à la volonté opiniâtre qu'il a fallu déployer pour renverser les milliers d'obstacles qui s'opposent à l'avénement d'un favori d'Apollon. La faim et la misère tuent autant d'artistes que le canon et la mitraille abattent de conscrits. Tous n'en meurent pas, mais un artiste est tué lorsque la force des circonstances l'oblige à quitter l'archet ou les pinceaux pour reprendre le rabot ou le sac à procès, à déserter le Conservatoire, pour rentrer dans l'étude de l'huissier ou dans l'échoppe du cordonnier.

Il faut avoir été frappé de cette fièvre, rongé par cette teigne, tourmenté, dévoré par cette soif de gloire, assiégé par ce désir de parvenir dans les arts pour en connaître l'irrésistible puissance. C'est une idée fixe qui poursuit en tous lieux le malheureux adolescent qui en est atteint, elle ne l'abandonne pas même pendant son som-

meil. Et trop souvent l'éloignement de la capitale, l'insuffisance des moyens pécuniaires pour s'y rendre et s'y maintenir, l'obligation de quitter un état obscur mais lucratif pour courir les chances d'un talent qu'on ne possédera que dans trois ou quatre ans, viennent l'arrêter. Jusqu'à cette époque il faut vivre sans rien gagner. La fertile et délicieuse oasis, objet des vœux de l'artiste, se présente dans le lointain ; mais quel affreux désert l'en sépare ! Il le traversera pourtant avec une constance, un courage à toute épreuve. Pessier, jeune peintre lyonnais, brûlait du désir d'aller étudier à Rome, et n'avait pas le sou ; il prend un mendiant aveugle par la main et lui dit : « Viens, « je serai ton guide, allons en Italie, tu me don- « neras de temps en temps un morceau de pain, « j'ai de bons souliers, il ne m'en faut pas da- « vantage. »

On ne trouve pas moins de dévouement parmi les nombreux élèves de notre Conservatoire de musique, plusieurs sont misérablement vêtus, leur chaussure est percée, et la faim, oui la faim les tourmente. Ils grelottent s'il fait froid. N'importe, leur âme n'en est pas moins brûlante ; ils marchent nu-pieds dans la boue. Eh ! ne faut-il pas s'enfoncer dans les marais qui entourent le Parnasse avant de gravir sa double cime ? La faim les aiguillonne ; après leur leçon,

ils se glisseront dans quelque taverne, et fiers comme des Écossais, ils iront déguster la soupe offerte au porteur d'eau, et réchauffer leur verve avec un verre de la liqueur violette que l'on vend à Paris pour du vin. Tous ces jeunes rivaux pourraient être fort heureux s'ils avaient voulu rester en province, et pousser la navette ou la varlope, comme faisaient leurs pères. Mais il faudrait renoncer à la célébrité, à la musique, objet de toute leur affection, et qui leur fait tout braver, la mort même. En effet, un travail entrepris avec autant d'opiniâtreté que de passion, un travail qui dévore un corps si mal ravitaillé, doit nécessairement produire des maladies, et ceux dont la poitrine est faible, en ressentent bientôt les atteintes. Croyez-vous que les conseils des docteurs arrêteront l'artiste en sa course, que l'harmoniste cessera d'ajuster l'édifice de ses accords, le chanteur d'exercer son trille, le corniste d'emboucher son instrument? Non, ils expireront sur la brèche plutôt que de reculer; vivre pour n'être plus musicien, abandonner ainsi l'art qu'ils chérissent, autant vaut mourir. Androt, A. Butignot, Collin jeune, sont comptés parmi ces intéressantes victimes, dont le nombre est plus grand qu'on ne pense.

Le talent ne se fait pas long-temps attendre quand on fait de tels sacrifices pour l'acquérir,

et le besoin rend industrieux ; à peine ces élèves musiciens ont-ils un peu d'habileté, à peine ont-ils assez d'expérience pour se présenter à Tivoli, à la Gaîté, au Vaudeville, que de petits profits viennent apporter un soulagement à leurs maux. On donne des leçons à dix, à vingt sous; on joue aux soirées dansantes, on copie de la musique, et ces modiques revenus, dispensés avec une rare économie, ont bientôt fait refleurir des plantes que la plus honorable misère desséchait. Habit et dessous noir, jolie chaussure, chapeau reluisant, linge fin; voilà notre oiseau remplumé. Un ramoneur quand il est débarbouillé, est un homme comme les autres; cette figure expressive d'artiste prend sur-le-champ une vivacité, un air de contentement qui charment; quinze ou vingt repas suffisants lui donnent de la fraîcheur, et le colorent, notre virtuose est lancé, vous le verrez arriver peu à peu sur le premier rang, passer des Nouveautés à l'Opéra-Comique, de Favart à l'Académie royale, et se caser enfin parmi l'état-major de l'armée musicale, en suivant la hiérarchie des grades. Enfin, il joue le concerto dans les grandes réunions; s'il est pianiste ou chanteur, il suit une carrière bien plus lucrative, et bientôt il nous parlera de ses domaines et de ses coupes de bois, de ses diamants et de ses équipages, de sa meute et de ses chevaux.

L'aurore d'une *prima donna* présente plus d'intérêt, les phases de sa fortune sont encore plus variées. Fille d'une ouvreuse de loges, d'une habilleuse de théâtre, d'un gargotier, d'un chanteur en plein vent, elle est d'abord admise dans une classe de solfége, petite fille, elle a plus à souffrir que les petits garçons dont je viens de parler. Elle est pauvre, mais elle a du courage comme eux. Telles ces plantes qui croissent et se cramponnent sur un rocher aride, où sous les glaces du pôle, elles sont vainement battues par la tempête, et résistent à toutes les injures de l'air, à toute la rigueur du climat. Les gens riches ne peuvent imaginer combien il faut peu de chose pour vivre, à l'individu qui sait lutter avec force contre la misère. La pauvre petite virtuose en herbe, s'achemine tous les matins vers le Conservatoire, le cabas à la main, couverte d'une méchante robe et d'un lambeau de châle, coiffée d'un chapeau dont il serait difficile de déterminer la nuance. Elle fait une lieue en barbotant dans la fange, exposée à chaque instant à glisser, pour tomber sous la roue d'un cabriolet ou d'une diligence; on la pousse, on la foule, elle souffre de froid, reçoit la pluie, son cabas est un meuble trompeur, on a oublié de le garnir. Chaque marchand de gâteaux excite son envie, les parfums de la pomme qui

cuit sur le fourneau des fruitières frappe son odorat et vient accroître ses souffrances. L'estomac vide et ne pouvant plus supporter la fatigue de son petit voyage, elle s'assied sur le pavé et s'abandonne aux larmes comme une princesse contrariée dans ses amours. Un équipage brillant passe, deux chevaux fringants, faisant feu des quatre pieds, le char roulant avec rapidité, annoncent le passage d'un heureux du siècle; le pavé retentit au loin, rangez-vous troupe plébéienne, livrez le passage ou vos os sont pulvérisés. La pauvre petite est toute rangée, elle est à l'abri du pied des coursiers et de la roue impitoyable, mais un déluge de boue arrive sur elle en décrivant un quart de parabole. Indignée, elle se lève pour maudire de plus près l'auteur de sa mésaventure; mais dans ce char élégant elle voit madame Catalani devisant avec madame Grassini; sa colère s'apaise, et, dans un beau mouvement d'enthousiasme pour son art, elle s'écrie : « Voilà donc le point d'orgue où conduit une gamme ascendante exécutée avec agilité, un son posé, filé avec aplomb, un trille admirablement articulé! ma voix est belle, attaquons ferme et juste, et quelque jour mon carrosse épouvantera les piétons. J'ai des épaules où le cachemire doit se draper gracieusement, et ma place est marquée sur le théâtre comme dans un landau. »

Beaucoup de virtuoses entrent dans le monde théâtral sans éprouver ces tribulations. Enfants de la balle, leurs parents leur en ont frayé le chemin. Amateurs dont on a déjà admiré le talent, ils se décident à faire ressource d'un art qu'ils avaient d'abord cultivé pour leur agrément.

Les femmes se tirent toujours d'affaire ! disent les comédiens rafalés, qui, vers le temps de Pâques, viennent dépenser à Paris leurs petites épargnes en sollicitant un emploi de seconde basse, de ténor comique, de coryphée pour la province ou la Belgique. Ces artistes nomades partent de Nîmes ou de Montpellier, se dirigent vers la capitale, y séjournent pendant trois mois, pour retourner ensuite dans les mêmes contrées avec un engagement pour Marseille ou pour Avignon. Tous leurs profits de l'année sont dévorés par ces voyages trop souvent inutiles. Les femmes se tirent toujours d'affaire ! cette exclamation est répétée toutes les fois qu'un accroc arrête les négociations des chanteurs d'opéra-comique, et surtout lorsque leur hôte les presse d'acquitter la carte payante. En effet les dames qui chantent l'opéra en province comme à Paris, savent se créer une seconde industrie, qui a le triple avantage de hâter leur avancement dans la carrière dramatique, d'assurer leur succès, et de permettre un supplément de dépense,

un luxe de toilette bien utile, indispensable même pour une actrice. Ce serait folie pour la femme d'un simple bourgeois d'acheter des diamants, des bijoux, un cachemire, de revêtir la robe de velours, le manteau de satin. Pour une virtuose, c'est de l'argent bien placé, de l'argent dont l'intérêt fera bientôt rentrer le capital.

Mais, dira-t-on, les mœurs ont changé; l'ancien régime avait tout corrompu, nous jouissons des bienfaits de la révolution, et si le désintéressement des hommes en place ne le prouvait pas suffisamment, la sagesse des actrices attesterait cette réforme salutaire. Il est certain qu'il y a maintenant des exceptions rares, sans doute, mais enfin on ne peut dire comme Despréaux en faveur de ces dames:

Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer.

Les actrices ont en général une conduite plus régulière qu'autrefois; cette amélioration dans les mœurs ne viendrait-elle pas de la sagesse des hommes? Les moyens de séduction ne sont plus jetés avec prodigalité; bien que les heureux du siècle ne soient pas moins riches que sous l'ancien régime. On ne voit plus des fortunes énormes s'engloutir dans l'escarcelle d'une *prima donna*, une pluie d'or tomber dans le tablier d'une soubrette d'opéra-comique. Les galants d'aujourd'hui n'ont

pas de ces passions fougueuses, qui font tout sacrifier à deux beaux yeux; et lorsque ces deux miroirs d'une ame sensible ont été mis au prix de deux mille écus pièce, il est bien difficile de trouver des enchérisseurs qui présentent de meilleures conditions. Ça n'enrichit pas, mais ça aide, disait une cantatrice. Comparez cette rente éventuelle de mille francs par mois, dont on ne reçoit quelquefois le douzième qu'après trente et un jours, aux trésors que les fermiers généraux, les princes, les seigneurs versaient avec une inconcevable constance entre les mains de mesdames Antier, de Metz, Laguerre, Arnould, Saint-Huberty, etc.; aux équipages brillants, à la livrée, aux hôtels de ces virtuoses; et vous ne serez pas surpris que celles qui leur succèdent entonnent quelquefois le vieux refrain d'une vieille chanson: *Le pauvre temps! le pauvre temps!* ou bien se décident bravement à suivre le chemin de la vertu, parce qu'en vérité ce n'est pas la peine de le quitter pour si peu de chose. Un Crésus de l'ancien temps se ruinait pour une cantatrice, et ses folles dépenses excitaient l'envie de ses rivaux, son amour-propre était flatté; dissiper une immense fortune de cette manière, était une espèce de triomphe. Maintenant on sifflerait le sot qu'une telle bévue livrerait aux traits de la satire.

Quand on embrasse un état, il faut en accepter franchement toutes les conditions, et la galanterie, plus ou moins exagérée, considérée sous tel ou tel point de vue, exercée en amateur ou professée ouvertement, me semble une conséquence nécessaire, inévitable de l'état de comédienne chantante, parlante ou dansante. Tout y conduit la jeune virtuose; il faut convenir que si elle n'y arrive pas, elle a du malheur. Les propos d'amour frappent son oreille en même temps que la première note de sa première gamme. C'est assez ordinairement son maître de solfége ou de vocalisation qui se charge du soin de cette double éducation. Être l'objet des affections particulières du maître; être toujours à ses côtés assise, au lieu de languir reléguée dans la foule; recevoir des conseils sur les moindres choses, tandis que les autres peuvent chanter faux ou ne pas chanter du tout si c'est leur fantaisie; être poussée sur la première ligne avec une tendre sollicitude, présentée aux examens avec des notes ou des précautions oratoires qui disposent favorablement le jury, sont des avantages dignes d'être appréciés. On a de l'ambition, et ce genre de séduction agit d'une manière bien puissante sur un jeune cœur exalté par le charme de la musique. J'ai depuis long-temps déserté le Conservatoire et ne sais plus ce qui s'y passe;

mais je puis affirmer qu'en l'an VIII de la République beaucoup de professeurs avaient cette double corde à leur arc, *doctores in utroque.*

L'éducation musicale est terminée, on a remporté les premiers prix, il s'agit de débuter. C'est un directeur dont il faut désarmer la rigueur, détruire les préventions toujours prêtes à barrer le chemin aux nouvelles venues. Autrefois il était nécessaire d'obtenir l'autorisation des gentilshommes de la chambre; fort heureusement pour le bien de l'art, des artistes, et des mœurs, la révolution de juillet nous a délivrés de ces mannequins, de ces laquais titrés à qui l'on pardonnait toujours leur imbécillité quand ils n'étaient ni débauchés impudents, ni voleurs effrénés. Ces premiers obstacles aplanis, d'autres se présentent; c'est le régisseur dont il est bon d'avoir l'appui; le premier ténor, le baryton dont il faut captiver le zèle afin qu'ils veuillent bien consentir à paraître dans la pièce, et qu'ils daignent répéter, chanter en conscience; et surtout afin que, dans le but de plaire aux cantatrices qui redoutent la débutante, ils ne lui jouent pas de mauvais tours en scène en lui donnant de fausses répliques, en sautant exprès une reprise, en posant un bécarre, un bémol sur la note finale de leur solo, ce qui doit nécessairement faire perdre le ton à la débutante et

la jeter dans un abîme dont elle ne sortira pas sans être aiguillonnée à coups de sifflets. Si le premier début réussit, il faut encore s'assurer que ces acteurs essentiels ne se déclareront pas malades le lendemain, afin d'arrêter sur-le-champ le succès de la nouvelle venue. Ce succès, il faut le proclamer victorieusement et battre en ruine les rivales que l'on croit avoir éclipsées; c'est le tour des journalistes; celui des auteurs viendra plus tard, et quand la débutante, déjà goûtée dans les vieux opéras, voudra mettre le sceau à sa renommée en créant un rôle important dans une pièce nouvelle. Une jolie femme triomphe aisément de toutes ces oppositions, elle arrive bientôt au port quand elle sait conduire sa barque au milieu de tant d'écueils et faire à propos quelques concessions; il ne reste plus alors à son amant, à son mari qu'à jeter quelques pièces d'or aux claqueurs. J'ai sauvé plus d'une colombe innocente des griffes des vautours, mais hélas! je n'ai fait que retarder leur mésaventure; elles sont tombées plus tard *in ore leonis*. On ne peut échapper à sa destinée.

Gardez-vous de croire pourtant que de telles chutes soient inséparables de l'état de cantatrice dramatique; je vous ai déjà dit qu'une demi-douzaine au moins protestaient contre l'usage. Un beau talent est accueilli avec empressement

par les directeurs qui font marcher les intérêts de leur entreprise avant les intrigues de boudoir; et si les avantages extérieurs de la cantatrice ne sont pas de nature à frapper bien vivement l'œil et le cœur des *dilettanti*, il est probable qu'on la laissera suivre le chemin de la vertu, si telle est sa fantaisie. Mais cette sagesse, si contraire aux habitudes des coulisses, sera un objet de scandale, de railleries continuelles, et la malignité, ne pouvant la révoquer en doute, lui donnera des motifs injurieux. — Elle est sage, parce qu'elle est laide.—Elle est sage parce qu'elle a des prétentions si exagérées qu'il faut nécessairement qu'un lord passe le détroit pour faire les fonds d'une semblable dot. — Cependant on en cite de très-jolies dont ces traits, lancés depuis dix ans contre elles, n'ont point ébréché la réputation, et le monde théâtral s'est enfin décidé à leur accorder le titre d'actrices sans reproche. Ces virtuoses n'ont pas montré moins de courage que le chevalier Bayard.

Pourquoi les religieuses ne font-elles pas d'enfants? disait avec une angélique naïveté une de mes cousines à la supérieure de son couvent. Sœur Magloire comptait pourtant alors sa soixantième année, mais depuis cinquante-deux ans elle n'avait cessé de remplir ses devoirs dans l'enceinte d'un cloître. Son abbesse, bien moins âgée,

avait plus d'expérience et lui répondit à l'instant : « C'est que la Providence a pensé qu'une foule de marmots, trottant dans un couvent, nous dérangeraient de nos saintes occupations, troubleraient la paix d'une retraite consacrée à la prière; c'est à cause de cela qu'elle ne nous en envoie pas. »

Les cantatrices dramatiques, les militaires, sont des moines d'une autre espèce : leur profession est incompatible avec le mariage. L'ordre des Templiers, devenu si formidable, devait la plus grande part de sa puissance au célibat imposé à ces moines-soldats. En effet, la grossesse d'une virtuose favorite ruine un théâtre; elle accouche, et son *si*, son *la* restent à la bataille; le *sol* s'éclipsera l'année suivante, si la *prima donna* travaille à l'augmentation de sa famille. Elle se marie avec un financier, un épicier, un gentilhomme, et la première clause du contrat est que madame renoncera au théâtre. Voilà donc son talent perdu, son nom rayé du catalogue des artistes, et de l'almanach des spectacles. L'Europe entière s'occupait de la cantatrice, les journaux signalaient son passage à Naples, à Paris, à Vienne, ses succès à Pétersbourg, à Londres; la comtesse, la duchesse, ou l'épicière, tombent aussitôt dans l'opulence et dans l'oubli.

Épousent-elles un camarade, c'est encore pis.

Ces mariages sont bien rarement heureux, sous le double rapport du cœur et de la fortune. L'art le plus séducteur n'a pour l'ordinaire aucun charme pour celui qui le professe depuis long-temps : un musicien sera séduit par une tragédienne; un peintre, un poète sera consumé par l'amour que lui inspire une musicienne : l'expérience le prouve. Le musicien connaît trop les ressorts de son art, il sait trop bien par quel mécanisme on arrive à exciter l'enthousiasme, le délire, pour se laisser prendre à cet appât, comme la foule des amateurs. S'il choisit une musicienne, si le chanteur dramatique épouse une femme de son état, c'est qu'il additionne ses appointements avec ceux de sa fiancée, pour former un total respectable. Il ajoute à ces quantités, qu'il croit positives, l'agrément d'avoir une femme charmante, dont il doit être le seul possesseur. C'est à merveille ! mais il faudrait que les directeurs de spectacles voulussent bien favoriser cet arrangement, en engageant les acteurs par couple, comme on vend les chevaux de carrosse ou les chapons de Roquemaure. Cela n'est pas tout-à-fait ainsi : Naples, Bruxelles ont besoin d'un ténor, d'une basse chantante, et veulent garder une cantatrice aimée du public; d'un autre côté, Milan, Bordeaux, Marseille, Rouen, réclament à grands cris une *prima donna*, et repoussent

tous les ténors et barytons, eussent-ils le talent de Rubini et de Lablache. Ces propositions sont aussitôt mises aux pieds de notre couple chantant par les correspondants des théâtres. Que feront nos deux tourtereaux, soupirant encore des duos d'amour ? Entraînés par cette noble passion, et dédaignant des profits qu'il faudrait acheter au prix de leur séparation ; imitant le beau dévouement d'Adolphe et de Clara, ils déchireront des engagements qui sont pour eux un acte de divorce. Voilà une année perdue : on ne peut pas vivre d'amour ; d'ailleurs, la tendresse a moins de vivacité douze mois après ; les raisons financières l'emportent sur la force du sentiment, et, d'un commun accord, ils se décident à partir, l'un pour Marseille, l'autre pour Amsterdam, en se faisant les protestations d'un attachement, d'une fidélité à toute épreuve. Voilà donc notre couple amoureux transplanté au Nord, au Midi, séparé par un intervalle de quatre cents lieues, et confiant à la poste l'expression de sa tendresse, et les serments bientôt mensongers de sa constance.

Une virtuose de théâtre est belle et sage, elle ne songe qu'au bonheur de son époux ; elle est d'une réserve de mœurs que l'on peut citer comme exemple ; mais cette Lucrèce de coulisses refusera-t-elle un rôle de génie, de sylphide,

dans lequel il faut paraître à demi nue, un travestissement qui dessine toutes les formes avec une exactitude parfaite? Non, sans doute; elle le sollicitera même, si cela est nécessaire; elle ira ensuite donner ses ordres au tailleur, de peur qu'il ne lui donne un pantalon trop large, une cotte de page trop longue; et si c'est un habit de femme, elle veillera à ce que les bras, les épaules et leurs entours soient bien découverts; elle aura soin que la gaze de sa tunique en abrégé soit bien transparente; afin que le maillot couleur de chair, qui lui sert de seconde peau, ne dérobe aucun de ses contours à l'œil du *dilettante*. Elle fait pourtant cela en tout bien, tout honneur, sans songer à mal, pour l'amour de son art, pour ne négliger aucun moyen d'arriver au succès, et dans l'intention de servir de tout son pouvoir le directeur et les auteurs de l'opéra nouveau. C'est admirable! c'est charmant! Le public transporté témoigne son ravissement par des bravos, et salue l'actrice à son entrée, à sa sortie; il est en extase devant les belles choses dont on lui offre si libéralement l'exhibition. Ce triomphe ne doit pas se borner là. Le lendemain, le boulanger, le boucher, le charbonnier, qui ont assisté la veille au succès de madame, arrivent chez elle pour faire leur service ordinaire, et demandent

à passer de la cuisine au salon pour avoir la satisfaction de complimenter monsieur sur les perfections secrètes de sa moitié. Le barbier se présente ensuite, et, beau diseur comme Figaro, il enchérit sur ces orateurs trop vulgaires, et finit sa harangue en comparant la maîtresse de la maison, à Suzanne au bain, à Vénus-Callypige. Je ne sais pas jusqu'à quel point un époux doit être enchanté d'une semblable apologie.

Une jolie femme s'est enrichie, elle possède tous les biens, les agréments de la vie, on admire son équipage, elle brille aux loges d'avant-scène à toutes les représentations fashionables. Cependant cette belle voudrait être admise dans un certain monde qui la repousse, elle sait bien pourquoi. Elodie apprend la musique, travaille avec Zimmerman pour le piano, confie sa voix à Bordogni, à Banderali. Elodie devient une virtuose de second ordre, elle chante dans les concerts, elle monte sur les planches et le théâtre devient pour elle un lieu d'immunité. Tout est oublié, pardonné du moment que l'on peut dire, en parlant d'Elodie : C'est une artiste. La société a des lois qu'il est difficile d'enfreindre; mais il est bien aisé de les interpréter de la manière la plus favorable. La société se contente du moindre prétexte, et ne demande pas mieux que de se montrer indulgente. Elodie a cessé

d'être courtisane, elle est virtuose du moment qu'il est permis de la considérer comme telle, et l'on veut bien regarder ses anciennes faiblesses comme le résultat d'un esprit exalté par un art séducteur, bien qu'elle n'ait chanté sa première gamme qu'après avoir fait un cours complet de galanterie. C'est une artiste, tout est dit, il ne faut penser qu'à son talent.

Beaucoup de dames qui cultivent la musique pour leur plaisir sont artistes sous ce rapport, et je pourrais citer des talents *di prima sfera*, mais il faut être discret pour ne point alarmer la modestie des uns, et blesser l'amour-propre des autres, si ma litanie n'était pas assez nombreuse; craignons de pécher par omission.

Le musicien est heureux en exerçant son art. Il a des goûts fantasques, il est vrai; mais ces goûts sont presque toujours dirigés vers les sciences ou les arts. L'un meuble sa chambre avec des chaises gothiques, suspend à son chevet la rondache et la flamberge; des cuirasses, des hallebardes, le heaume, le haubert tapissent un réduit qui ne reçoit le jour qu'à travers des vitraux enlevés aux ogives d'une cathédrale. Un autre apprend la gamme à son chien, et réussit à le faire vocaliser avec plus de justesse que certains chanteurs bipèdes. Un autre empaille des oiseaux, et s'extasie devant la queue

d'un tarnagas, d'un chaouche-grapaou, comme devant une strette de Beethoven. Un autre peint le paysage aussi bien que Cicéri chante le ténor. Un autre classe des papillons et des coquilles. Un autre donne à la botanique les loisirs trop longs que lui laisse la composition de ses partitions admirables. Un autre s'occupe de tout, raisonne avec esprit, avec justesse, sur le mécanisme de sa montre et l'horlogerie du corps humain, sur la diplomatie, sur la manière de tondre les draps, ou de faire de bon macaroni; il vous mettra le doigt sur la céphalique ou sur l'os ischium, comme sur une licence d'harmonie qu'il s'est permise dans *Mosè*. Un autre est soucieux : vous croyez peut-être que sa maîtresse l'a trahi ? Point du tout; une répétition générale l'a empêché de se trouver à l'hôtel Bullion, où l'on a vendu le plus beau casse-tête chinois que l'on puisse imaginer. Allez chez lui le matin, vous le trouverez vêtu d'une robe de mandarin, d'un jupon mexicain, d'une camisole de nabab, chaussé des babouches d'une sultane, coiffé d'un casque tartare, ayant des pistolets turcs, un kri javanais à sa ceinture, et sabrant des accords sur son violon, enchaînant des arpéges, trillant en double corde avec un merveilleux enthousiasme, une fougue impétueuse.

Cet enthousiasme, cet amour de l'art, ce feu

dévorant se calme avec l'âge, le musicien alors songe quelquefois à sa fortune, et, s'il faut l'avouer, il partage ses affections entre la musique et l'argent qu'elle lui rapporte. Je répéterai de nouveau, c'est un artiste, veuillez bien lui pardonner encore ce travers. Cet artiste, joyeux compagnon dans sa jeunesse, insouciant à l'excès, est devenu père, il a des filles à marier, vous savez que c'est un opéra difficile à faire même depuis Quinault. Ces filles seraient-elles jolies comme des cœurs, des Amours, ou des œufs, cette dernière expression appartient à mon pays, *poulide coumé un ioou*, eussent-elles des talents remarquables, un caractère parfait, il faut encore offrir en même temps une somme égale à la valeur de dix opéras à succès, pour trouver des galants qui veuillent bien les accepter à ce prix. Si l'artiste peut remporter cette double victoire, la musique aura fait deux fois son bonheur.

CASTIL-BLAZE.





# LES GENS DE LETTRES

## D'AUTREFOIS.



En France, comme ailleurs, la destinée des gens de lettres a eu ses jours d'éclat et d'obscurité. Nous ne la suivrons pas dans ses phases diverses. Il n'y a pas long-temps que deux académiciens de mérite interrogeaient, sur ce sujet, nos archives du moyen âge. MM. Raynouard et Villemain nous ont appris ce qu'étaient les ménestrels, les trouvères et les troubadours; par

lesquels a commencé la littérature de l'Europe continentale. Nous n'aurons garde de remonter, à notre tour, jusqu'à cette origine. C'est de l'homme de lettres chez nous, c'est de l'homme de lettres, tel qu'il était avant notre révolution de 1789, et tel qu'il est aujourd'hui après notre révolution de 1830, que nous nous proposons de parler ; et encore nous nous abstiendrons de nous livrer à une recherche de détails, dont la première partie se trouverait, avec plus de développement que nous ne saurions en offrir, dans les pages piquantes de Sainte-Foix, de Duclos, de Chamfort, de Mercier, et même de ce Rétif de la Bretonne, qu'il était peut-être permis de dédaigner il y a quarante ans, et qui serait présentement une puissance littéraire, pour peu que l'on s'avisât de mettre ses conceptions, aussi bizarres que hardies, en parallèle avec celles de la plupart des romanciers modernes. Le principal tort de cet écrivain est, en effet, d'avoir pris le sujet de ses tableaux dans un monde auquel il ne devait pas emprunter des modèles. Il existait bien une corruption profonde au sein de la haute société, lorsqu'il a tenté de la peindre : mais, pour ne l'avoir pas fréquentée, il lui a donné des formes trop hideuses. Ne se serait-il pas trompé d'étage, on pourrait lui reprocher d'avoir mal écouté aux portes, ou

mal regardé aux serrures. Le persiflage immoral de l'époque, sur laquelle s'essayaient ses crayons vigoureux, était une chose très-affligeante, en ce qu'elle décelait à l'attention de l'observateur une nature appauvrie dans les organes essentiels de son existence. La nation se rapetissait; toutes les sommités tendaient à s'effacer; les lettres elles-mêmes, quoique généralement cultivées, suivaient une pente déclive; et si la classe moyenne, forte d'un accroissement de lumières et de fortune, n'était venue se substituer à la classe supérieure; si une commotion, non moins financière que politique, n'avait favorisé ce revirement de parties, nous n'aurions pas à résoudre aujourd'hui la question tant débattue de la forme de notre gouvernement. Sybaris s'éteint dans la mollesse, ou subit le joug d'un despote, sous lequel la mort des nations est plus lente, mais inévitable; et le voyageur qui en cherche en vain la trace, est réduit à demander au pâtre insouciant de l'antique Thurium, qui certainement ne lui répondra pas, *où fut Sybaris ?*

Outré dans l'expression des mœurs de l'hôtel, cynique dans celles du carrefour, Rétif de la Bretonne a été admirable dans la peinture du village. C'est là qu'il a excellé; avec lui, vous devenez, en toute vérité, l'habitant de la ferme, ou plutôt vous pénétrez sous la tente des anciens

patriarches. Son ami Mercier a consacré plusieurs passages du *Tableau de Paris* à lui rendre cette justice ; il a même plus d'une fois donné des éloges à une vigueur de conception qu'il serait difficile de refuser au drame du *Paysan* et de *la Paysane pervertis*. Il est vrai que Rétif de la Bretonne était prodigue envers son ami de pareille monnaie. Ceci nous rappelle que Ducis et Thomas, Chamfort et La Harpe, Suard et Marmontel, offraient alors, dans les salons, le spectacle de deux interlocuteurs préparés à se faire valoir réciproquement. Le public aurait-il été pris pour dupe? Nous n'oserions le dire; mais, s'il s'amusait de ce jeu, qui aurait le droit de se plaindre aujourd'hui?

Quoi qu'il en soit, les gens de lettres de cette époque connaissaient mieux que ceux de la nôtre les douceurs de l'amitié. Les mémoires du temps nous apprennent l'importance qu'ils attachaient à rester fidèles aux liaisons déjà formées. Celui qui se fût affranchi le premier des devoirs qu'elles imposent, se fût rendu coupable d'un tort grave aux yeux de tous; de là le soin que quelques-uns ont mis à s'en défendre. L'épigramme sortait pourtant de l'encrier, le sarcasme s'échappait des lèvres; mais la bienveillance était au fond des cœurs, et, quand on avait besoin d'y recourir, on ne la cherchait pas en vain. Ces contra-

dictions s'expliquent : les écrivains vivaient plus entre eux qu'aujourd'hui. Membres épars d'une seule famille, se traitant comme tels, ils avaient divers points de réunion qui leur manquent à présent. Ils se rencontraient à la table des grands seigneurs, des financiers, des femmes aimables, et quelquefois des hommes d'état, où, condamnés à avoir de l'esprit à tout prix, et à le dépenser en argent comptant, ils ne s'épargnaient pas toujours. Lorsqu'un bon mot devient une bonne fortune, lorsque ce bon mot doit circuler pendant une semaine au moins dans la capitale, et partir ensuite en poste pour la province, le sacrifice en serait trop pénible pour qu'on pût raisonnablement l'exiger. L'arc ayant été tendu, il faut que le trait se décoche, dût le voisin en souffrir; mais comme la flèche n'a point été trempée dans des sucs vénéneux, la plaie tardera peu à guérir. Le souvenir seul en restera, et c'est ce qu'il faut. Ainsi la surveillance s'étendait plus aux procédés qu'aux paroles.

Moins nombreux qu'on ne le suppose, les mêmes gens de lettres se retrouvaient au café Procope, maintenant Zoppi, du nom de son dernier propriétaire, et au café de la Régence, qui n'a pas changé de dénomination. Là, leur gaieté plus vive et plus bruyante avait moins d'amertume, parce qu'elle était improvisée; on n'était plus

exposé à se blesser en se caressant; mais, avec plus de bienveillance peut-être, on se ménageait moins. Celui qui se sentait frappé du coup dont il n'avait pu éviter l'atteinte, applaudissait le premier à l'adresse de l'assaillant, avec l'espoir de prendre prochainement sa revanche. Il épiait le moment de celle-ci, il le saisissait. Un cliquetis d'armes, un feu d'étincelles étonnaient, éblouissaient le spectateur. Ces jeux, pittoresque délassement de l'esprit, se prolongeaient au spectacle, où il n'était pas rare de voir les doyens du Parnasse français, groupés tantôt au coin de la reine, tantôt à celui du roi, quand ils ne se rassemblaient pas au foyer des trois principaux théâtres, agiter dans les entr'actes des questions de prééminence littéraire, grands intérêts du temps; disserter sur le mérite des anciens et des modernes, querelle interminable, puisque les qualités sont toujours relatives aux besoins des siècles où elles se produisent; rappeler à leur mémoire les traditions de notre scène, héritage de chaque génération d'acteurs; comparer le ton donné à tel couplet dans des époques diverses; opposer le jeu de la Clairon à celui de la Dumesnil, Préville à Dazincourt, Molé à Fleuri, dont le talent commençait à poindre; se passionner pour Gluck ou Piccini, instruire la jeunesse qui les écoutait en silence, et la former à cette

science du goût français, dont elle semble aujourd'hui avoir répudié la succession.

Tel était, avant la révolution de 1789, l'emploi des heures de l'homme de lettres, jusqu'aux soupers qui suivaient immédiatement le spectacle, et qui se prolongeaient dans la nuit. Pour plusieurs, le signal de la retraite devenait celui du retour à leur cabinet. Échauffée par les objets qu'ils avaient passés en revue, par les émotions qu'ils avaient éprouvées, par une connaissance plus intime de la nature humaine, dont au milieu du choc des passions et des amours-propres, des traits de caractère leur avaient révélé le secret, leur imagination revenait sur les idées du jour, les contrastait, les combinait entre elles, et y saisissait ces éléments de beautés qui ne semblent avoir été *trouvées* que parce qu'elles ont été auparavant l'objet d'une méditation profonde.

Soit que l'homme de lettres fréquentât les sociétés du temps, soit qu'il se bornât à vivre dans ses foyers solitaires, condition de presque tous les érudits, le travail nocturne était toujours, pour lui, celui d'une meilleure inspiration. Alors Paris, dix fois plus bruyant qu'aujourd'hui, par lassitude vers le matin consentant au repos, assurait des heures de réflexion paisible au littérateur jaloux d'une gloire conscien-

cieusement acquise. La grande cité plongée dans le sommeil, le point modeste qu'il y occupait et d'où il se la rendait présente, pour l'interroger sur ses intérêts et sur les hommes qui avaient reçu la mission délicate de lui garantir le bienfait de l'ordre social, exaltaient son âme. Homme de bien, il devenait, à coup sûr, éloquent; ce n'était plus un simple auteur tenant la plume; mais bien un juge assis sur le tribunal, et y appelant les bienfaiteurs de son pays pour leur décerner des couronnes, les oppresseurs de l'humanité pour les marquer au front d'un sceau d'ignominie. Les heures s'écoulaient dans ces fonctions alternativement douces et sévères, jusqu'à ce que les progrès du jour eussent fait pâlir le reflet de la lampe sur le papier, transformé en acte d'accusation ou en témoignage de reconnaissance publique. Le sommeil n'avait pas besoin d'être ensuite invoqué; il arrivait calme et avec son baume réparateur, car on y avait droit.

Disons-le : si les hommes de lettres de cette époque étaient irritables comme des enfants, capricieux comme la jeune fille dont les désirs ont toujours été prévenus dans la maison paternelle; si leur vie peu réglée généralement ne pouvait être offerte en modèle; si, formant à part une classe indépendante, ils se croyaient

dégagés des devoirs qui renferment les autres citoyens dans un cercle d'usages et de convenances essentiels à l'harmonie du corps social, ils ne manquaient ni d'élévation dans le caractère, ni de chaleur dans les sentiments. Prenez les écrits de la fin du dernier siècle, dussiez-vous n'y pas comprendre les productions du premier ordre : vous y trouverez le plus fréquemment de la bonne foi, un amour vrai de l'humanité, une haine prononcée contre les vices qui affligent notre espèce, le respect du malheur, et une guerre déclarée aux passions honteuses, telles que l'avarice et l'hypocrisie. Le feu est l'élément de la chaleur; le navire marche sous la voile gonflée par les vents : ainsi les gens de lettres avaient leur amour-propre. Portion intégrante de leur vie, véhicule de leurs travaux, on le leur pardonnait; et eux-mêmes ils toléraient, entre eux, une sorte de vanité innocente qui, n'étant pas toujours la mesure exacte du mérite, permettait plus d'une allusion maligne. Mais leur indulgence n'allant pas plus loin, ils poursuivaient impitoyablement dans leur prose et dans leurs vers, cet orgueil qui a parqué les générations sur la terre à l'instar de vils troupeaux; qui avilit l'homme devant l'homme; qui, en dressant un piédestal à l'un, incline le front de l'autre dans la boue; qui enfle le cœur, sans le nourrir, pour

le dessécher bientôt; qui appelle l'injure sur les lèvres et la violence dans les actes; et qui, méconnaissant les voies de la Providence, a eu l'audace d'imaginer, pour les puissants, un autre Dieu que pour les pauvres et pour les misérables.

L'existence libre que les gens de lettres croyaient nécessaire à leurs études, et qui était presque le cachet de leur profession, en éloignait le plus grand nombre des liens du mariage. Peu riches, ils sentaient que les besoins d'une famille ajoutés à leurs propres besoins, eussent altéré l'indépendance sans laquelle leur talent ne pouvait s'élever au-dessus des considérations qui, presque toujours, en ralentissent l'essor. Chose remarquable! leur célibat était, à peu près, le seul qui ne fût pas frappé d'égoïsme. Accoutumés qu'ils étaient à réfléchir sur les grands intérêts de leur pays et de l'humanité, ils devenaient patriotes par habitude, et philantropes par sympathie. Leur cœur se mettait en correspondance avec d'autres cœurs; il se faisait, à bien dire, une substitution de leur être dans tous les êtres souffrants; de là cette énergie d'expression avec laquelle ils gourmandaient les grands coupables, dont la main de fer pèse sur notre espèce. Il est telle page de Diderot et de Mercier qui ne leur a coûté aucun effort, et

qui, à elle seule, renferme plus de vie, de mouvement et de chaleur d'âme, qu'on n'en trouverait dans des productions de fraîche date, en faveur desquelles ont sonné toutes les trompettes de la renommée.

A la suite de travaux utiles et de succès plus ou moins contestés, mais le plus souvent mis à leur valeur, on postulait pour une des trois académies. Comme c'était la mort qui en ouvrait les portes, le récipiendaire avait à lui payer un tribut, et c'était l'éloge du littérateur sur le fauteuil duquel il allait s'asseoir. L'opinion de Paris dictait presque toujours le choix des corps savants. Les noms qu'elle avait préférés sortaient de l'urne, excepté dans les cas de brigues dont le public faisait prompte justice. Du Louvre le mécontentement gagnait la ville et la cour. On prenait parti pour le vaincu, on chansonnait le vainqueur; l'épigramme aiguisait tous ses traits; les puissances du dehors s'interposaient, et certain rejet ou certaine admission à l'Académie française a nourri, pendant des semaines, la correspondance que des agents accrédités entretenaient avec les princes de l'Europe. Aujourd'hui on y regarde de moins près pour nommer un maréchal de France. Il est vrai que, pour les gens de lettres de cette époque, un quarantième fauteuil tenait lieu d'un douzième bâton de ma-

réchal dans la nôtre; c'était le but de leurs efforts, l'affaire et le terme d'une vie laborieuse. Le modique revenu de quinze cents francs (jetons non compris) qui y était attaché, les tranquillisait sur leur avenir. Du pain et du repos avec dignité suffisaient à leur ambition. Que de fois cette palme, au milieu de leurs songes, a brillé à leurs regards! Que de fois leur poitrine s'est soulevée, sous les battements d'un cœur honnête, dans l'attente de l'ami qui devait être le messager d'une nouvelle lue d'avance dans ses regards! Et la harangue de réception! avec quelle douce émotion on se promettait de la prononcer au sein d'une réunion savante, diaprée de jeunes femmes embellies de leur parure! Comme les diverses parties en étaient déjà élaborées, disposées dans l'esprit, avant même qu'on fût assuré de la victoire qui seule pouvait en utiliser l'emploi! Comme on présageait les applaudissements réservés à cette lecture, et sur quelles lignes préparées à produire de l'effet devait tomber leur explosion! La chronique raconte que l'oraison funèbre du poète ou de l'historien, auquel on se proposait de succéder, par prévision, a été plus d'une fois taillée sur le modèle; de sorte qu'en conversant avec lui dans ses jours de santé languissante, le récipiendaire en perspective, pareil à un entrepreneur de pompes

funèbres, semblait prendre mesure. Dès qu'un décès lui était signalé par le journal de Paris, l'abbé Trublet arrivait, de la cathédrale de Saint-Malo, avec son discours dans sa poche, discours qu'il parvint enfin à placer; car il était rare qu'un postulant opiniâtre, à force de frapper à la porte du Louvre, ne réussît à se la faire ouvrir.

Quelques hommes de lettres ont affecté le dédain de cette adoption académique, en même temps qu'ils en sollicitaient l'honneur. De ce nombre fut l'auteur de *la Métromanie*, qui se vengeait de chaque refus par une mordante épigramme, sauf à reprendre ses visites dès qu'il se manifestait un nouveau vide dans la troupe immortelle. Mercier et Bernardin de Saint-Pierre, ainsi que l'a fait après eux Chamfort, ont écrit contre l'existence des Académies : tous les deux y ont pris place; tous les deux ont revêtu la broderie de soie verte et se sont félicités d'un choix qui leur a épargné le chagrin d'un oubli. Chamfort lui-même, s'il avait prolongé une carrière que sa volonté a misérablement abrégée, eût demandé à rentrer dans un corps sur lequel il avait appelé la hache de la destruction, par un mémoire présenté à l'Assemblée constituante. Ainsi sa malheureuse étoile l'avait destiné à un double suicide. Dans ces derniers temps, peut-être le terme

que la Parque a mis aux jours d'un publiciste célèbre, eût été reculé par une nomination après laquelle il soupirait en secret, quoiqu'il parût l'envisager avec indifférence, tant il est vrai que le cœur et la philosophie ont un langage divers! Ce littérateur distingué, en jetant sa politique de circonstance à travers un talent susceptible de se plier à toutes les formes, arrêta celui-ci dans sa route. Moissonné trop tôt de plusieurs années, ou trop tard de quelques mois, il indisposa des juges que le culte des Muses françaises n'empêchait pas de fixer leurs regards avec anxiété sur les destins de leur patrie; et ce fut la main du tribun lui-même qui détourna, du front de l'homme de lettres, une couronne dont il y a eu quelque hardiesse à lui disputer la possession.

Des poésies licencieuses écartèrent Piron de l'Académie; d'autres causes en interdirent l'entrée à d'autres talents qui ont brillé d'un grand éclat. Nous n'aurons garde de dissimuler que certains littérateurs des jours dont nous aimons à réveiller le souvenir, ont encouru le reproche d'avoir relâché les liens sociaux, en attaquant inconsidérément les croyances religieuses et politiques de leur pays. Ce tort leur a été plus d'une fois imputé. L'accusation est grave en elle-même; plausible à quelques égards, elle a été mal repous-

sée, en ce que la justification n'a point porté sur le vrai point de la défense. Sans prétendre qu'il leur soit accordé un bill complet d'indemnité, nous pensons que, dans le nombre des écrivains incriminés, plusieurs sont moins coupables qu'on ne le suppose. Dans l'intérêt d'une exacte distribution de la justice, ce sujet est assez important pour mériter, de notre part, un examen de quelques lignes. La même question se représentera plus d'une fois : il est temps de l'éclaircir.

Les fleuves, en s'éloignant de leur source, charrient un limon qui altère la transparence de leurs ondes, et qui obstrue leur embouchure : en s'éloignant de leur berceau, les religions voient aussi leurs dogmes, d'abord faciles à comprendre, se couvrir de nuages; leurs rites et leurs observances se multiplient; plus imposantes, si on le veut, elles ont bientôt perdu la pureté de leur première origine. Le précepte lui-même se détourne de son vrai sens, ou s'affaiblit de ses exagérations. L'or y est toujours, mais l'alliage en rend le départ difficile, inconvénient fâcheux qui s'accroît avec le laps des années ! Ce destin incombe à tous les cultes, même à celui qui serait le plus en droit de tirer de haut ses lettres de créance, lorsque l'ambition sacerdotale abuse du ressort de la crédulité en le surchargeant, et quand l'ambition des chefs civils

a demandé avec éclat, ou offert avec imprévoyance à l'autel un appui qui doit toujours être dissimulé, soit qu'on l'apporte, soit qu'on le réclame. La religion s'appauvrit alors du secours qu'on lui prête, autant que de celui qu'elle donne. Dès que les vues mondaines ont percé, le prêtre n'est plus que l'homme de la terre, que l'être sujet aux passions et aux misères de notre périssable nature. En vain il parlera au nom du ciel, le faible intérêt auquel il consacre une voix, qui ne devrait presque nous appeler qu'aux concerts des anges, a ralenti mon zèle et refroidi mon cœur. On sollicite de notre générosité des sacrifices, et ils doivent profiter à des créatures mieux traitées du sort que nous! On nous montre les lourds fardeaux que nous avons à soulever, et ceux qui nous les indiquent du doigt, marchent d'un pas allègre, exempts du poids sous lequel d'autres succombent! convives pleins de joie, on les voit s'asseoir au banquet dont ils interdisent l'approche: quelle foi ajouter à leurs paroles? Ils ont pris soin de leur ôter toute valeur.

Sous le rapport de son personnel, tel était l'état de la religion en France, lorsque la censure littéraire vint en attaquer les abus. Les fortifications étant démantelées de toutes parts, il était facile de se ruer dans le corps de la place;

au reste, ce que l'on osait vers la fin du dix-huitième siècle, Clément Marot, Rabelais, Montaigne et plusieurs pères de l'Église, avec des sentiments très-orthodoxes, se l'étaient permis auparavant. Ce n'était pas la faute des gens de lettres, si une génération adulte prenait avidement sa part d'une polémique où ses intérêts matériels étaient engagés. Le christianisme n'eût été que faiblement ébranlé, sans la maladresse avec laquelle on lui avait préparé trop de côtés vulnérables. L'arbre s'était couvert d'excroissances parasites qu'il n'était plus possible de défendre en présence d'un public raisonneur; le fer les frappa, et la tige eut peine à survivre aux coups qui la mutilèrent. Un malheur attaché aux différents cultes, c'est que, dans les premiers âges des nations, ils sont obligés de se faire presque enfants avec elles; mais c'est une étoffe qui, une fois coupée, ne se rajuste pas à une taille nouvelle. La foi est indivisible. Dès qu'elle a accepté un langage (et en cela on n'est pas assez difficile pour elle), elle a beau en être embarrassée, il faut qu'elle le porte jusqu'au bout, ou qu'elle expire sous le faix. Or, la foi est la vie des religions.

Nés dans le dix-huitième siècle, nourris de son esprit, le propageant à leur tour, plus familiarisés qu'on ne l'avait été jusqu'alors avec les mœurs de l'Angleterre, qui, à l'époque où les

croyances étaient encore fortes chez elle, avait adopté une réforme politique et religieuse, les écrivains français se précipitèrent dans la route de succès faciles qui leur était ouverte. Précepteurs d'une société qui réagissait sur eux, ils allèrent au-delà de ses besoins. On eut bientôt démoli un édifice que personne, à parler exactement, ne pouvait défendre, tandis qu'il eût fallu se borner au renversement des masures ignobles dont il était flanqué. Mais la hache de la destruction est impatiente; elle s'échauffe à l'œuvre, elle échauffe la main et le bras qui la tiennent; l'entraînement eut des suites que désavoue aujourd'hui la morale; le sentiment religieux fut blessé au cœur, et le vrai philosophe vécut assez pour pleurer sur sa propre victoire. Les dernières lignes échappées de la plume de Raynal, de Cabanis, et de quelques gens de lettres estimables, l'attestent d'une manière qui permettrait peu de le révoquer en doute. C'est plus tard cependant que les grands coups ont été portés, et nous aurons le courage d'en prendre note dans la suite de ce chapitre, lorsque nous aurons à nous entretenir d'un genre d'écrits aujourd'hui universellement répandu, presque ignoré de nos pères, et qui étouffe tous les autres, sans appartenir à aucune littérature proprement dite.

Il faut le reconnaître : à quelques exceptions près, l'impiété n'était point le caractère dominant des lettres françaises dans le dernier siècle. La débauche pouvait être dans certains esprits ; elle n'avait point encore gagné les âmes. On avait devant soi une cour dissolue, un clergé supérieur sans mœurs, un culte couvert de superfétations : avec de la conscience, comment ne pas attaquer courageusement de tels abus, et si l'on se sent quelque talent, comment ne pas avoir la voix haute, lorsqu'on est certain de recueillir autant d'éloges que l'on compte d'auditeurs ?

La même bonne foi nous conduit à remarquer qu'un grand nombre d'écrivains distingués eut assez de force de tête pour s'arrêter sur ce terrain glissant. Montesquieu, qui eût créé pour nous la science du gouvernement représentatif, il y a plus d'un demi-siècle, si nous avions été mûrs pour la recevoir ; Duclos, honnête homme au milieu d'une coterie ; Buffon, à la doctrine duquel un concours de découvertes nous force de revenir sur les grandes époques de la nature ; Rousseau qui commandait avec sa plume, ainsi qu'un personnage puissant donne des ordres avec sa voix ; Bernardin de Saint-Pierre, dont le pinceau suave se promenait sur des sites enchanteurs, embellis par la présence des êtres ver-

tueux qu'il y plaça, proclamèrent l'éternelle alliance de la philosophie et des principes religieux. Ils surent faire une juste part à la réforme, telle que les gens de bien l'entendront par tout pays. Leur main respecta les bases auxquelles se rattache la seule sociabilité possible de l'espèce humaine. Dans leurs écrits, la pudeur conserva ses autels, et l'amour, purifié par de touchants sacrifices, se para d'une grâce jusqu'alors inconnue. C'est de cette époque que date, chez nous, le véritable empire des femmes, le seul auquel il leur soit permis d'aspirer. L'éloquent écrivain de Genève, avec des accents qui n'étaient qu'à lui, vint leur apprendre où était leur force. C'est dans l'intérieur de leur ménage, c'est au sein d'une famille heureuse de vivre sous leurs lois pacifiques, mais irrésistibles, qu'il leur enseigna à régner. L'homme eut enfin une compagne; les enfants furent assurés d'une mère; et la société, long-temps déshéritée de son bien le plus précieux, retrouva de dignes épouses là où elle n'avait possédé que des créatures légères et frivoles.

Il serait injuste de ne pas remarquer ici qu'il n'y eut rien d'immodéré, rien d'exagéré dans le vœu d'amélioration civile, dont les écrivains du dix-huitième siècle devinrent les organes. Leurs désirs pouvaient être avoués hautement, on pou-

vait y satisfaire sans perturbation ; et si l'autorité y avait déféré, forte de la conscience publique, elle eût triomphé des obstacles qui ont égaré ou irrité un peuple trop facile à mettre en mouvement ; mais le ciel en avait autrement ordonné. On refusa ce qui était raisonnable, pour subir ce qui n'était pas même exigible. Le volcan ouvrit son cratère, le sol de l'Europe trembla, la commotion dure encore ; toujours est-il vrai que la France ne passa par les orages d'une révolution politique, que parce que la révolution morale, dont elle dut le bienfait aux gens de lettres, ne remonta pas assez haut. En s'arrêtant dans la classe moyenne, elle lui donna une supériorité de fait sur les deux autres. Placée avec trop d'avantage entre deux points extrêmes, on vit celle-ci dominer la plus élevée par la plus infime, à laquelle on ne parle jamais de ses droits, sans qu'elle oublie bientôt ses devoirs.

Dans l'ancien régime, Paris était la résidence de presque tous les hommes livrés aux travaux méditatifs de premier degré. On venait y chercher à la fois de l'instruction et des succès, un public et une solitude ; car si l'arbre de la science demande à être cultivé dans la retraite, il aime à fleurir au grand jour. Le soleil de province est pour lui sans chaleur ; mais, quels que fussent

les rapports de l'homme de lettres dans la capitale avec les gens du monde, son existence y était toute littéraire. C'était en même temps une profession et un sacerdoce qu'il exerçait. L'une s'ennoblissait par l'autre; ainsi disparaissait ce que celle-ci avait d'irrégulier dans ses habitudes. La direction élevée de l'intelligence demandait et obtenait grâce pour le matériel de la vie. Si, écrivant sous des combles ou entre les murs resserrés d'un entresol, on prenait sa réfection à la taverne, quand on ne s'asseyait pas à la table des riches; si, pour s'exprimer avec exactitude, on n'avait pas toujours des foyers domestiques, on ne manquait pas pour cela de patrie. Comme nous l'avons déjà dit, solidaires des destinées de leur pays, les gens de lettres s'enorgueillissaient de sa gloire, s'humiliaient de ses défaites, et s'affligeaient de sa misère. Ils entretenaient, presque seuls, le feu sacré. Voltaire fit quelquefois exception à cette règle en se passionnant pour les nations étrangères; ses disciples partagèrent avec lui ce tort qui, sans motifs plausibles, alla jusqu'au dénigrement de ce qui avait droit à leur respect. Mais les petites perfidies, les abus de confiance, si communs aujourd'hui en littérature, eussent révolté les écrivains du dernier siècle. Il existait, entre eux, une sorte de morale

publique qui ne tolérait rien de pareil. Ainsi que l'apparition d'un livre attachant, d'un bon traité de morale, d'un discours où se faisaient remarquer des pensées nobles ou délicates, devenait un sujet d'entretien pour plusieurs semaines, de même un oubli des convenances ou un mauvais procédé entre gens de lettres, prenait le caractère d'un événement qui pesait, de tout son poids, sur le coupable. Ce scandale fut assez rare. Rousseau se vengeait des injures de Palissot, en l'excusant auprès du roi Stanislas, et des calomnies du vieillard de Ferney, en souscrivant pour l'érection de la statue votée au chantre de Henri IV; Rousseau eut pour lui tout ce qui tenait une plume, tout ce qui lisait une gazette ; et, favorisé d'un nombreux entourage, Diderot échappa avec peine au reproche d'avoir, dans le même temps, trahi les secrets de l'amitié.

Alors cependant on étudiait plus l'auteur dans ses ouvrages que dans ses relations privées, soumises elles-mêmes à une appréciation moins sévère que celle dont ses compatriotes étaient justiciables. L'art de bien écrire, d'écrire purement, de frapper sa pensée d'une expression forte, de creuser un sujet, de l'envisager sous toutes ses faces, d'obtenir de nouveaux aperçus, d'en tirer

des conséquences justes, et de les faire concourir à la démonstration d'un principe, n'était pas accompagné d'une gloire médiocre. Devant un pareil mérite s'abaissait l'orgueil de la naissance et celui de la fortune, dont le crédit s'accroît principalement lorsque la constitution des états est menacée d'une altération prochaine. Se doutant peu de leur influence réelle, et n'en tirant d'autre avantage que celui qui résulte d'un sentiment de dignité bien entendue, les gens de lettres gouvernaient effectivement leur pays. Nécessaires à ses plaisirs comme à son instruction, ils lui avaient procuré des jouissances, auxquelles il lui devenait d'autant plus difficile de renoncer, qu'elles s'étaient transformées en habitudes. L'autorité, toute méticuleuse qu'elle se croyait obligée de paraître, cédait à l'entraînement commun ; elle traitait avec Beaumarchais, et ce n'était pas toujours elle qui dictait les articles du contrat. Vainement, à la cour, à la ville, on affectait de regarder sans conséquence de tels hommes : ils régnaient par l'opinion qui leur avait abandonné son sceptre ; alors même qu'on semblait les dédaigner, ils prononçaient des arrêts sans appel. Pauvres, ils prescrivaient au riche l'emploi de son opulence ; menacés de la Bastille, ils traçaient au pouvoir des limites qu'il n'osait franchir. De

sa mansarde, l'auteur du *Tableau de Paris* inquiétait un lieutenant-général de police, ainsi que les salons du faubourg Saint-Germain causaient les insomnies d'un grand monarque, éloigné d'une capitale qu'il rassasiait de trophées et de victoires. Avant cette dernière époque rapprochée de nous, d'autres potentats s'étaient faits les vassaux de notre littérature : Frédéric, Joseph II et Catherine régnaient à Berlin, à Vienne et à Saint-Pétersbourg ; mais il leur fallait être admirés à Paris, et l'encens était aux seules mains des gens de lettres ; c'était par eux qu'il devait être apporté à l'autel. C'etait au doux murmure de leurs voix que sa vapeur enivrante devait monter vers les cieux et parfumer au loin les airs.

Certes, on ne saurait se le dissimuler, dans ces temps, l'état d'homme de lettres était quelque chose ! S'il exigeait un travail consciencieux, s'il remplissait la vie, s'il était toute la vie, on conviendra au moins que celle-ci n'était pas dépourvue de charmes. On conçoit que les jours s'écoulant ainsi au sein de l'étude, au milieu d'une société choisie qui attendait de ses poètes, de ses savants, de ses historiens, et de ses romanciers, le mot d'ordre pour blâmer, applaudir ou s'enivrer de délices, les hommes auxquels ce

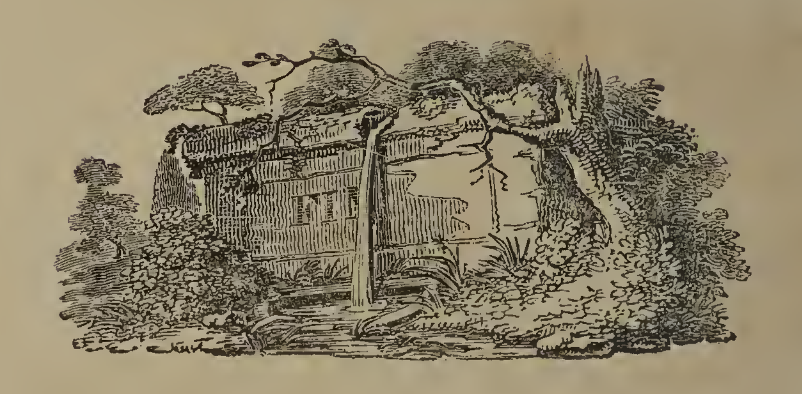
sceptre était tombé en partage n'eussent pas à se plaindre de leur destinée. Un noble orgueil a pu enfler, plus d'une fois, leurs narines, et sous les regards caressants d'un beau soleil, ils ont dû marcher avec allégresse dans le sentier de l'existence. Disons davantage : supposons-les atteints des coups du sort, obscurs, méconnus, sans appui, sans asyle; s'ils ont écouté l'écho, et si leur génie leur a parlé, le malheur même aura servi d'aiguillon à leur talent. Admis au secret de l'influence qu'ils allaient exercer, ils se seront roidis contre les obstacles. En se sentant la force de donner un démenti à la fortune, ils auront répandu dans leurs pages et ce feu sacré destiné à réchauffer les âmes et cette amertume d'ironie qui, venant à déborder sur des actes coupables, indique à la malignité humaine les victimes qu'on la charge d'immoler. Alors vous aurez Rousseau associant à ses pensées et à ses sentiments un monde de lecteurs. Du sein de son indigence, dont il se félicite plus qu'il n'en souffre, tantôt il attaque les vices du siècle avec une sainte colère; tantôt, ramené à des émotions plus douces, il vous transporte dans un Élysée où sa plume a placé déjà, pour vous plaire, deux femmes qui auront vos hommages, parce qu'elles ont commencé par obtenir les siens. Plus tard, en vous

conduisant à travers les vicissitudes de sa mélancolique existence, il vous attache à des détails bien minces, mais dont il couvre la nudité de tout le prestige d'un style plein de fraîcheur; il vous demande grâce pour des fautes graves, et, vous en rendant pour un moment le complice, il vous en arrache le pardon. Vous aurez encore le poète Gilbert, né avec un talent très-médiocre, mais auquel le regret tourmentant d'un bonheur auquel il ne pouvait atteindre, tint lieu de génie. Qui nous dit même qu'autrement placé, que né par exemple sous de riches lambris, le premier des deux écrivains que nous venons de citer eût aussi bien enlevé nos suffrages que le fils presque délaissé du pauvre horloger de Genève?

Le siècle que nous avons vu finir, loin d'être ingrat envers les gens de lettres, leur assurait une existence spéciale qui avait ses priviléges : nous venons d'en esquisser la simple ébauche. Les hommes de lettres d'aujourd'hui ont-ils une supériorité susceptible d'être justifiée sur leurs devanciers? ont-ils à se plaindre ou à se louer de leur destinée qui se présente certainement avec d'autres caractères? ou plutôt la profession d'homme de lettres existe-t-elle encore? existe-t-il une littérature française proprement dite? Quelles sont ses doctrines? quel est son but? et

quel est, dans le monde, l'état des personnes qui la cultivent? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans un prochain volume, dussions-nous encourir le reproche d'avoir touché à l'arche sainte.

KÉRATRY.



# TABLE.





FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

# A MONSIEUR LADVOCAT.

Tout le monde pense nécessairement comme moi, mon cher ami, qu'il serait impossible d'éviter quelques erreurs de noms et de faits dans un livre tel que le vôtre, qui touche à tous les faits et à tous les noms. Il en est une dans le trop aimable et trop bienveillant article de notre excellent et spirituel ami Jal, intitulé *les Soirées d'Artistes*, que j'aurais bien à cœur de voir réparer, parce qu'elle intéresse ma conscience littéraire, qui est une partie de ma conscience morale. C'est à tort qu'il m'attribue la rédaction du texte immense des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, à laquelle je ne participe au contraire que par un faible travail. Vous savez que je suis beaucoup trop occupé pour me livrer à des investigations de patience dont la seule idée m'effraie, et qui absorberaient plusieurs vies comme celle qui me reste. Cette rédaction est depuis très-long-temps, et je n'ai jamais négligé une occasion de le dire, l'ouvrage de M. Taylor, notre ami commun, qui a trouvé, dans sa laborieuse et infatigable activité, le moyen d'y suffire presque seul.

Faites-moi la grâce, je vous prie, de vouloir bien placer cette déclaration à la tête de votre *Errata*, ou de lui donner tel autre genre de publicité qui vous paraîtra convenable.

Je suis votre sincère ami,

Charles NODIER.

